

# BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction: Maurice-Alfred Duwaerts  
 Rédaction: Yves Boyen  
 Présentation: Georges Van Assel  
 Administration: Rosa Spitaels  
 Imprimerie: Snoeck-Ducaju & Fils  
 Photogravure: Lemaire Frères

Prix du numéro: 30 F. Cotisation: 150 F. Etranger: 170 F.  
 Siège: 4, rue Saint-Jean, à Bruxelles 1.  
 Tél.: (02) 13.07.50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17.15 h.  
 Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours  
 fériés. - C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant:  
 3857.76.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de  
 leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het  
 tijdschrift „Brabant”, die ook tweemaandelijks verschijnt  
 en originele artikels bevat die zowel de culturele, econo-  
 mische en sociale uitzichten van onze provincie belichten  
 als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimo-  
 nium.

Les lecteurs désireux de souscrire un abonnement com-  
 biné (éditions française et néerlandaise) sont priés de  
 verser la somme de 250 F (pour l'étranger: 290 F) au  
 C.C.P.: 3857.76.

Logement bruxellois et espaces verts, par <b>Robert Goffaux</b>	2
Visite au château princier d'Everberg, par <b>E. Op de Beeck</b>	12
L'exposition Arconati-Visconti à Gaasbeek	17
L'art mosan, par <b>Jean Squilbeck</b>	20
Edmond Dubrunfaut, par <b>Maurice Monnoyer</b>	30
La Discothèque Nationale de Belgique, par <b>Jean Salkin</b>	34
Ceux qui ne seront pas jugés, par <b>Arsène Soreil</b>	42
Vieilles églises disparues à Egenhoven, par <b>J. de Kempeneer</b>	46
L'exposition de souvenirs de la Reine Elisabeth au Musée de la Dynastie	49
Louvain, par <b>Yves Boyen</b>	50

## ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Logement bruxellois et espaces verts: Jacques De Wolf, E. Timmermans, Publi-Press et H. Havrenne; Everberg: Georges de Sutter et E. Op de Beeck; Exposition Arconati-Visconti: M. Duerinckx; Art mosan: A.C.L.; Discothèque Nationale de Belgique: D.N.B.; Ceux qui ne seront pas jugés: Hubert Depoortere; Vieilles églises disparues à Egenhoven: J. de Kempeneer et Hubert Depoortere; Louvain: Georges de Sutter, Hubert Depoortere, C.G.T., Ph. Levan, Burton, Sabena et De Meyer; Exposition de souvenirs de la Reine Elisabeth: Inforbel.

Notre enquête sur le  
logement en Brabant

## Logement Bruxellois et Espaces Verts

par Robert GOFFAUX

Un exemple type d'assainissement urbain à Anderlecht: la chaussée de Mons, à hauteur du square Albert 1er. Douze hectares, où un complexe de vieilles usines et d'habitations insalubres a été rasé, pour faire place d'abord à la ligne droite de la chaussée — qui formait un coude à cet endroit (photo du bas, à gauche) — et à un complexe de logements sociaux, avec front commercial (photo page de droite). Ce complexe remplace aujourd'hui la partie droite de la photo du bas. Tout commentaire serait inutile: la comparaison visuelle est éloquent...



**V**OICI venu le moment de gagner la périphérie bruxelloise, après avoir étudié les problèmes intrinsèques du centre de la capitale, en proie à la fièvre immobilière, laquelle fait fi du logement ou, en tout cas, en contrecarre le développement sain... avant, aussi, d'aller en dehors de Bruxelles, aux quatre coins de la province...

Autour de la « Ville de Bruxelles », nous avons évidemment le choix entre dix-huit communes. Nous avons eu le souci de choisir celles qui nous paraissaient les plus « pilotes » et dont la réussite est éclatante en matière de logement. Il y en a d'autres, certes, et nous songeons aux deux autres Woluwe-Saint-Pierre et Saint-Etienne. Il y avait Uccle aussi, autre « réservoir » de terrains, ce qui est rare. Cependant, ce qui nous a séduit, c'est la possibilité d'une activité aussi dynamique dans deux localités essentiellement opposées par leurs caractéristiques démographiques et leurs préoccupations sociales.

Et puis, évidemment, il y avait les communes intermédiaires, touchant à la fois le cœur de Bruxelles et sa périphérie; mais ce sont là des entités qui, dans la reconversion actuelle de la capitale, vivent un drame, les coupant de toute rénovation rentable et acceptable financièrement; nous songeons, par exemple, — et ce n'est pas la seule — à Schaerbeek, commune relativement récente, dont beaucoup d'immeubles ne répondent plus aux normes actuelles de confort, mais qui ne sont pas encore assez anciens pour être considérés comme taudis. Dans ce contexte, une opération immobilière est quasi irréalisable, ailleurs que sur un terrain nu, l'emplacement d'un Palais des Sports ou la perspective d'un cimetière désaffecté.

On ne peut rien écrire là où il ne se passe rien... ou fort peu en tout cas...



◀ Anderlecht a suscité les espaces verts, dans un cadre initialement désespéré. Par exemple, en créant des « jardins de quartier ». Ici, le « Busselenberg » où, sur l'emplacement d'une ancienne fonderie et de taudis disposés en impasse, ont été créés un immeuble de logements et ce jardin de jeux pour les enfants, et de repos pour les personnes âgées... ou, tout simplement, de calme pour le citoyen normalement constitué...  
Le quartier dit « des étangs » à Anderlecht, conçu en tant qu'« unité verticale » : des blocs à appartements de 12 à 20 étages, très dégagés, où domine la verdure - golf miniature, arboretum, chaîne d'étangs répondant au double objectif utilitaire et esthétique. Au fond, une école... ▶

Depuis la fin du dix-neuvième siècle, la structure et l'aspect des villes se sont profondément modifiés et les centres urbains ont pris de plus en plus un caractère administratif et commercial. Ceci pose des problèmes de circulation et de parking, dont la solution entraîne la suppression des rares zones vertes existantes. Tout au long de cette transformation, de très nombreux logements furent construits à la périphérie des villes, rejetant la nature toujours plus loin des lieux habités.

Aussi, dans un avis émis le 31 mai 1966, le Conseil supérieur de l'Institut National du Logement, « afin de conserver les espaces verts existants et de développer l'équipement en verdure des agglomérations urbaines », estimait-il que « le Service du Plan vert du département des Travaux publics devait élaborer une politique adéquate à même de réaliser ces objectifs ».

« Les espaces verts jouent un rôle essentiel, non seulement dans l'esthétique des villes, mais surtout dans l'assainissement de l'atmosphère des quartiers résidentiels », souligne d'ailleurs à ce

sujet M. Crappe, secrétaire général de l'Institut National du Logement. Mais si nous nous tournons vers les Travaux publics, quel « son de cloche » entendons-nous ?

#### Une génération sacrifiée ?

Tout d'abord, M. Boereboom, qui est secrétaire général du ministère que dirige M. De Saeger, explique ceci : « La société moderne et tout spécialement la population des grandes agglomérations porte, de plus en plus, d'intérêt aux espaces verts, aux arbres et au gazon. Cette revendication se conçoit aisément comme une réaction psychologique de l'individu, qui se voit condamné à vivre dans un univers écrasant, assourdissant et contaminé. Malheureusement, on ne modifie pas les structures d'une ville en quelques années et les générations sacrifiées verront se multiplier longtemps encore les inconvénients extrêmement graves résultant de la superposition d'une ébauche d'infrastructure moderne, à une trame urbaine issue des traditions d'un passé révolu. »

— Mais n'est-ce pas un phénomène historique ?

« Certains le prétendent... et que tout individu fait partie d'une génération sacrifiée et que l'on se plaignait déjà du bruit, de la pollution de l'air et des embarras de circulation à Paris au dix-septième siècle... Il y a cependant certains seuils critiques de la résistance humaine, que l'on a appris à connaître depuis cette époque, et que l'on viole cyniquement, candidement ou involontairement chaque jour. On ne peut, en effet, penser à interdire l'accès des villes aux véhicules automobiles, l'utilisation des combustibles liquides en chauffage domestique, l'emploi des goudrons de pétrole dans les revêtements routiers, la production de bruits d'un niveau supérieur à 90 décibels, ni davantage à imposer aux hommes de vivre vingt-cinq mètres au-dessus du niveau pollué, se garnir les oreilles d'étouffoirs et le nez d'un inhalateur d'oxygène. »

#### Des besoins à satisfaire

« Les urbanistes, poursuit M. Boereboom, ont recherché les solutions du

possible parmi l'infinité des facteurs qui conditionnent notre vie. Ces solutions sont forcément, dans leur ensemble, des vues de l'esprit... puisqu'elles représentent une vue de l'avenir en fonction d'une conjoncture présente. Ces études ont néanmoins permis de dégager de l'ensemble des valeurs constantes et des impératifs permanents du problème urbanistique, un certain nombre de moyens permettant d'améliorer les conditions de vie sociale. Parmi ceux-ci, l'espace vert est à retenir, car il concerne tous les individus et peut avoir des fonctions générales ou spéciales, un rôle éducatif ou esthétique, une valeur sentimentale ou physiologique. »

Et le secrétaire général des Travaux publics d'ajouter :

« Des normes de caractère, de dimen-

si- sion de fréquentation ont été définies bien souvent en fonction de critères qui n'ont rien d'absolu, mais répondent à une appréciation raisonnable des besoins à satisfaire... »

#### Deux « cités pilotes »

Nous verrons en conclusion comment le ministère se propose de satisfaire ses besoins raisonnablement, mais voyons à présent comment, dans certaines communes de l'agglomération bruxelloise, ils ont été effectivement conciliés avec le logement et ses besoins naturels...

Retenons une « cité-dortoir » — c'est-à-dire purement résidentielle, que les habitants quittent le matin pour aller travailler en ville et où ils reviennent le soir pour dormir — Woluwe-Saint-Lam-

bert, dont le bourgmestre est le baron Fallon et, à l'autre bout de la ville, une commune populaire et industrielle, Anderlecht, que dirige le bourgmestre Henri Simonet.

Il se fait — et notre choix est involontaire — que ce sont les deux communes visitées par le Roi en 1966, précisément pour leur caractère de « cités pilotes » en matière de logement, d'urbanisme et de réalisations sociales.

#### Woluwe-Saint-Lambert :

##### 28 % de jeunes

Aux lecteurs de « Brabant », il ne faut certes pas présenter Woluwe-Saint-Lambert et ses charmes touristiques : nous songeons à la vallée de la Woluwe, avec le château Malou, datant du dix-huitième-





Le quartier Kapelleveld à Woluwe-Saint-Lambert date de 1927 et a été construit par Henry Vandeveld à une époque où le cubisme représentait une révolution dans l'esthétique. C'est le secteur où s'érigent les bâtiments de la nouvelle Faculté de médecine de l'Université Catholique de Louvain; du fait de cette implantation, les services administratifs de la commune ont prévu un apport de plus ou moins dix mille habitants.

me siècle, le moulin à eau du quatorzième siècle: « Lindekemale », le moulin à vent du dix-huitième siècle, reconstruit il y a trois ans; la ferme des moineaux, également du dix-huitième — autant de sujets de fierté pour la commune.

« L'évolution démographique de Woluwe-Saint-Lambert est extrêmement rapide et a tendance à s'accélérer, explique le baron Fallon. La population a doublé en trente ans, actuellement à raison de 1.100 habitants supplémentaires par an et de cinq classes nouvelles par an également. Car la jeunesse représente vingt-huit pour cent de cette population et un ménage sur deux possède une voiture. »

Ayant énoncé les données du problème devant lequel Woluwe-Saint-Lambert se trouve, le bourgmestre pose ainsi les questions auxquelles la commune s'attache à fournir les meilleures réponses.

« Comment une commune résidentielle peut-elle devenir le cadre où se développent les activités et les aspirations de sa population croissante? Quelles sont les modifications qu'il faut apporter au paysage urbain de Woluwe-Saint-Lambert pour rénover l'agglomération existante? Comment faut-il sauvegarder une politique de construction sociale dans un climat de spéculation immobilière? »

Réponse: « L'urbanisation harmonieuse

apporte une solution qui assure l'épanouissement des personnes et des foyers et leur insertion dans des ensembles adaptés aux exigences personnelles et communautaires, dit-il. Actuellement, la partie rurale de Woluwe-Saint-Lambert — soit près de la moitié de son territoire — s'urbanise. Grâce aux vastes dimensions de cette étendue, un plan général unique peut être élaboré. »

#### En 1968, un cinquième de la population occupera un logement social

Woluwe-Saint-Lambert avait aussi ses taudis. A cet égard, le quartier de la gare est un exemple typique de l'opération que la commune poursuit depuis plus de dix ans sur ce terrain. Pendant cette décennie, une centaine de taudis ont été acquis, dont les trois quarts ont été démolis. Il en reste moins de cent à liquider.

« Cette politique comporte de nombreux avantages: amélioration de l'hygiène, de la situation sociale, de l'aménagement communautaire, de la circulation, etc. »

En matière de logements sociaux, on estime que, en 1968, un cinquième de la population en occupera un. Avant 1940, 484 logements avaient été construits. Depuis 1950 jusqu'à 1966, on en a construit 1.182. Dans cette période-ci, environ deux cents sont en cours de réalisation et, dans les projets, on en comp-

te quatre cents autres. Soit, en tout, dans les deux mille deux cents logements.

Le quartier Grootveld et le Mont Saint-Lambert présentent, dans ce secteur de l'activité des sociétés locales de constructions sociales, deux aspects complémentaires de la politique suivie: d'une part, cent quarante maisons unifamiliales; d'autre part, moyens et grands buildings offrant nonante-quatre logements. Un niveau du Mont Saint-Lambert est propriété communale et est destiné à abriter un centre social avec garderie d'enfants, etc.

Quant au quartier résidentiel de l'avenue Paul Hymans, dont les terrains marécageux conviennent uniquement pour la construction de buildings, il comprend plus de huit cents logements individuels, réalisés par le secteur privé. Des classes pré-gardiennes et gardiennes, situées dans le complexe des buildings, sont prévues pour la population infantine de ce quartier.

#### Aménagements communautaires

Car, à Woluwe-Saint-Lambert, ce qu'on pourrait appeler les « services », vont de pair avec la promotion démographique. On construit actuellement, par exemple, un vaste centre commercial dans ce même quartier, au croisement de l'avenue Paul Hymans et du boulevard de la Woluwe: ce sera le premier shopping center de Belgique, avec tren-



Logements sociaux dans le clos des « Pléiades » à Woluwe-Saint-Lambert.

te mille mètres carrés de vente, comprenant plusieurs grands magasins, mais aussi de nombreuses petites boutiques et un parking pour quinze cents voitures.

Cet aménagement communautaire est complété par le sport et le grand air. Un vaste terrain marécageux — vingt-six hectares — a été transformé en complexe sportif comprenant: cinq plaines de football, une piste d'athlétisme, des aires de basket, de volley et de pétanque, quinze courts de tennis, un golf miniature. C'est le « Stade Fallon », dont le but est de permettre aux citadins de rester dans leur commune pour pouvoir pratiquer leur sport favori.

Même optique pour la réalisation de cet autre ensemble sportif qu'est le « Poséidon »: deux bassins de natation, une salle omni-sport, un solarium, une aire de sports et une de pétanque et, depuis peu, une piste de patinage sur glace. Sans compter la piste de ski!

Il n'est pas étonnant, dès lors, que le slogan communal soit: « Tous les sports, l'année entière, au centre de la cité! » Une cité toute verte, avec ce qui est considéré, à Woluwe-Saint-Lambert, comme le « fleuron » des propriétés communales: le Parc des Sources, le long de cette vallée de la Woluwe, dont les monuments sont illuminés le soir et que l'on peut parcourir, durant les mois d'été, en petit train touristique. Ce « Parc des Sources », c'est tout sim-

plement quarante-six hectares d'espaces verts, appartenant à la communauté et se trouvant ainsi à l'abri de toute spéculation ou de ce qu'on nomme, avec un certain humour, là-bas, « de n'importe quel accident urbanistique »...

Telle est donc la politique menée par cette administration communale en faveur du logement... mais le logement avec tous ses indispensables compléments et présenté dans un cadre agréable.

S'il n'y avait qu'une réponse à la question « Fait-il bon vivre en Brabant? » c'est sans doute ici qu'on la trouverait. Mais, heureusement, les réponses ne manquent pas dans notre province... même lorsqu'une situation semble désespérée.

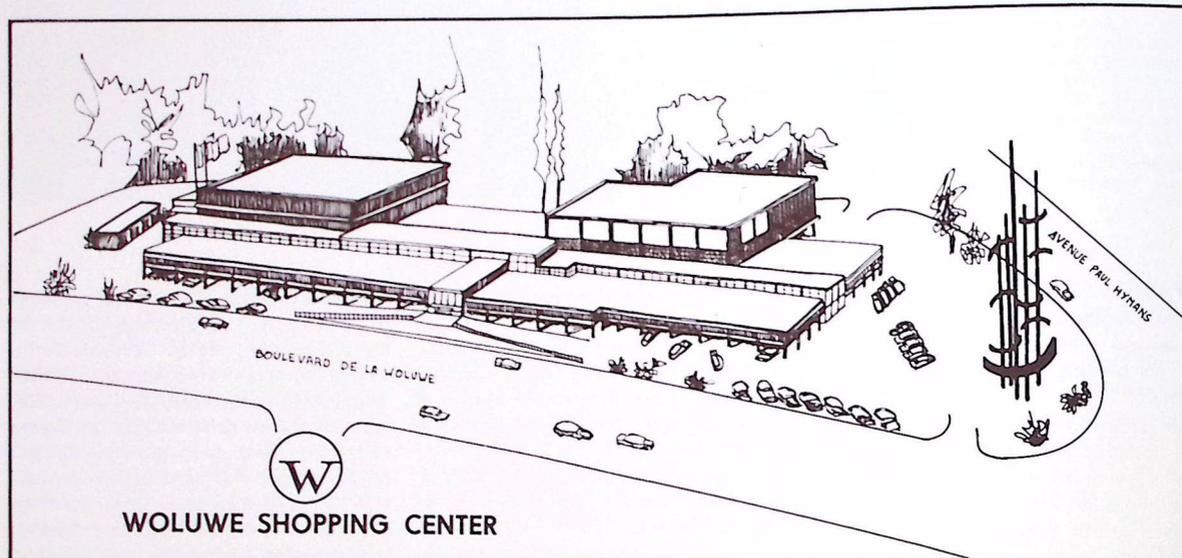
#### Anderlecht: une vocation résidentielle

Et c'est sans doute une situation de ce genre qu'ont trouvée les administrateurs de la commune industrielle d'Anderlecht, qui disent: « Espaces verts en 1945: vingt-neuf hectares; aujourd'hui: septante-quatre et demain: deux cents. » En 1956, l'association « Défense de Bruxelles » décernait son prix à la commune d'Anderlecht « pour ses réalisations urbanistiques basées sur les principes d'un urbanisme humaniste, ouvert largement aux audaces du présent, mais attentif aussi au maintien des valeurs permanentes. »

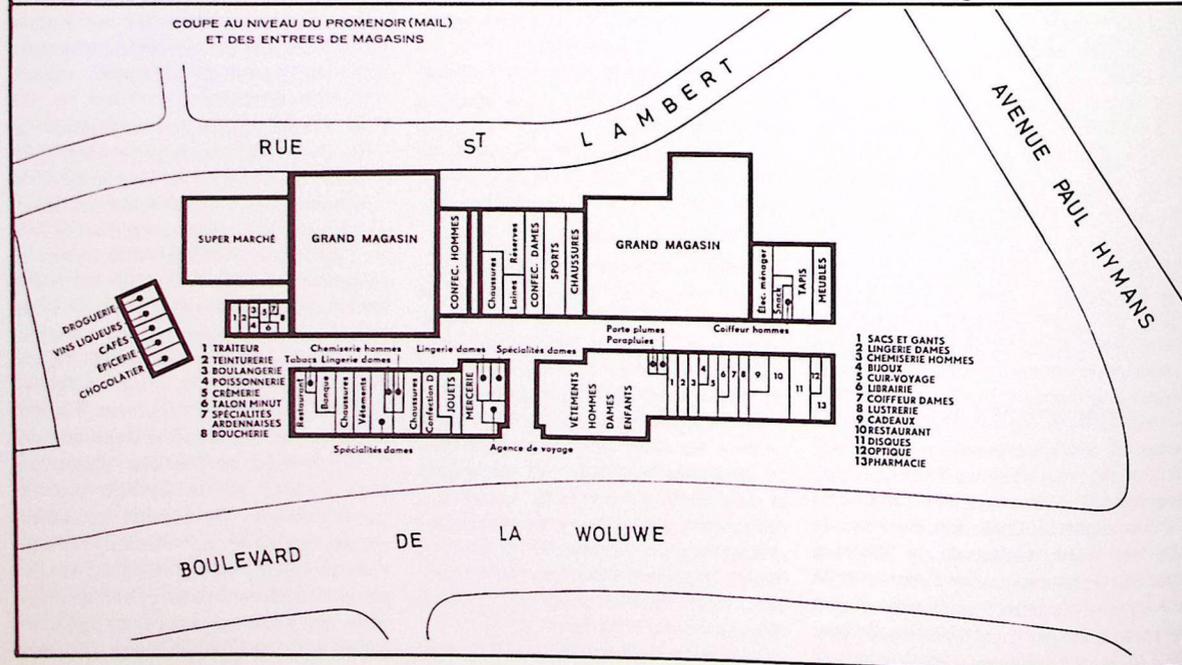
« C'est dans la période de l'immédiat

après-guerre que fut pris le tournant décisif en matière d'aménagement de notre territoire, dit-on à Anderlecht, quand les sections réunies du Conseil communal marquèrent, à l'unanimité, leur accord de principe sur les lignes directrices d'un plan général d'affectation du sol. Par application de l'arrêté-loi du 2 décembre 1946 sur l'urbanisation, la caractéristique essentielle de ce plan visait à fixer le « zoning » futur, c'est-à-dire délimiter les superficies réservées dorénavant aux diverses fonctions urbaines: habitation, travail, récréation, circulation.

« Cette prise de position engageant l'avenir de notre communauté locale fut le point de départ d'un phénomène de reconversion, d'une véritable mutation, en ce sens que ce faubourg, voué depuis un siècle aux activités industrielles et artisanales, allait — tout en ne négligeant aucune nouvelle possibilité de travail — se découvrir une vocation résidentielle de plus en plus marquée. Vocation résidentielle... qui ne paraît plus, aujourd'hui, ni contestée, ni contestable, grâce à la ferme ligne de conduite adoptée en matière d'autorisations de bâtir par le Collège, statuant sur avis d'une Commission consultative de l'urbanisme. Vocation résidentielle se traduisant par la naissance, au cours des trois lustres suivants, d'une série de quartiers nouveaux qui sont autant d'unités de voisinage groupant



WOLUWE SHOPPING CENTER



sous des aspects architecturaux diversifiés, les multiples formes d'un habitat destiné à des populations de toutes catégories sociales. »

Mais les responsables anderlechtois de cette rénovation ont estimé que rien de vraiment valable n'est fait en matière d'urbanisme si l'on se borne à fournir à l'habitat les emplacements qu'il exige, même si ceux-ci sont choisis parmi les meilleurs de la ville.

« Il importe encore de prévoir, dans un rayon d'influence raisonnable, les installations communautaires que réclame la vie sociale et culturelle. Mais surtout, il convient de parfaire l'ensemble par la mise en place d'un « environnement », plus particulièrement d'un cadre de verdure qui établisse le contact de l'homme avec la nature, favorise la fonction de repos et de délassément, souci primordial des planificateurs à notre époque de loisirs généralisés. »

#### Par le biais de la « régie foncière »

Pour réaliser ses objectifs, Anderlecht avait mis sur pied, dès 1935, une régie foncière qui fut longtemps unique en Belgique.

« En opposition avec la pratique encore fort répandue, où ce sont les marchands en terrains qui orientent, en ordre dispersé, le développement de la ville, la politique foncière telle que nous la concevons constitue l'instrument fondamental de tout planning urbain dans le temps et dans l'espace, instrument qui permet le plein emploi des équipements, tout en offrant aux diverses initiatives publiques et privées les emplacements adéquats, dans le cadre d'une distribution géographique rationnelle des fonctions. Solution équitable d'intérêt général, qui contribue puissamment à régulariser le marché des



L'équipement va de pair avec l'assainissement. Voici, en haut, il y a soixante ans un champ et des fermes. En bas au cours du dégagement récent, tandis que montent les buildings à appartements construits à Woluwe-Saint-Lambert par le secteur privé, qui y est très actif. Tout cela pour faire place au « shopping center » — le premier de Belgique — actuellement en construction à l'angle du boulevard de la Woluwe et de l'avenue Paul Hymans. Le dessin de la page de gauche, indique fort bien ce que sera ce centre commercial qui dépasse largement la conception habituelle du simple super-marché, au service d'une communauté.





Woluwe-Saint-Lambert étant une « cité-dortoir », l'ambiance est à la détente et au délassement: aussi, dans le quartier de la « Constellation », organise-t-on, depuis une dizaine d'années, des « jeux de quartier ». Ce sont les parents qui se chargent de mettre sur pied ces compétitions, dotées de prix dont le premier est celui du bourgmestre. On voit ici, assistant à ces jeux en 1966, Mme De Riemaecker-Legot, ministre de la Famille et du Logement.

terrains à bâtir et barre la route aux gains spéculatifs en faveur de quelques-uns, par l'attribution à la collectivité des plus-values toujours considérables, qui sont la conséquence des travaux d'aménagement. »

Si bien que, peu avant son décès inopiné, le bourgmestre Joseph Bracops, fêtant la naissance du cent millième habitant de sa commune, pouvait annoncer que la régie foncière était propriétaire de deux cent vingt hectares... et la création, sur les cinq cents hectares réservés des bords de la Pede, au sud-ouest de la capitale, de l'équivalent du bois de la Cambre ou du parc de Laeken. Ce projet, qui connut des difficultés sérieuses, aboutit peu à peu.

#### Eviter la spéculation

C'est également peu avant sa disparition que le bourgmestre faisant visiter

sa commune au Roi, en compagnie de son successeur, M. Simonet, conduisit le souverain de « jardin de quartier » en « quartier-jardin » — pour reprendre les expressions en honneur à Anderlecht.

M. Simonet, alors échevin des Travaux publics et de la Régie foncière, avait fait — en notre présence — à l'intention du Roi l'introduction à cette visite.

« Anderlecht a le privilège peu enviable de conserver de nombreuses cicatrices de l'industrialisation du dix-neuvième siècle, dit-il. Elle a aussi le plus vaste réservoir de terres à bâtir. Les buts que nous poursuivons visent à créer les conditions propices à un épanouissement physique et moral de la population: par la restructuration des vieux quartiers et par l'urbanisation

des espaces neufs, en évitant la spéculation foncière. Quant aux objectifs, ils sont: la poursuite de cet effort de rénovation si largement réussi et l'urbanisation des terres encore disponibles, en sauvegardant, non pas seulement pour les Anderlechtois, mais pour toute l'agglomération bruxelloise, l'immense réservoir des ressources naturelles de la Pede. »

Cette déclaration synthétise fort bien ce que nous expliquons plus haut. Mais une visite dans Anderlecht illustre parfaitement ces vues... et leur mise en pratique.

#### « Jardins de quartier »...

Voici le vieux quartier de Cureghem: au square Albert Ier, douze hectares. Un complexe de vieilles usines et d'habitations insalubres a été rasé pour fai-

re place à des logements sociaux, avec front commercial, construit par deux sociétés agréées. Il comporte, en outre, un grand établissement d'enseignement: l'école technique supérieure de l'Etat. En même temps ont été résolus des problèmes de circulation et de parking.

Plus loin, la hideuse rive gauche du canal... Hideuse? Certes plus à présent, depuis la rénovation du quartier de Veeweyde, greffé sur la chaussée de Mons. Le 22 février 1965 était inauguré le nouveau pont de Paepsem, nouvelle liaison routière entre Anderlecht et Forest et tronçon essentiel de la future « moyenne ceinture » de l'agglomération bruxelloise. Ce qui déclencha la naissance d'une sorte de ville-champignon: deux mille deux cents appartements, répartis en une quinzaine de blocs. 650 sont actuellement terminés et occupés; plus de 450 sont en chantiers et la suite sera réalisée par tranches. En outre, une unité complète de voisinage est prévue, avec centre commercial, école, plateaux sportifs, le tout enchâssé dans la verdure.

Ailleurs, des cités ouvrières ont été remplacées par d'attrayants « jardins de quartier ».

« Le jardin de quartier constitue l'élément essentiel de chacune de nos « unités d'habitation », comportant dans chaque cas une série d'équipements sociaux: écoles, gardiennes et primaires, home pour retraités, jeux et sports divers. La tendance générale est leur réunion progressive en un park system coordonné. »

A ces critères, répondent, rue du Busseleberg, le « jardin » du même nom, établi sur l'emplacement reconquis d'une ancienne fonderie et de taudis disposés en impasse, et, rue du Village, le « parc central » ayant remplacé une vieille cité ouvrière.

#### ...et « Quartier-Jardin »

Lorsqu'on gagne le plateau de Scher-demaël, on a affaire à un « quartier-jardin »: il s'agit davantage d'un parc que d'un lotissement, prévu pour quelque cinq mille habitants, où la disponibilité en verdure atteindra les vingt mètres carrés par habitant. On y rencontre les divers types de logement — en surface et en hauteur — et la gamme complète des équipements sociaux. Des voiries périphériques évitent le trafic de transit, chaîne de promenades piétonnières agréables et sûres, se développant dans une « coulée de verdure » ayant comme origine la campagne voisine.

En opposition avec ce plateau de Scher-demaël, il y a également le quartier dit « des Etangs », avenue Marius Renard. Il a été conçu en tant qu'unité verticale: des blocs à appartements de douze à vingt étages, fortement dégagés les uns par rapport aux autres. Un supermarché en constitue l'équipement commercial de base. De très vastes superficies sont consacrées aux parkings et surtout à la verdure: golf miniature, arboretum, chaîne d'étangs répondant à un double objectif, utilitaire et esthétique.

#### Un problème foncier à la portée des pouvoirs communaux

Que conclure de ces deux visites, de caractère essentiellement différent, mais combien proche par les ambitions? Que voici deux administrations communales, de couleurs pourtant opposées, qui ont eu ce « courage de décréter », de poser un acte politique dont nous parlions en conclusion de notre premier article. Créer, rénover, susciter... et entretenir des espaces verts... « L'Etat peut aider les communes financièrement dans l'équipement de ces espaces verts, par un subside de 65%,

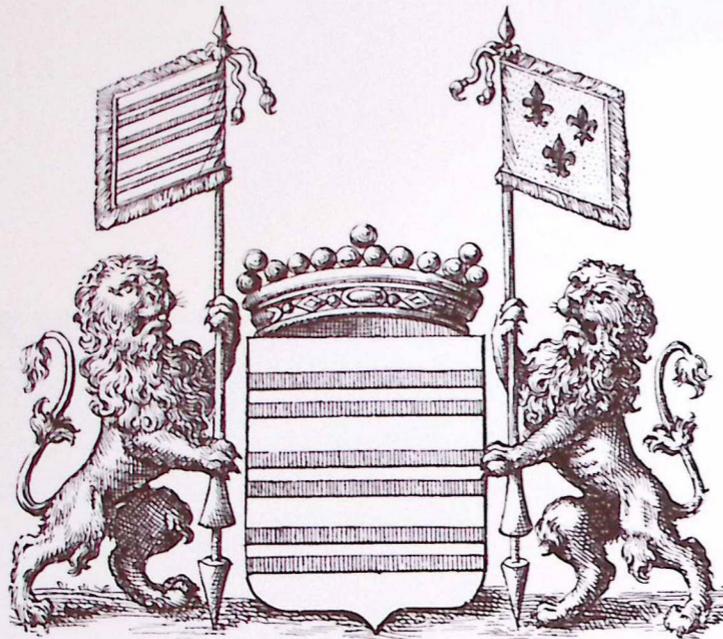
estime M. Boereboom — dont nous rapportons les propos en commençant, — mais il ne peut, en leur nom, devenir propriétaire du sol. Ce problème foncier est d'ailleurs à la portée des pouvoirs communaux et ne pose, en fait, qu'une question de financement. L'activité et l'entretien des espaces verts entraînent des dépenses qui ne peuvent se justifier que par le rôle social de ces espaces. »

Et le secrétaire général du ministère des Travaux publics de souligner le fait que le parti des réalisations nouvelles sera donc imposé par la fonction sociale et l'économie de l'exploitation.

#### Les premiers plans de secteurs en 1968...

« En 1958, le département des Travaux publics a précisé, dans la brochure « Plan vert », le rôle, les devoirs et les responsabilités de chacun devant les problèmes de « verduration ». Il n'a cessé, depuis cette époque, d'associer la verdure à toutes ses réalisations, d'aider les communes, et même les particuliers, à résoudre leurs problèmes de plantation. Mais il convient actuellement de concrétiser au plus tôt l'équipement des grandes agglomérations. Ce stade doit être franchi avec l'aide et l'entraide des communes intéressées, condition indispensable à un bon départ »

Et M. Boereboom de conclure: « De nombreux plans de secteurs pourront être soumis à l'approbation royale dès 1968 et les premières dispositions d'exécution pourront suivre immédiatement. Ces plans prévoient l'équipement en verdure des territoires intéressés. La réalisation de ceux-ci postule non seulement des moyens financiers importants, mais aussi la volonté de les réaliser, notamment en ce qui concerne les espaces verts »...



Armoiries de la Principauté d'Everberg

## Everberg

### Une visite au château princier

par E. OP de BEECK

**N**OUS avons eu le grand honneur d'être reçu au château d'Everberg.

En quittant, à Kortenberg, l'animation de plus en plus grande de la route de Bruxelles à Louvain et en suivant une drève, nous pénétrons dans un bois romantique, qui vraiment nous rappelle les Ardennes et cependant nous sommes bien en Brabant.

Traversant ce bois quelque peu sauvage, nous arrivons bientôt dans le domaine princier d'Everberg. C'est un parc à l'anglaise et une clairière nous permet d'apercevoir le château.

Tout en nous approchant, en longeant les pelouses bien soignées de l'entrée principale, nous examinons les détails architecturaux du château. A première vue on pourrait croire que c'est un bâtiment blanc, comme on en a tant construit au siècle dernier, mais il n'en est rien, car ses murs actuels cachent des vestiges d'un passé aussi glorieux

qu'ancien, comme on le verra plus loin. Avant d'en franchir le seuil, arrêtons-nous un instant à son histoire. Très tôt les ducs de Brabant se réservèrent les droits seigneuriaux de la terre d'Everberg et y exercèrent la justice.

Au XIIe siècle déjà on cite comme seigneur du lieu un chevalier Goswin van Everberg. Les documents faisant défaut, on sait peu de choses de ces premiers seigneurs, dont le nom est cependant cité dans les chartes de l'Abbaye, toute proche, de Kortenberg. Au XIVe siècle le domaine d'Everberg appartenait à un certain Jean de Kersbeck. Par suite du mariage d'une de ses descendantes, en 1460, la seigneurie passa à Godefroid van Montenaken, bourgmestre de Tirlemont, drossart du Brabant et capitaine du duc Jean IV. Elle change encore de main par le mariage de la petite-fille de ce Godefroid avec Charles de Rubempré.

Les Rubempré sont de souche très an-

cienne et descendent, dit-on, des rois de Hongrie. Un sire de Rubempré tomba, à Nancy, aux côtés de Charles le Téméraire, et fut inhumé dans la même sépulture que le duc de Bourgogne, en l'église Saint-Georges de cette ville.

On trouve des Rubempré, propriétaires de seigneuries et châteaux brabançons, notamment de la seigneurie de Lubbeek et du château de Horst, à Rhode-Saint-Pierre.

En 1581, le colonel Antoine de Rubempré est Grand Veneur héréditaire du Brabant, haute charge qui restera dans sa famille jusqu'en 1707, année où elle passa à Philippe-François de Merode. Entre-temps, Everberg, domaine des Rubempré, a été érigé en baronnie par lettres patentes du 18 février 1601, en faveur de Philippe de Rubempré, comte de Vertaing et de Vertigneul, puis en principauté le 1er mai 1686, pour son petit-fils, Philippe-Antoine, comte de Rubempré, créé en même

temps prince de Rubempré. Everberg est devenu alors un centre de chasse, où le Grand Veneur du Brabant reçoit le Gouverneur des Pays-Bas, et où il garde la meute dans les dépendances du château. Comme tant d'autres, le vieux manoir moyenâgeux a disparu pour faire place à un château Renaissance, orné de tours et entouré de vastes dépendances. Mais il est certain que le bâtiment est resté au même endroit que celui qu'il occupait déjà au XIVe siècle. Les guerres sont passées par ici; le mode de vie a bien changé et la maison, qui convenait à un seigneur guerrier, ne peut plus plaire au châtelain des temps nouveaux.

Nous avons observé cette évolution un peu partout en Campine et en Brabant, comme elle se fit également en France et en Hollande.

Le château est de moins en moins forteresse et devient une maison de

plaisance, digne de son propriétaire. Philippe de Rubempré, le premier prince d'Everberg ne laissa qu'une fille, Louise-Brigitte, qui mariée en premières noces avec un comte de Salm, se remaria avec le comte Philippe-Maximilien de Merode, comte de Montfort, fils du célèbre Feld-Maréchal de Merode, marquis de Westerloo, dont nous espérons pouvoir vous parler un jour plus longuement.

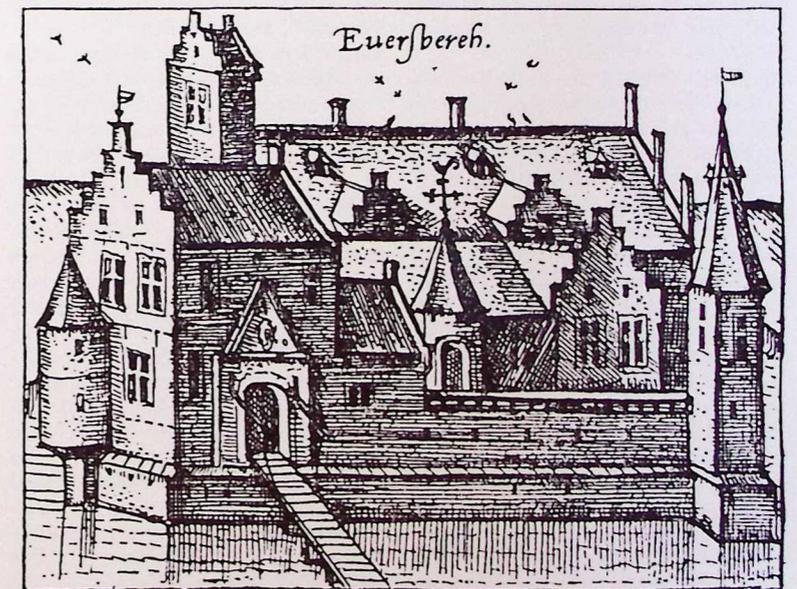
Par ce mariage le comte de Merode devint prince de Rubempré et d'Everberg et depuis les de Merode feront de ce château l'une de leurs résidences préférées.

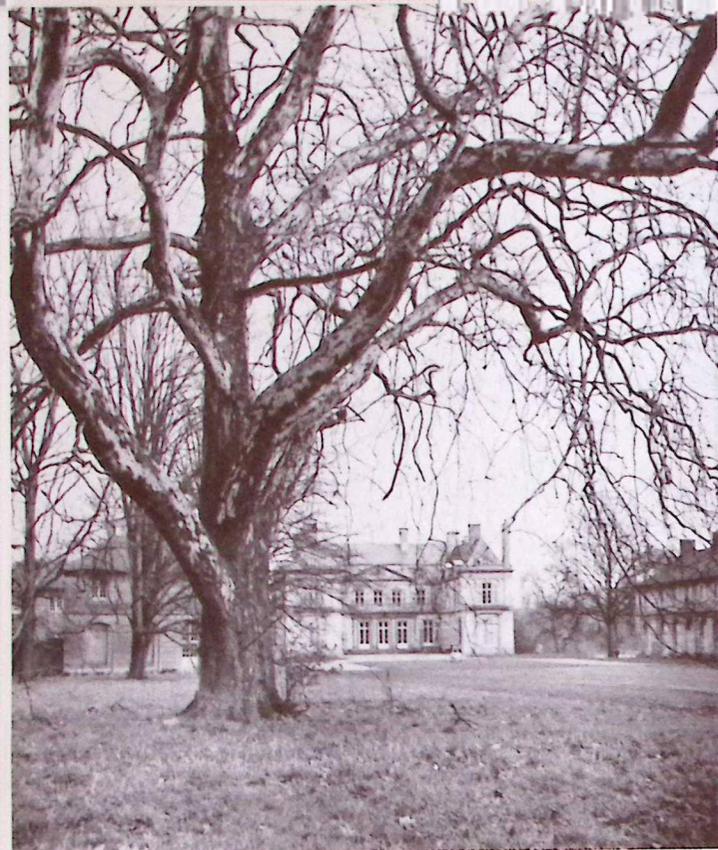
Louise-Brigitte de Merode mourut en 1730 et son époux lui survécut douze ans, jusqu'en 1742. Ils sont tous deux inhumés dans la chapelle Saint-Hubert de l'église d'Everberg et une belle pierre tombale y rappelle leur souvenir.

Au milieu du XVIIIe siècle, les goûts ont changé dans le domaine architectural et c'est la France qui in-

spire les bâtisseurs européens. Aussi Marie-Catherine-Joséphine de Merode et son époux Philippe-Maximilien de Merode, marquis de Westerloo, propriétaires d'Everberg, décident de moderniser et embellir le château. Ils font appel à un architecte français, qui, tout en conservant les vieux murs, les habilla d'une « façade à la française ». Lors de récentes restaurations, on a trouvé, sous le badigeon, les vieilles briques dites « espagnoles » ainsi que les traces des fenêtres, remaniées, tant de l'époque moyenâgeuse que de la Renaissance. Ce n'est que dans les murs de l'aile est que l'on n'a pas relevé de traces de fenêtres obturées ou remaniées, et lorsqu'on examine une gravure du château, datant de 1730, on peut en conclure que cette aile a dû être agrandie ou ajoutée lors des travaux de reconstruction. A cette époque on trouva bon de conserver les anciennes douves, mais les communs et la basse-cour disparurent pour faire place à deux beaux pavillons. La

Le château d'Everberg à la fin du XVe siècle d'après un document communiqué par le prince A. de Merode.





◀ Le château vu du parc.

C'est en 1780, que fut célébré au château d'Everberg le mariage du comte Guillaume de Merode, marquis de Westerloo, prince de Rubempré et d'Everberg, avec Marie-Félicité de Mastaing, princesse héritière de Grimberghe, dont le patrimoine vint ainsi accroître celui des de Merode. Il est intéressant de noter que cette princesse se fit rendre hommage dans ses terres, en 1793, solennité qui fut probablement une des dernières manifestations féodales en Belgique.

Le comte Guillaume de Merode sera pendant plus de 47 ans chef de sa maison et participa activement à la vie politique de son temps. Il figure parmi les grands notables qui votèrent la destitution de l'Empereur Joseph II, comme souverain de nos provinces, mais soutint peu après le régime impérial lorsque se dessine le danger d'expansion de la France Révolutionnaire. Lors de l'invasion française aux Pays-Bas, il émigre avec les siens, d'abord à Maastricht, ensuite successivement à Mayence, Düsseldorf et Brunswick et ayant acquis la seigneurie de Wettin, en Allemagne, s'y installe avec sa famille. De son lieu d'exil, il aide et encourage les combattants de la « Guerre des Paysans », dont Westerloo est devenu l'un des centres.

Après pas mal de difficultés, il rentre dans nos provinces et récupère ses biens confisqués. Sous l'Empire, il croit de son devoir d'accepter la charge de maire de Bruxelles et, sous le nouveau Royaume des Pays-Bas, jouit de la confiance du roi Guillaume Ier et exerce la haute fonction de Grand Maréchal de la Cour. Mais, fidèle à ses principes religieux, il démissionna et mourut au printemps de 1830.

Le retour de la famille de Merode à Everberg fut le début d'une période de travail pour restaurer et reconstituer un patrimoine compromis, car le temps des fêtes et des fastes du XVIIIe siècle était bien passé. Mais peu à peu le château devait retrouver ses splendeurs d'antan et le travail entrepris par le comte Guillaume sera poursuivi

Une des drèves conduisant à la demeure princière.

par ses enfants et descendants qui firent d'Everberg une des perles du Brabant.

Quittons en esprit ces lieux enchanteurs et rendons-nous à Bruxelles où s'inscrit une des pages les plus importantes de notre histoire nationale. Nous y trouvons le comte Félix de Merode membre du Gouvernement provisoire de 1830, puis ministre d'Etat et membre de la Chambre des Représentants, tandis que son frère Frédéric est blessé à Berchem en combattant contre les Hollandais et meurt à Malines dans la maison de Mademoiselle Op de Beeck, comme le racontait maintes fois — non sans une certaine fierté — feu mon grand-père.

Tandis que le comte Henri, marquis de Westerloo, prince de Rubempré et de Grimberghe s'installe au vieux château ancestral de Westerloo, dans la maison occupée par la famille dès le XVe siècle, mais abandonnée depuis la Révolution, le comte Werner succède à son père comme châtelain d'Everberg. Marié avec la comtesse Louise de Spangen, il prit également une part active dans la politique en 1830.

Combattant dès la première heure, membre du Congrès National, il était un homme de principes qui mourut en 1840, disant à son fils : « Souvenez-vous, mon fils, que notre premier devoir est celui de donner l'exemple ».

Son fils Amaury, son successeur à Everberg, fut un grand chasseur et un cavalier remarquable. Il supprima une partie des drèves du parc et fit creuser un nouvel étang derrière le château, vers 1848-1849, ce dernier travail afin de venir en aide à la population rurale pendant les années de chômage et de pauvreté dont elle eut à souffrir. Pour suivre les goûts nouveaux dans la conception des jardins, le châtelain créa à Everberg un parc à l'anglaise qui est à peu de choses près, celui qui existe actuellement. Et lui qui aimait tant sa propriété brabançonne s'éteignit loin d'elle, à Versailles.

Son frère Louis, puis le comte Jean, fils de ce dernier, enfin le prince

Amaury, continuèrent son œuvre : conserver et embellir sans cesse le domaine d'Everberg comme un bijou précieux.

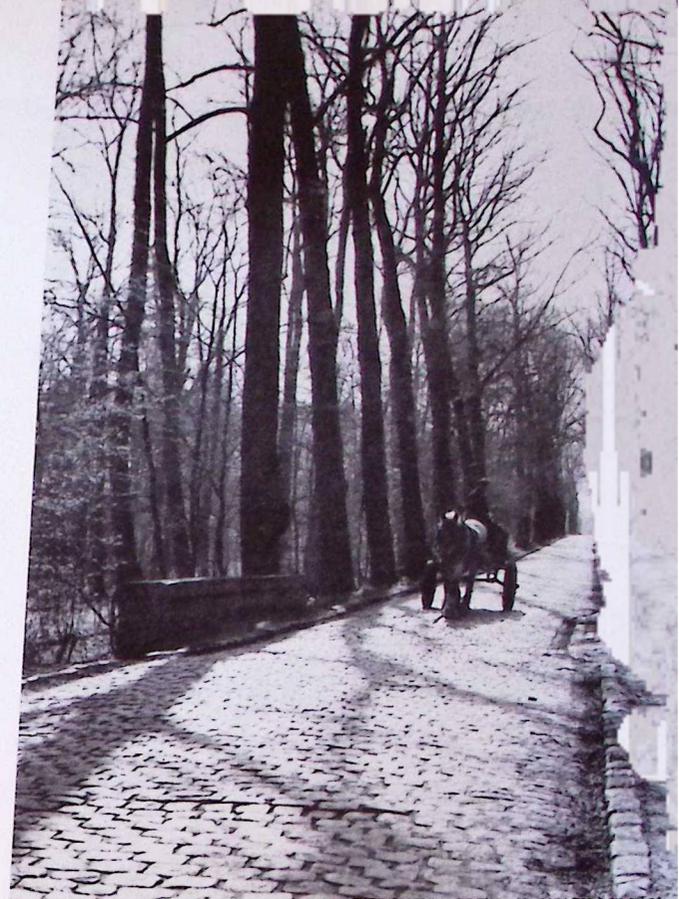
La dernière transformation extérieure du château date de la fin du siècle dernier, par la construction d'une agréable terrasse et d'un escalier ornant la façade arrière du bâtiment.

Si nous avons parlé longuement de la famille de Merode à propos d'Everberg, c'est parce qu'Everberg s'identifie à elle. Les de Merode occupent une toute première place parmi les maisons nobles de Belgique et de notre Brabant. Ils ont participé à tous les grands événements de notre histoire nationale et ont toujours joué un rôle éminent dans les domaines les plus divers. Qui ne se rappelle la princesse Jean de Merode qui se dévoua entièrement à l'œuvre des Invalides, le prince Frédéric, président de la Croix-Rouge de Belgique, et qui ignore que le prince Amaury de Merode fut Grand Maréchal

de la Cour pendant une période plutôt difficile.

Les titres de cette maison sont nombreux : notons seulement que depuis 1643, le chef de la Maison porte le titre « Marquis de Westerloo ». En 1818, le roi Guillaume Ier a confirmé le titre « Prince de Rubempré » et, en 1842, le Roi Léopold Ier, celui de « Prince de Grimberghe ». Notons cependant que ces deux titres appartenaient déjà à la famille de Merode par la voie de l'héritage. Enfin, le 25 avril 1930, le roi Albert a accordé le titre de Prince à tous les membres de cette illustre maison.

Il nous a été donné de parcourir les salons de cette vaste demeure. Ces pièces où la lumière pénètre par des larges baies sont meublées avec un goût raffiné. Nous avons admiré ce mobilier de choix, ces portraits de famille, ces petites pièces de collection placées çà et là, ces bustes qui ornent le vestibule. On a l'impression de

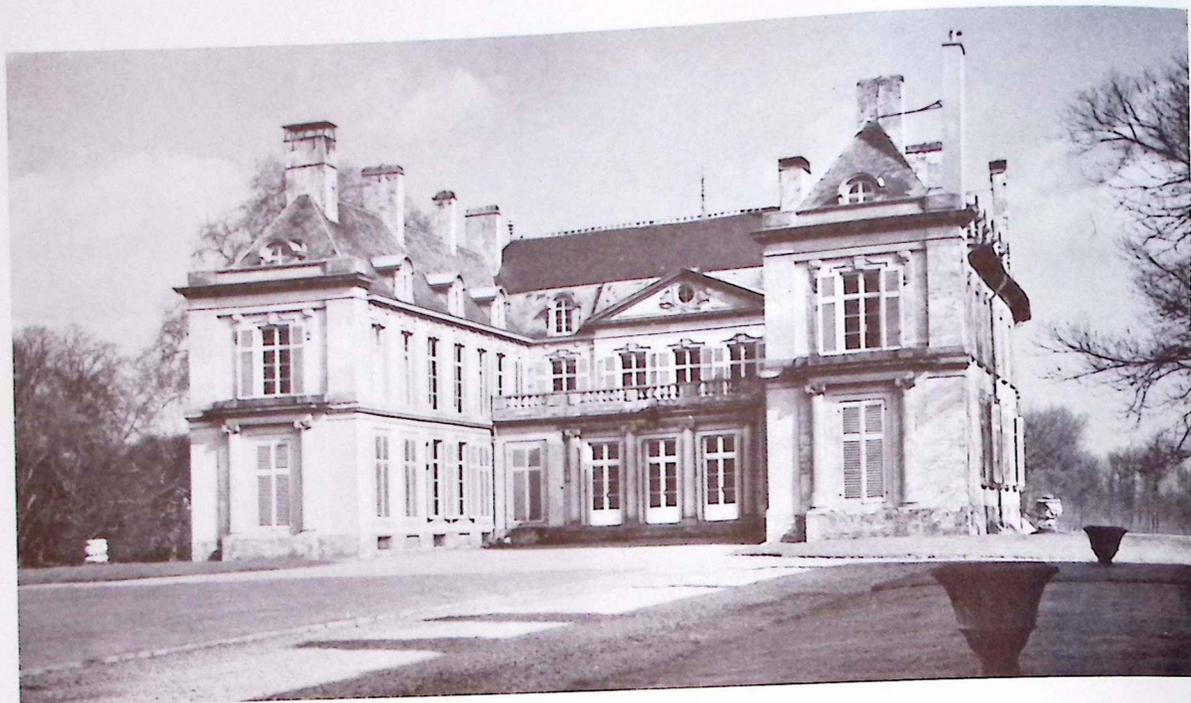


demeure fut entourée d'un parc à la française et les drèves, qui subsistent encore de nos jours, furent plantées.

Après ces diverses transformations, le château prit la forme d'un « U », il est bien proportionné dans tous ses détails et l'architecte obtint un parfait équilibre dans la répartition des façades. Le vestibule date probablement de cette époque et longe, en effet, le bâtiment dans toute sa largeur et on lui adjoignit une terrasse. Quatre colonnes ioniques encadrent cinq grandes baies et soutiennent la balustrade de la terrasse; elles donnent belle allure à la façade principale, qui est couronnée d'un beau fronton triangulaire. On retrouve ces mêmes colonnes ioniques de part et d'autre des fenêtres des deux ailes latérales; elles forment appui au balcon des fenêtres du premier étage. Les toitures de ces ailes sont percées de deux fenêtres œil-de-bœuf. Les proportions classiques de

cet ensemble sont peut-être un peu atténuées par la très grande cheminée de l'extrémité de l'aile est.

Le château a donc entièrement changé d'aspect. Ses sous-sols, cependant, ont été conservés dans leur état antérieur, avec leurs contreforts extérieurs que l'on voit encore aujourd'hui et que l'on retrouve sur la gravure de 1730. Les murs sont en grande partie en pierres blanches, « grès vilvordien »?, avec de-ci de-là des pierres ferrugineuses. En fait, on a construit ici une demeure de style Louis XVI avant la lettre, puisque les travaux d'Everberg furent exécutés vers 1760-1765. Le comte Philippe-Maximilien de Merode meurt en 1773 et sa veuve, tout en continuant à habiter Everberg, se remarie avec le comte Etienne de Lannoy. Ce ménage se lança dans la politique et fut entraîné dans les événements de la Révolution brabançonne, ce qui troubla sérieusement le calme habituel d'Everberg.



Vue sur la façade principale et la cour d'honneur.

feuilleter un livre d'histoire nationale ; dans chaque salon, on rencontre l'une ou l'autre célébrité. En ce qui concerne le mobilier nous voulons attirer l'attention sur la table de la salle à manger qui est remarquable et fort intéressante. Elle porte une plaque en cuivre sur laquelle est gravé le texte suivant : « Copie exacte de la table autour de laquelle se sont assis pendant près d'un siècle tous les membres de la maison de Bauffremont. L'original a été fait à Scey-sur-Saône (Haute-Saône) par Alexandre, Emmanuel, Louis, Prince et Duc de Bauffremont (né en 1773, mort en 1833) avec des bois provenant du parc du Château. Dix sortes de bois entrent dans la composition de cette table : le chêne, le mérisier, le noyer, le citronnier, l'ébène, le palissandre, le frêne, le prunier, le hêtre et l'acacia ».

La table originale se trouvait au château de Brienne en Champagne. Enchanté de tant de belles choses nous fîmes encore quelques pas dans le

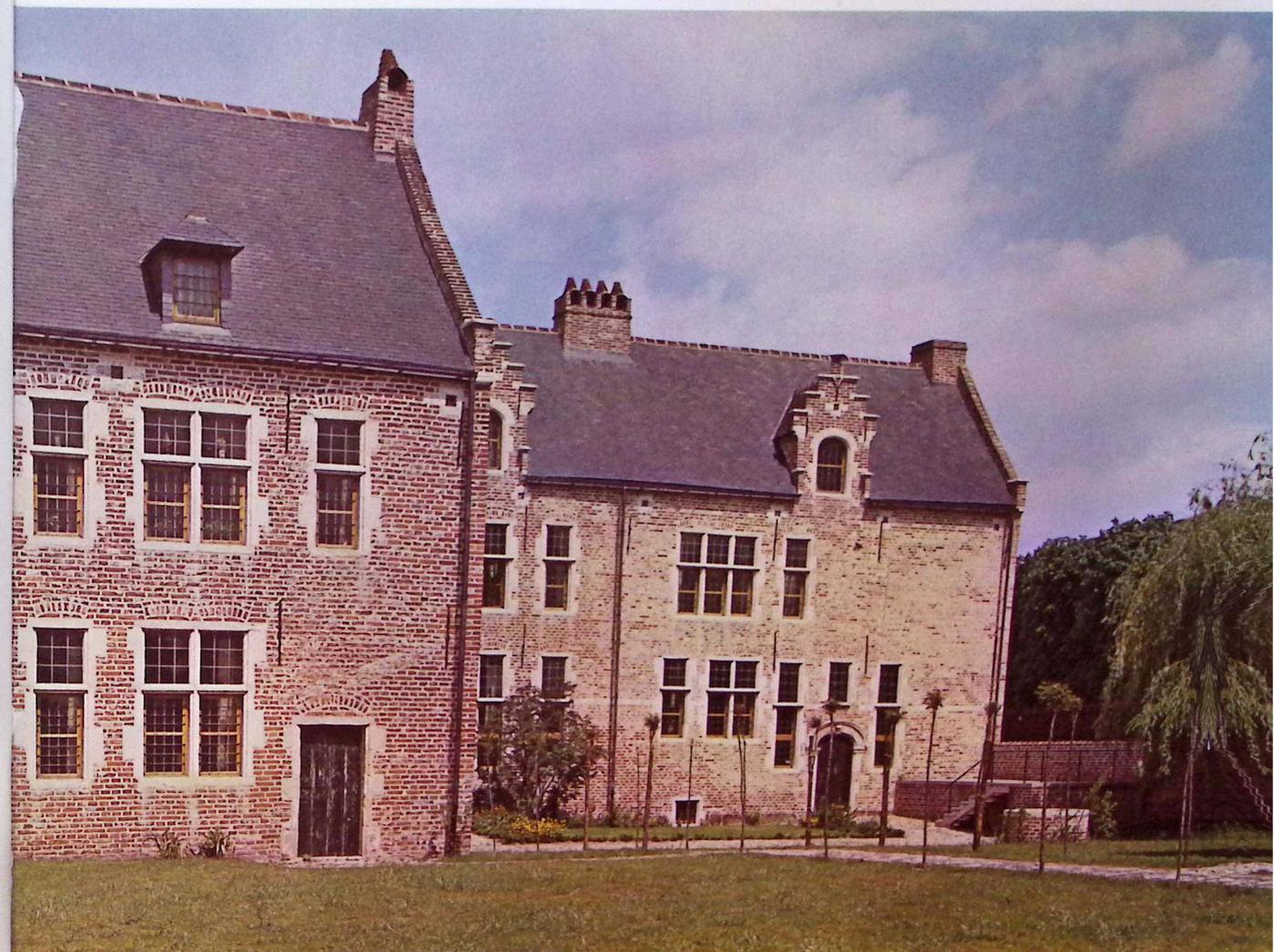
parc. Ici, une percée permet d'apercevoir la demeure à travers les arbustes, là nous découvrons une petite chapelle dédiée à Notre-Dame de Montaigu. Mais, partout dans ce parc, nous trouvons le calme et le silence qui font tant défaut dans notre siècle, et nous nous sommes arrêtés quelques instants pour écouter un oiseau qui chantait dans le sous-bois.

Il nous reste à dire un mot de l'église d'Everberg. Le sanctuaire primitif a pratiquement disparu. En effet, en 1672, un terrible orage éclata au-dessus de la région. Tout le centre du village fut incendié par la foudre. Les flammes dévorèrent l'église, le presbytère, la maison du chapelain, la ferme du grand hôpital ainsi que la maison appelée « La Croix ».

On a reconstruit l'église à cette époque ainsi que le presbytère. Mais, au XIXe siècle, ce sanctuaire ne répondait plus aux besoins; aussi le comte Louis de Merode avait, dans ses dernières volontés, exprimé le désir qu'un mon-

tant de 100.000 francs soit affecté à la construction d'une nouvelle église. Cette somme étant insuffisante, les comtes Jean et Werner de Merode doublèrent le legs prévu et la comtesse Werner de Merode-Trelon et la princesse d'Arenberg offrirent les vitraux du chœur. Pendant toute la durée des travaux, vers les années 1895, une chapelle fut aménagée dans les dépendances du château. Aujourd'hui encore, on peut rencontrer au village des vieillards qui ont fait leur première communion dans cette église provisoire. Nous pourrions longtemps encore parler de ce village et de son château princier. Mais il vaut mieux que le lecteur le découvre lui-même et qu'il respire l'air pur de ce coin riant mais peu connu de notre Brabant.

Avant de quitter ces lieux, nous tenons à remercier le prince et la princesse Amaury de Merode pour l'accueil particulièrement aimable qu'ils ont bien voulu nous réserver lors de notre visite à Everberg.



Louvain : Le Grand Béguinage

Photo le Berrurier



Carrosse du marquis Paul Arconati, d'après une aquarelle de Pierre-Jean-Baptiste Le Roy.

A Gaasbeek... cet Été,

## Une exposition Arconati - Visconti

**L**E magnifique château-musée de Gaasbeek qui voit, chaque année, augmenter le nombre de ses visiteurs, servira, du 15 juillet au 3 septembre prochain, de cadre à une exposition consacrée aux Arconati-Visconti. Sans pour autant négliger l'importance touristique et culturelle du domaine, cette manifestation s'inscrit plus spécifiquement dans le program-

me général visant à revaloriser l'opulent patrimoine scientifique accumulé à Gaasbeek depuis des siècles. Dans cette optique, les collections sont minutieusement étudiées, les archives systématiquement dépouillées et des expositions périodiquement organisées, qui toutes contribuent à faire la lumière sur le véritable visage des illustres propriétaires des lieux, dont plu-

sieurs ont joué un rôle éminent dans notre histoire nationale. Parmi ceux-ci les Arconati-Visconti occupent une place de choix. On les trouve en effet mêlés, tantôt directement, tantôt indirectement aux courants politiques, littéraires et artistiques qui ont marqué tout le XIXe siècle.

A l'aide notamment, de lettres provenant des archives de Gaasbeek, du



Joseph Arconati-Visconti (1821-1873).

comme seuls compagnons quelques paysans du terroir déguisés en serviteurs noirs.

Deux figures se détachent de cette lignée des Arconati-Visconti; ce sont Guisepe Arconati-Visconti et son épouse Constance Trotti. Le professeur Dr R. Van Nuffel, historien versé dans l'étude du Risorgimento et dont les avis judicieux furent particulièrement appréciés lors de la préparation de la présente exposition, s'est penché dernièrement sur la vie de Constance et réussit à dégager la personnalité de cette maîtresse femme en s'appuyant notamment sur le volumineux courrier qu'elle laissa ainsi que sur l'échange de correspondance de Berchet, Massari et d'autres.

La situation en Italie étant devenue critique pour lui, Guisepe Arconati-Visconti quitta sa patrie au début du XIXe siècle et se réfugia aux Pays-Bas où il obtint même, le 18 juin 1822, la naturalisation et élut domicile à Gaasbeek. La mère de Constance, inquiète du sort de sa fille, lui écrivit: « Vous êtes dans l'erreur, chère Constance, ce ne sont pas vos opinions politiques qui m'ont fâchée et fait tant de peine; je vous ai donné des preuves de mon indulgence en fait d'opinion; vous savez que je laisse penser chacun comme il veut et je ne fais jamais un crime à personne pour avoir une opinion politique différente de la mienne, tant qu'elle sera prudente et qu'elle n'agira pas; mais se compromettre et par là compromettre aussi sa famille n'est pas permis en bonne morale. Une conduite pareille donne droit aux parents de s'en plaindre. »

A Gaasbeek, Guisepe offrit l'hospitalité à un compatriote Giovanni Arrivabene, né à Montova en 1787, économiste et sociologue distingué, auteur de plusieurs études sociales, marquées du sceau de l'érudition. Arrivabene acquit la nationalité belge en 1841, se distingua par ses activités à la Banque de Belgique et, toujours en 1841, fonda avec Félix de Merode la Compagnie

Musée del Risorgimento e di Storia contemporanea de Milan et de l'Istituto per la Storia del Risorgimento italiano de Rome, à l'aide aussi de pièces aimablement prêtées par le Musée du Louvre, le Musée des Arts décoratifs de Paris et l'Institut de France, les organisateurs entendent dégager la véritable personnalité des Arconati tout en nous éclairant sur la part réelle prise par cette célèbre famille dans le Risorgimento en Italie.

C'est à la fin du XVIIIe siècle que les Arconati-Visconti font leur apparition à Gaasbeek. En 1796, en effet, décédait à Gaasbeek, à l'âge de 83 ans, Brigitte-Josèphe Schockaert, dernière baronne des lieux.

En vertu d'un accord de famille, les biens de la défunte passèrent à son

neveu Paul, fils de Galeazzo Arconati-Visconti et de Henriette Schockaert, sœur de Brigitte.

D'après les nombreuses chroniques publiées à son sujet, il ressort que ce Paul Arconati-Visconti était un original dans toute l'acception du terme. Bonapartiste engagé — il fut notamment élevé, en 1800, par Napoléon, à la dignité de maire de Bruxelles et fit ériger dans le parc de Gaasbeek un arc de triomphe en l'honneur de l'empereur — il fut aussi un capitaliste distingué, propriétaire de plusieurs hôtels de maître à Bruxelles, dont la Maison du Roi, menant, de surcroît, une existence mondaine non exempte de fantaisie avant de se retirer à Gaasbeek pour y finir ses jours quasi en solitaire dans un décor qu'il voulait excentrique et avec

Constance Trotti, marquise Guisepe Arconati-Visconti (Milano - Musée Risorgimento).

Belge de Colonisation. Dix ans plus tard, ayant été élu dans le canton de Lennik-Saint-Quentin, il siégea comme membre au Conseil provincial du Brabant. Il fut, en outre, un des tenants les plus convaincus du Libre Echange. Ses attaches et occupations en Belgique ne l'empêchèrent pas de regagner sa patrie où il exerça, en 1860, le mandat de sénateur. En Italie, il poursuivra ses études dans les secteurs économiques et sociaux où il avait toujours excellé.

Le poète italien Giovanni Berchet fut également un des hôtes favoris de Gaasbeek. Berchet chercha à rénover la littérature italienne. On lui doit, entre autres, des traductions de l'Iliade, des Niebelungen, des romances espagnoles, etc. A cette époque, Gaasbeek était devenu le foyer d'une activité artistique et littéraire très intense. Après la mort de leur fils Carletto, emporté par le typhus, Guisepe et Constance retournèrent en Italie. Le marquis devint même membre de la Chambre des Députés de Sardaigne et mourut à Milan, le 11 mars 1873. La marquise était décédée à Vienne, deux ans plus tôt, le 18 mai 1871.

Leur fils, Jean-Martin, hérita de leurs biens. Il fut un géographe averti et publia, au lendemain d'un voyage en terre arabe, un ouvrage intitulé: « Diario di un Viaggio in Arabia Petrea », dont un exemplaire figurera parmi les pièces exposées à Gaasbeek. C'est à l'époque où il suivait les cours de l'Ecole des Chartes de Paris qu'il fit la connaissance de Marie Peyrat, fille d'Alphonse Peyrat, journaliste besogneux, mais farouche républicain, qui acquit bientôt une certaine notoriété qui le conduisit au fauteuil de la vice-présidence du Sénat.

Le 29 novembre 1873, Jean-Martin Arconati convoitait en justes noces avec Marie Peyrat. Leur bonheur ne dura que l'espace de deux étés; le marquis mourut en effet prématurément à Florence, le 24 février 1876, laissant à son épouse une fortune colossale évaluée à 14 millions de florins or.



Marie Peyrat reprit le flambeau abandonné par Constance Trotti. Deux fois par semaine, elle recevait à dîner dans son hôtel parisien, des ministres, savants, présidents, etc. Elle séjournait habituellement à Gaasbeek durant les mois d'août et septembre. Soucieuse de rendre au manoir son lustre d'antan, elle chargea le peintre-décorateur Charles-Albert, qui s'était adjoint la collaboration de Jean Van Holder, de restaurer l'antique demeure féodale. Ces travaux, entrepris de 1887 à 1898, furent exécutés, sans grand discernement, d'après des critères que n'aurait pas désavoués Viollet-Le-Duc. Ils avaient coûté la bagatelle de 1.200.000 francs or.

Pour meubler le château, la marquise fit notamment appel aux services de

Malard, habile sculpteur sur bois, qui réalisa pour Gaasbeek plusieurs travaux d'ébénisterie d'après des pièces originales conservées aux musées du Louvre, de Cluny et de Nancy. D'autre part, si le château peut s'enorgueillir de posséder aujourd'hui tant d'œuvres d'art, c'est en grande partie aux conseils autorisés que prodigua un des intimes de la marquise, le collectionneur Raoul Duseigneur.

Femme de cœur et d'esprit, Marie Peyrat disposa de la plus grande partie de sa fortune au profit des sociétés scientifiques et culturelles et, en 1922, elle légua après moult palabres, le château de Gaasbeek, ses collections et son parc à l'Etat belge. A ce seul titre, son nom mérite de passer à la postérité.

## l'Art mosan

par Jean SQUILBECK

Conservateur.

◀ La Passion du Christ, atelier mosan  
XIe siècle).

**N**OUS méconnaissons souvent un titre de gloire de notre pays, la magnifique efflorescence culturelle de l'ancien diocèse de Liège et en particulier de la vallée de la Meuse au Moyen Age. On en trouve des témoins dispersés au loin, la Bible de Stavelot et celle de Floreffe au British Museum, la chasse des Rois Mages à Cologne et celle de saint Héribert à Deutz, faubourg de cette ville, sans compter l'ambon de Klosterneuburg en Autriche. Des œuvres moins célèbres font la gloire des musées d'Angleterre, des Etats-Unis, de France et d'Italie. On en trouve jusqu'en Islande. Notre pays a conservé quelques pièces capitales, comme les fonts baptismaux de l'église Saint-Barthélemy à Liège, la chasse de saint Hadelin à Visé, celle de Notre-Dame à Tournai et le prestigieux trésor des Sœurs de Notre-Dame à Namur. Cependant, seuls les Musées Royaux d'Art et d'Histoire donnent un aperçu à peu près complet de l'évolution de cet art, admiré dans le monde entier.

### Une brillante civilisation

Il est souvent illusoire de rechercher les causes de l'efflorescence d'une civilisation particulièrement brillante

mais on peut distinguer quelques facteurs. La partie méridionale de notre pays a été évangélisée dès 350 environ et, sans doute, grâce aux chrétientés de Trèves et de Metz. Les populations du Nord sont restées réfractaires à la religion nouvelle jusqu'au début du VIIIe siècle, c'est-à-dire, jusqu'à l'arrivée des missionnaires irlandais. Or, le Christianisme a pénétré là où la population se montrait réceptive aux civilisations supérieures. Le diocèse de Liège bénéficiait donc, sur ce plan, d'une avance d'environ trois siècles. D'autre part, sous Charlemagne, il occupa une position centrale dans l'empire, tandis que la Meuse devenait un grand moyen de communication; Charlemagne y était né et y avait probablement puisé le goût des arts et des lettres. En outre, le siège épiscopal de saint Lambert relevait de l'église impériale, qui sans être exempte d'abus, a bénéficié d'une solide organisation. Cependant, ce ne seraient là que des facteurs sans grande signification, s'ils n'en expliquaient pas un autre, qui constitue la raison profonde. Charlemagne avait conçu une admiration enthousiaste pour l'Antiquité classique et avait aspiré à faire revivre sa culture en la christianisant. On peut présumer que les aspirations de Charlemagne correspondaient étroitement avec celles des clercs, des moines et

des laïcs du pays de Liège. La fidélité à l'idéal carolingien nous semble, en effet, expliquer en grande partie la réussite surprenante des artistes mosans. Selon des historiens allemands imbus d'idées nationalistes, Charlemagne aurait commis une grosse erreur en voulant imposer à des germains une culture essentiellement romaniste. En fait, la tentative a peut-être eu quelque chose d'artificiel et de forcé, mais elle n'avait pas ce caractère dans le diocèse de Liège. Aussi y avait-elle probablement pris plus fortement racine. Les artistes mosans furent des novateurs, sinon ils n'auraient pas atteint une célébrité universelle, mais néanmoins leurs œuvres conservent toujours un tréfonds carolingien. Il faut parfois être très averti pour le saisir, mais la même constatation revient toujours. Il s'agit d'un art dont les racines plongent loin dans le passé.

La façon dont l'art mosan perd sa prépondérance confirme cette opinion. Il garde son originalité jusque dans le premier quart du XIIIe siècle. Il la perd, quand le style gothique conquiert notre pays. L'impulsion ne vient plus alors de la région même, mais de l'extérieur. Le prestige dominant n'est plus le souvenir de Charlemagne, mais le ton est donné par le royaume des lys. Il se produit une espèce d'annexion cultu-



relle, qui réduit les artistes mosans au rôle d'épigones.

### Les ivoires - 1ère étape

Les Musées Royaux d'Art et d'Histoire nous permettent de remonter aux origines les plus lointaines de l'art mosan, l'époque des premiers efforts pour faire revivre, dès avant Charlemagne, les arts oubliés depuis les grandes invasions. Ils offrent, en effet, à nos yeux une plaquette d'ivoire du VIIe ou du VIIIe siècle. Il s'agit d'un volet d'un diptyque représentant saint Pierre et saint Paul. Le second est resté à la basilique Notre-Dame de Tongres, où on l'a découvert. Le style de cet ivoire l'a fait attribuer naguère au bassin de la Méditerranée, mais on pense qu'il a été taillé dans le nord de la Gaule. Cette formule désigne une région plus vaste que le diocèse de Liège, mais on nie une provenance lointaine, tout en reconnaissant la dépendance de sa civilisation méditerranéenne.

### 2e étape

La situation se précise avec le diptyque de Genoelselderen, qui représente l'Annonciation, la Visitation et le Christ adoré par les Anges, après la tentation au désert. Ce travail est contemporain de Charlemagne et entrerait malaisément dans les écoles connues en son temps. On a pensé l'attribuer à celle du palais, dont l'influence est indéniable, mais certaines autres raisons excluent cette hypothèse. Il s'agit donc avec presque certitude, d'une œuvre créée dans le diocèse de Liège. Bien qu'ayant appartenu à l'abbaye de Stavelot, deux peignes liturgiques (XIe et XIIe s.) sont attribués à l'école de Metz. Cependant, des ateliers relevaient de celle-ci pourraient peut-être avoir eu leur siège dans la vallée de la Meuse. La notion d'école est, en effet, assez imprécise, quand il s'agit d'une époque très reculée.

### 3e étape - L'apogée

Il faut cependant de fort nombreux précédents pour expliquer une œuvre

comparable telle que l'ivoire de la Passion, dont personne ne pourrait nier l'origine mosane. C'est un exemple parfait du style du groupe dit aux petites figures (XIe siècle).

Ici nous nous heurtons à un des mystères de la genèse de l'art. Cette plaquette, dont la surface n'atteint pas deux décimètres carrés, est aussi riche de beauté qu'un portail majestueux de cathédrale. On a tout simplement multiplié les difficultés. Celles de se procurer une matière rare et très dure et de la tailler à grand peine à une échelle microscopique. Il faut croire que le goût de l'art naît au sein d'une élite limitée, se répand progressivement dans les diverses couches de la société. Les gens cultivés de l'époque étaient les clercs. Ils demandaient de beaux livres enluminés, des ivoires et des pièces d'orfèvrerie et de beaux sanctuaires. La sculpture monumentale a revécu bien plus tard, quand la population était en état de s'enthousiasmer collectivement pour la splendeur des cathédrales.

Pour une raison mystérieuse, l'école des ivoiriers liégeois s'éclipse à peu près totalement vers la fin du XIe siècle. Personnellement, nous aurions peine à admettre que le métier ait subitement disparu de la région. Les ateliers liégeois ont certainement quelque peu périçité alors et leurs œuvres se distinguent sans doute malaisément de celles des autres ateliers. Toujours est-il que le rôle de premier plan passe aux orfèvres. Ce métier a des origines très anciennes dans la vallée de la Meuse. On y comptait des ateliers monétaires bien avant Charlemagne. De ces ateliers sortirent des orfèvres dont les œuvres ont presque toutes disparu, sauf certaines parties de la châsse de saint Hadelin à Visé. (pignons terminés - XIe siècle).

◀ Volet du diptyque de Notre-Dame de Tongres. Nord de la Gaule (VIIe ou VIIIe siècle).  
Volet droit du diptyque de Genoelselderen (vers 800). ▶





### Renier de Huy

Renier de Huy s'est rendu célèbre dans le monde entier par un chef-d'œuvre unique. Les deux sens de la phrase sont exacts. Rien d'autre ne subsiste de sa production et il s'agit d'une réussite incomparable. Nous savons qu'il était orfèvre et que son talent était fort admiré dans son pays et à l'étranger. Néanmoins, ce n'est pas sous cet aspect que nous le connaissons. Les fonts baptismaux qu'il a coulés entre 1112 et 1117, pour le baptistère de la cathédrale de Liège et qui sont passés après la Révolution française à l'église Saint-Barthélemy, relèvent de la technique de la dinanderie. Ils sont coulés dans un alliage de cuivre. Le titre de gloire de Renier de Huy est d'avoir renoué la sculpture monumentale en Europe. Il a pris une avance de plusieurs générations sur les brillantes écoles de la sculpture romane. La génération suivante des orfèvres mosans renoua un autre art, celui de l'émaillerie. Ce vieux métier avait déjà alors un passé millénaire et n'avait jamais été complètement oublié, mais était tombé fort bas. Les Byzantins avaient opté pour la technique de l'émail cloisonné, qui consiste à souder

des fils de métal sur une plaque lisse, de façon à empêcher les diverses couleurs des émaux de fondre les unes dans les autres durant la cuisson. Les orfèvres mosans, comme leurs émules des ateliers rhénans et principalement colonais, ont préféré un procédé également ancien, celui des émaux champlevés. Celui-ci consiste à creuser des alvéoles, d'y répandre la poudre d'émail et de laisser autour des surfaces de métal. Ce procédé est identique à la gravure à la taille d'épargne.

### Godefroid de Huy et son émule

Un nom domine cette époque; c'est celui de Godefroid de Huy († 1173 ou 1174). La mention qui lui est consacrée dans le nécrologe de l'abbaye de Neumoustier, dans sa ville, relate qu'il fut célèbre de son vivant et que les princes l'appelaient au loin pour lui confier des commandes. Aucune signature, aucune inscription ne distingue ses œuvres. On lui attribue en premier lieu le chef-reliquaire de saint Alexandre, achevé en 1145 pour Wibald, abbé de Stavelot et entré en 1880 dans les collections des Musées Royaux d'Art et d'Histoire. Nous savons que cette œuvre est de la même main qu'un re-

table du même monastère, dont il ne subsiste que deux médaillons. Ce retable est à son tour étroitement apparenté à la châsse de saint Héribert à Deutz-lez-Cologne. Le chef-reliquaire de saint Alexandre est donc une tête de série et on l'attribue à Godefroid de Huy, parce que Wibald de Stavelot était en correspondance sur un ton familier avec un orfèvre de grande classe désigné par la lettre G. Nous aboutissons donc à un très haut degré de vraisemblance. D'autre part, malgré la différence de technique, le style du chef-reliquaire procède directement de celui de Renier de Huy. La tête qui surmonte le coffret aux reliques trahit une influence de l'Antiquité classique. Les artistes mosans ont probablement hérité de Charlemagne sa nostalgie de la brillante civilisation gréco-romaine. Les émaux champlevés, qui ornent les quatre côtés du coffret, sont de cette façon plus originaux. Ils traduisent un sermon de saint Augustin, établissant un parallèle entre les béatitudes et les dons du Saint-Esprit.

L'abbaye de Stavelot possédait, en outre, un splendide autel portatif, en

▲ Orfèvre inconnu - Autel portatif de Wibald, abbé de Stavelot.

cuivre doré et émaillé, qui par un caprice du destin a rejoint le chef-reliquaire de saint Alexandre, avec lequel il voisine de nouveau. Cette œuvre a, sans doute, été commandée, vers 1160, par Wibald, qui se déplaçait beaucoup à titre de chancelier de l'empire. Ce second artiste au service de l'abbé de Stavelot n'était en rien inférieur à Godefroid de Huy. Malheureusement, il reste désespérément anonyme et de plus, nous ne possédons aucune autre œuvre de lui, sauf peut-être, des plaquettes émaillées conservées actuellement au musée du Bargello à Florence. Néanmoins, son influence fut considérable.

N'empêche, cet autel portatif est très riche à analyser. Il comporte de nombreux thèmes. La plaque supérieure évoque en six petites compositions la passion du Christ. Deux figures féminines symbolisent la Synagogue et l'Eglise. En outre, six scènes de l'Ancien Testament complètent l'ensemble à titre de préfigures de la Passion, selon ce qu'on appelle le système typologique. Initialement, il s'agissait d'une démonstration apologétique, tendant à prouver la véracité des Ecritures, tout l'Ancien Testament annonçant le Nou-

veau. Les artistes mosans furent parmi les premiers à en faire une des sources fondamentales de leur répertoire iconographique: Renier, avec le couvercle perdu des fonts de Saint-Barthélemy à Liège, Godefroid, avec la Croix de Saint-Denis (attribution vraisemblable), Nicolas de Verdun, avec l'Ambon de Klosterneuburg. Les parois latérales retracent le martyre des apôtres en une série de petites compositions très animées. Le coffret aux reliques est cantonné de quatre statuettes dorées représentant les Evangélistes dans un style à la fois étrange et séduisant.

### Autres ateliers

Quatre reliquaires en forme de pignon de châsse appartiennent à un troisième atelier, celui de Maastricht, que l'on a longtemps confondu avec celui de Godefroid de Huy. L'originalité y est beaucoup moins poussée que chez le maître de l'école.

On a jusque très récemment, tenu pour secondaire une suite de plaquettes d'émail champlevé, provenant d'un autel portatif ayant appartenu jadis à la cathédrale Saint-Donatien de Bruges. En fait, elles sortent d'un atelier moins important que ceux de Godefroid de

Huy ou de Nicolas de Verdun, dont nous reparlerons sous peu. Cependant, ces huit scènes de la Passion du Christ sont semées de curiosités iconographiques. Celles-ci nous révèlent que les artistes mosans qu'on croyait orientés exclusivement vers Cologne et la région du Rhin, connaissaient parfaitement les inventions iconographiques de l'art français.

Une vitrine latérale nous montre la seule œuvre profane de l'école, un miroir d'argent encadré de cuivre doré et orné au vernis brun, technique utilisée pour le revers de l'autel portatif et celui d'un reliquaire de la Sainte-Croix, qui entre dans la catégorie des œuvres secondaires de l'école, mais qui serait en bonne place dans les autres.

Outre ses émaux, la croix de Scheldewindeke nous fait connaître une autre spécialité de l'école mosane (milieu XIIe s.). Ses bras sont constitués par des cubes en cristal de roche. Or, à cette époque le travail de cette matière était fort malaisé et ainsi fort localisé.

### Hugo d'Oignies

Hugo d'Oignies, le dernier des grands orfèvres mosans délaisse les émaux champlevés et leur préfère le travail



du nielle, mais son titre de gloire est d'avoir porté à sa perfection la technique du filigrane. A vrai dire, on ne le constate guère en voyant une première œuvre qui lui est attribuée. C'est un reliquaire en forme de phylactère et dont la face principale offre de simples fils sinueux soudés sur une surface lisse. Le trésor des Sœurs de Notre-Dame à Namur comporte deux autres phylactères d'une facture à peu près identique. On les a attribués en raison de leur style très simple à la jeunesse de l'artiste, mais le problème est plus compliqué. Le phylactère de Bruxelles contient une relique de sainte Marie d'Oignies, dont le culte n'a été autorisé qu'en 1226. Or, en cette année, Hugo d'Oignies devait avoir derrière lui une longue carrière et son talent avait alors atteint son apogée. La solution serait de penser que la pièce a reçu une nouvelle destination en 1226, mais remonte au dernier quart du XIII<sup>e</sup> siècle et au début de la carrière de l'artiste.



Le revers du reliquaire, représentant le Christ en Majesté, nous permet d'attribuer à Hugo d'Oignies un talent exceptionnel de graveur. Les deux phylactères du trésor des Sœurs de Notre-Dame comportent aussi une face gravée, mais le dessin est inférieur. Comme l'attribution à Hugo d'Oignies semble devoir être maintenue, il faut recourir à une double hypothèse. Ainsi, avant de devenir moine, cet orfèvre aurait été formé dans l'atelier de Nicolas de Verdun et ce serait sous sa direction qu'il aurait gravé ce magnifique Christ en Majesté. Les draperies mouillées sont en effet imitées directement des œuvres de ce maître. Une croix à double traverse, dont l'attribution à Hugo d'Oignies est cependant affirmée avec moins de force, est beaucoup plus révélatrice de la façon dont Hugo d'Oignies concevait le filigrane. Il y introduisait des feuillages, des fruits et jusqu'à de petits personnages. On lui en attribue l'in-

vention, mais sans preuve absolue. Les dernières œuvres de Nicolas de Verdun font déjà une part à la technique du filigrane. C'est probablement dans son atelier qu'Hugo d'Oignies l'aura apprise, mais Nicolas de Verdun semble avoir eu de nombreux élèves. En effet, son influence s'est répandue au loin avec la rapidité d'une trainée de poudre. Celle-ci ne s'est d'ailleurs pas limitée à l'orfèvrerie. Une partie de la statuaire rémoise est imprégnée de ses conceptions.

#### Le déclin

Au XIII<sup>e</sup> siècle, l'art français surpasse celui de tous les autres pays de l'Occident. Celui de la vallée de la Meuse ne

▲ Croix attribuée à Hugo d'Oignies (première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle).

Orfèvre inconnu - Plaque supérieure de l'autel portatif de Wibald, abbé de Stavelot (vers 1160).



pouvait se refuser à suivre un courant aussi puissant. Le triptyque de l'abbaye de Florennes nous apporte la preuve d'un fait qu'il était impossible d'y résister. Ce n'est cependant pas le style gothique qui y perce. Bien loin de là, c'est une influence byzantine qui se manifeste au cours des derniers efforts d'une école typiquement mosane. Celle-ci a peut-être, en dernière analyse, péri de son triomphe. Voyons ainsi la pyxide d'Itrre, son style dérive de celui de Nicolas de Verdun et de celui d'Hugo d'Oignies, mais ce n'est plus une œuvre caractéristique d'une école, parce que l'influence des deux orfèvres s'était répandue bien loin, principalement en France.

La disposition des salles impose parfois des classifications arbitraires. La dinanderie et l'orfèvrerie formaient un tout au XIIe siècle et ne se sont

séparées que bien plus tard. De cette façon, les visiteurs devront aller voir dans une autre salle le beau chandelier pascal de Postel (première moitié du XIIe s.) et celui de Parc (fin XIIe s.). L'école mosane occupe, en outre, une place de premier plan dans l'histoire de l'enluminure, mais c'est actuellement par un nombre très réduit de chefs-d'œuvre. L'origine de beaucoup de manuscrits est, en effet, difficile à déterminer. De la sorte, bien qu'il ait fort progressé depuis peu, le problème reste encore à ses débuts. En outre, par suite de notre organisation actuelle, il ne revient pas aux musées d'exposer des manuscrits, qui restent dans les bibliothèques.

Par contre, les Musées Royaux d'Art et d'Histoire nous apportent certaines lumières sur l'évolution de la sculpture mosane. Celle-ci ne semble pas

avoir égalé l'orfèvrerie, qui accaparait les plus grands talents. Notre musée ne montre rien d'équivalent à la Vierge, dite de dom Rupert (Liège, Musée Curtius). On trouvera cependant dans la salle même une série de statues de bois polychromées, qui nous permettent de saisir une évolution partant du XIe siècle avec la Sedes Sapientiae de Hermalle-sous-Huy et aboutissant à une autre Sedes Sapientiae et une statue d'évêque, où se manifeste déjà timidement une première influence du style gothique. Pour porter un jugement impartial sur ces œuvres, il faut tenir compte de la matière et de la destination. Il fallait inspirer des sentiments de piété à des gens simples. De cette façon on doit reconnaître que cet art plein de sérénité et de majesté n'est pas sans mérite.

On trouvera dans le cloître un complé-

ment d'information. Un pilier provenant, selon la tradition, de la chapelle de Hubinne (Hamois près de Ciney), qui a conservé les plus beaux, témoigne d'un art encore sommaire, mais cet essai remonte probablement au VIIe siècle. Des fonts baptismaux, dont les plus intéressants sont ceux d'Achêne, permettent de parler d'une école mosane de sculpture pour le XIIe siècle, compte tenu du fait qu'il s'agit d'œuvres exécutées pour de simples villages. Nous sommes hélas loin de voir dans leur état original les fonts baptismaux de Wilderen, qui ont beaucoup souffert des injures du temps, mais leur iconographie riche et abondante nous offre une série de personnages où à l'examen on y décèle des reflets de l'influence des orfèvres et des enlumineurs de l'école. Nous ne voudrions pas terminer ce ra-

pide exposé sans rendre hommage à nos prédécesseurs injustement oubliés, qui ont amassé un tel trésor. Ces hommes désintéressés, au lieu de se constituer une collection pour s'enrichir par leur science, ont fait fructifier au-delà du centuple le capital que l'Etat leur a confié pour des achats. A l'heure actuelle, les musées amplement critiqués cherchent une voie nouvelle, mais lourde sera la responsabilité de ceux dont la pression leur imposera inévitablement un changement d'orientation. On oppose les conservateurs de la vieille école et les conservateurs progressistes. La république n'a pas besoin de savants, a-t-on dit jadis, mais espérons que la tradition des Théodore Juste, des Joseph Destrée, des Marcel Laurent, des Frans Cumont et des Mme Crick-Kuntziger sera maintenue dans les générations montantes.

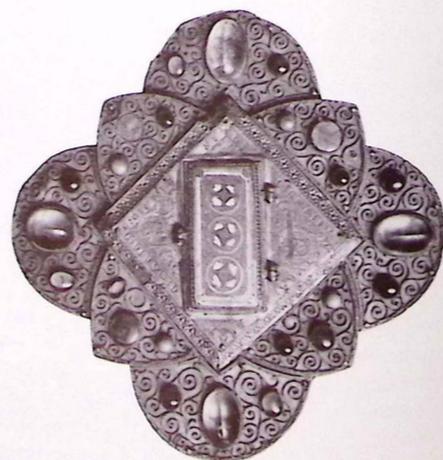
De gauche à droite:

Godefroid de Huy, Chef-reliquaire de Saint Alexandre (vers 1145).

Hugo d'Oignies (attribution).

Hugo d'Oignies (attribution). Phylactère de Sainte Marie d'Oignies - Revers (fin du XIIe ou début du XIIIe siècle).

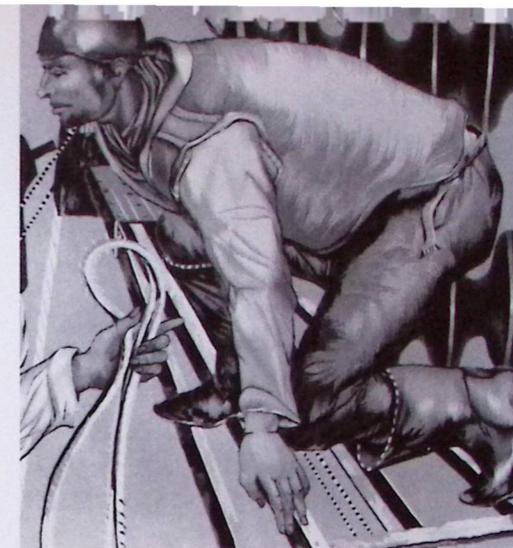
Miroir (seconde moitié du XIIe siècle).



# Edmond Dubrunfaut

par Maurice MONNOYER

Le monde d'Ardenne.



Plein ciel (détail).

DANS une grande pièce de sa maison de Tervuren, Dubrunfaut a exposé quelques-unes de ses tapisseries. Dès le seuil, en entrant, je suis frappé par le flamboiement de laines qui chantent. Des images se bousculent dans ma tête. Je me souviens du « Chant du monde » de Lurçat. Je revois Dubrunfaut assis, devant moi, dans un café de Tournai et évoquant son enfance à Calonne. Je pense à Deltour et à Somville qui, après 1945, participèrent avec Dubrunfaut à la rénovation de la tapisserie tournaisienne. Quel chemin parcouru depuis vingt ans par cet artiste qui me confiait un jour: « L'art mural, c'est l'art de demain. Je le vois un peu comme un grand fleuve dans lequel viendront se jeter les ruisseaux et les rivières que sont les autres arts... »

### Corriger ce qu'il y a de trop dur...

Notre civilisation de la vitesse, de la science et de la technique risque, si l'on n'y prend garde, de défigurer l'homme. Dubrunfaut, un des tout premiers, a compris qu'il fallait se hâter de corriger ce qu'il y a de trop dur dans le monde qui devient: « Il faut, a-t-il écrit, amener les artistes et le public à demander qu'on mette l'art là où ils passent, vivent, travaillent, se reposent. N'y a-t-il pas assez — dans les constructions nouvelles — d'écoles, de gares, d'églises, d'usines, de stades, d'hôpitaux, de centres de vacances qui sont à décorer... Ne peut-il y avoir, en plus

du pain qui revient aux hommes, une nourriture qui sera pétrie de ce que nous avons de meilleur en nous, une nourriture qui sera pétrie de nos joies, de nos souffrances, de nos victoires, de nos espoirs. »

Tout Dubrunfaut s'exprime dans cette phrase. L'homme est debout au centre de son œuvre. Sa sincérité ne peut tromper, encore moins son courage. Ne lui a-t-il pas fallu, en effet, beaucoup de courage pour maintenir dans l'âge d'or de l'art abstrait son appartenance farouche à un art figuratif vivant?

Pendant que j'admire une des plus belles tapisseries exposées — « L'Aquitaine » — Dubrunfaut discute avec mon grand fils. Je trouve dans sa voix cette fougue, cette chaleur, cette foi en un art positif qui m'ont toujours enthousiasmé.

Dubrunfaut n'a pas changé. Grand, athlétique, solide, il force la sympathie par ses brusques éclats de rire et la franchise de son regard.

### Le projet d'un vaste ensemble

Il m'entraîne dans son atelier, sous le toit. Au passage, dans le couloir et les escaliers, j'admire de petites tapisseries, des dessins et — brusquement — une étude. Je lui dis:

— Tiens, des cosmonautes! Vous entrez de plain-pied dans les préoccupations d'aujourd'hui.

— Ce n'est pas un accident. Vous savez que j'ai formé le projet ambitieux de réaliser au cours de mon existence

un vaste ensemble composé de tapisseries, de fresques, de peintures, qui retrace la vie et le travail des hommes, et cela en collaboration avec architectes, sculpteurs et d'autres artistes. Ce grand rêve se réalise un peu chaque jour.

### Les temps de l'homme

— Il y a eu le temps de la main. Mes vanniers, mes pêcheurs, mes vigneron, mes bergers, mes paysans en font partie.

Ce temps semble menacé. L'objet fait à la main devient un luxe. Il finira peut-être par disparaître, mais un jour viendra — j'en suis sûr — où l'homme éprouvera l'intense besoin de retrouver l'usage de ses mains.

— Cela donne combien de tapisseries réalisées?

— Pour le « temps de la main », j'arrive à trente grandes pièces. A ces œuvres, il faut ajouter celles qui parlent du « temps de l'électricité et de l'atome ».

Nous voici maintenant dans l'atelier de l'artiste. Son fils Paul (8 ans), dans un coin, dessine. Déjà! J'aperçois un crâne humain, des chardons séchés, une grande table, et sur les murs les cartons de plusieurs tapisseries.

### Une œuvre imposante

Dubrunfaut ouvre des dossiers. Nous bavardons à bâtons rompus. De là-haut, on aperçoit le jardin paisible qui entoure l'église. Impression de paix.



Les deux sœurs.

Les Vanneaux de Fintele (détail).

— Est-il possible de chiffrer l'importance de votre œuvre?

— Bon an, mal an, je dessine 200 mètres carrés de cartons, de fresques, de tapisseries, de mosaïque et de vitrail. Une vingtaine de tapisseries, dont certaines font 100 mètres carrés, sont tissées chaque année, soit à Malines, soit à Aubusson. Jusqu'ici, j'ai à mon actif 354 tapisseries tissées (petites et grandes), quelque 360 cartons, 140 mètres carrés de fresques et plus de 4.000 dessins.

L'œuvre est assurément imposante. Comment ne pas être frappé par la puissance de travail de cet artiste? La première tapisserie, « Le fourmilier », remonte à 1937 mais elle n'a été tissée que bien plus tard. Les vrais dé-

butés de Dubrunfaut se situent en 1943 avec « Le pain et le vin » qui dégagait déjà les lignes maîtresses du tempérament de l'artiste. Certes, le dessin est dur, l'arabesque tendue. Mais l'essentiel apparaît: la tapisserie ne doit rien à la peinture et le souci de l'homme y éclate déjà.

Mises à part les réalisations signées « Forces murales » (en collaboration avec Deltour et Somville), il faut citer parmi ses œuvres importantes: « Les hommes de la forêt », « Au bois », « Le départ des lavandières », « La conversation au parc », « Les vendanges », « Dans les dunes », « Le séchage du tabac », « L'oiseau blessé », et j'en passe. Ces œuvres apportent à l'homme du 20e siècle ce vers quoi il court: un sen-

timent de paix, le calme de la nature, la beauté rustique. On est frappé par la chaleur humaine, la fermeté du dessin, l'intensité des coloris de ces œuvres où dansent de merveilleuses arabesques.

— Quelles sont vos dernières tapisseries tissées?

— « L'oseraie », « Grande floralie », « L'escapade », « La moisson de la mer ».

— Parlez-moi aussi de vos fresques.

— J'ai réalisé récemment la décoration murale du bureau d'un architecte montois sur le thème « Monteurs de charpentes métalliques » (40 mètres carrés) et celle de la maison communale d'Erquelinnes (100 mètres carrés) dont le



panneau central s'intitule « Vive la mariée! »

— Participerez-vous à des expositions cette année?

— Oui... L'été prochain, à l'abbaye Saint-Pierre à Gand, je participerai à une grande exposition consacrée à la tapisserie belge. J'exposerai aussi mes œuvres sous l'égide de Hainaut-Tourisme. Vous pouvez encore noter qu'on pourra voir mes tapisseries à Hasselt, Lausanne et Anvers...

#### Intégrer les arts plastiques à l'architecture

Dubrunfaut continue, pour notre joie. Mais direz-vous, où va-t-il? Sur quelle voie s'est-il engagé?

Écoutons-le: « La notion de rénovation des techniques à portée murale a près de vingt-cinq ans. C'est déjà le passé. Ce qui est maintenant important, c'est de réaliser qu'au-delà de cette rénovation de la technique murale apparaissent les possibilités d'intégration des arts plastiques à l'architecture. Il reste maintenant à trouver les chemins qui mèneront à la synthèse des arts plastiques. »

Pour Dubrunfaut, « il est urgent de freiner et même de briser la lente mais continue déshumanisation que nous subissons. Plus l'homme conquiert des plages de loisirs, plus il devient indispensable de lui rendre le sens de l'humanisme actif ».

Que faut-il entendre par humanisme

actif? Celui qui surgit au carrefour des forces vives de la matière et des puissances exceptionnelles de la pensée et de la sensibilité humaines.

Tant il est vrai que l'homme de ce siècle tend de tout son être vers le bonheur. Pour se réaliser, il a plus que jamais besoin d'un art le rétablissant dans l'équilibre de son milieu social. C'est Lurçat qui écrivait: « Que la Joie soit un bien à la portée de l'homme. »

Dubrunfaut l'a compris. Et c'est pourquoi, ses œuvres dont quelques-unes ont trouvé place dans des usines, dans des maisons communales, dans des écoles participent déjà à l'édification d'un monde plus fraternel.

# La discothèque nationale de Belgique

« La Discothèque Nationale est une chance pour notre pays. Nous saurons la saisir. »

Pierre WIGNY  
Ministre de la Culture Française

par Jean SALKIN

Le 13 septembre 1966 le quotidien « Le Soir » titrait sur 3 colonnes: « La Discothèque Nationale de Belgique célèbre son dixième anniversaire. Malgré un bilan extraordinairement fécond, ses dirigeants estiment qu'elle a surtout réussi à survivre... »

Depuis lors des reportages ont paru dans « Le Soir Illustré », le « Pourquoi Pas ? », « Marie-Claire », « Germinal », « Le Peuple », « La Lanterne »...

Le passage du Discobus en province est signalé à la radio.

La télévision s'associe au dixième anniversaire.

Le nouveau catalogue général des collections paraît début novembre. 1.300 pages en 2 tomes magnifiquement présentés: le catalogue discographique le plus important au monde!

C'est un cri d'enthousiasme unanime!

« La Discothèque est une institution merveilleuse, qui a un but élevé, un but de propagande de la musique, cette musique qui apporte le bonheur, l'amitié et en fin de compte la paix tant désirée par tous les êtres humains. »

David Oistrakh

« Bravo à la Discothèque grâce à qui désormais plus rien ne peut échapper à l'oreille de l'amateur de musique. »

Georges Brassens

Dix ans d'« activisme culturel » devait dire un journaliste:

60.000 disques

40.000 membres

8 sections à Bruxelles, Anvers, Liège, Gand, Namur, Louvain, Charleroi, Tournai

1 discobus pour le Brabant

40 services communaux de prêt de disques

2.600.000 disques prêtés

1.300 pages de catalogue en 2 tomes et 2 éditions linguistiques

1.000 projets.

Laissons Jean Salkin, fondateur et directeur général de la Discothèque Nationale de Belgique, nous parler de cette étonnante aventure:

## Buts de la Discothèque Nationale

Lorsqu'elle ouvrit ses portes au public à Bruxelles, en novembre 1956, la DNB était une institution profondément originale.

En effet, elle constituait la première discothèque du monde organisée sur un plan national dans un but exclusivement culturel. A cette époque, il existait des exemples de services de prêt de disques à l'étranger. Cependant, ils étaient tous limités à un cadre communautaire assez étroit (certaines universités américaines, de petites bibliothèques anglaises) et n'avaient d'aucune façon saisi l'extraordinaire portée culturelle qu'aurait pu représenter un élargissement et une systématisation de leur action.

Or, bien que la DNB n'eût au début que les moyens indispensables à l'ouverture d'une seule section, ses structures mêmes avaient été pensées en

fonction d'une extension progressive du prêt à l'ensemble du pays. Si l'agglomération bruxelloise fut la première inscrite à son programme, c'est que l'exceptionnelle importance de la population assurait les meilleures chances pour la réussite d'une expérience pilote.

Cette expérience pilote avait pour but de confirmer les deux axiomes sur lesquels toute l'action de la DNB était fondée: l'existence d'un besoin dans le public pour le prêt de disques et la possibilité de créer une technique de prêt permettant la bonne conservation des collections dans le cadre d'un prêt intensif.

Si quelques-uns admettaient que le premier axiome pourrait bien être vérifié dans les faits, aucun ne pensait au départ qu'il serait possible de pousser la longévité du disque au-delà de quelques prêts.

Dix ans de fonctionnement et une extension foudroyante ont prouvé à suffisance que les sceptiques du départ avaient tort.

Aujourd'hui, en effet, la DNB touche plus de 150.000 personnes par la voie de ses quelque 30.000 familles membres et 2.500 enseignants qui utilisent le disque comme auxiliaire pédagogique dans le cadre de leur enseignement. Par ailleurs, lorsqu'elle fêta son dixième anniversaire en novembre 1966, la DNB avait déjà largement dépassé 2.000.000 de disques prêtés. La RTB elle-même puise largement dans ses collections, empruntant quelque 5.000 disques par an, qui passent sur les ondes et prouvent ainsi, urbi et orbi, si l'on peut dire, l'excellent état des collections.

Il n'est guère possible de terminer ce premier paragraphe sans souligner qu'il fut cependant une Personne qui com-

Discothécaire, un métier absorbant.



prit dès le début le rôle que pourrait jouer pareille institution dans la vie culturelle du pays d'abord, de l'Europe ensuite. Sa Majesté la Reine Elisabeth accorda d'emblée son Haut Patronage à la DNB faisant preuve une fois de plus de Sa perspicacité et de Sa sagesse.

#### Dix années d'activités

Dès sa création, la DNB avait un programme d'implantation dans l'ensemble du pays de sections permanentes semblables à celle de Bruxelles. Toutefois, dans un pur souci de viabilité, ces sections devaient se limiter aux agglomérations importantes. En effet, pour qu'une collection de disques soit en mesure d'attirer un nombre maximum de personnes, elle doit comprendre au moins 3.000 disques. Or, pour permettre l'amortissement de l'important capital que représente une telle collection, une section doit pouvoir compter sur plusieurs centaines de membres. Cette constatation interdisait donc l'implantation de sections permanentes dans des agglomérations de moins de 50.000 habitants. C'est pourquoi, le projet initial comportait, outre Bruxelles, les villes de Charleroi, Liège, Namur et Tournai en Wallonie, et celles d'Anvers, Louvain, Gand, Bruges et Ostende en Flandre. Aujourd'hui, des sections fonctionnent effectivement à plein temps dans chacune de ces agglomérations, à l'exception de Bruges et Ostende, dont la création est à l'étude.

A partir de ses 8 sections permanentes, la DNB a commencé dès avril 1963 à créer dans des centres de moindre importance des réseaux de comptoirs de prêt ouverts un jour par semaine. Des camionnettes y apportent les disques commandés la semaine précédente par les membres inscrits au comptoir, le prêt étant effectué par du personnel formé par la DNB. En général ce service se déroule dans un local communal, de préférence la bibliothèque, lorsque celle-ci existe.

C'est ainsi qu'en trois ans une trentaine de comptoirs ont été créés en collaboration avec les autorités communales.

Enfin, en vue d'une décentralisation plus poussée encore, et orientée vers des centres ayant de 5.000 à 20.000 habitants, la DNB vient de mettre au point une nouvelle expérience pilote: le premier discobus au monde.

Il s'agit d'un véritable magasin roulant d'une douzaine de mètres de long et spécialement aménagé pour transporter 4.000 disques, auxquels, pendant les temps de stationnement, le public a un accès direct. Le Discobus n° 1 a été mis sur son premier circuit dans le Brabant et dans le Hainaut en décembre 1965. A l'heure actuelle, il effectue 3 temps de stationnement de deux heures chacun dans une douzaine d'agglomérations. Très prochainement, cet itinéraire sera élargi pour comprendre 18 temps de stationnement de deux heures chacun.

D'ores et déjà, le succès de cette nouvelle expérience est assuré. Les chiffres recueillis pendant les trois premiers mois de fonctionnement permettent de conclure que le Discobus aura dans l'ensemble du service de prêt de la DNB l'importance d'une section comme Anvers ou Liège.

A l'heure qu'il est, la DNB dessert effectivement 56 points sur le territoire belge.

#### Les techniques de prêt de disques

En fait, la DNB a créé une profession nouvelle: celle de discolothécaire. Tout en exigeant des connaissances aussi diverses et approfondies que celle de bibliothécaire, la profession de discolothécaire comporte une partie technique singulièrement plus délicate.

Le disque est un instrument plus fragile que le livre. Il est donc normal qu'une partie importante de l'écologie du discolothécaire soit consacrée aux techniques de vérification des disques, ainsi qu'à une solide formation en relations publiques. Car c'est au discolothécaire que revient la tâche délicate de conditionner les emprunteurs au respect du bien communautaire que représentent les collections et, en cas d'accident ou de négligence répétée, d'exiger avec tact le remplacement des disques endommagés.

Cette technique étant essentielle pour la bonne conservation des collections, la DNB a été amenée à créer une école de formation d'aide-discolothécaires. La première tâche de celle-ci fut de former les éléments extérieurs indispensables au bon fonctionnement des comptoirs de la DNB. Souvent il s'agissait de bibliothécaires communaux qui, auparavant, n'avaient eu aucune expérience du disque.

Ce premier cycle de formation accélérée comporte d'abord 16 heures de cours théoriques consacrés aux principes généraux du prêt de disques, à la catalogographie, à l'histoire de la musique et aux rudiments des techniques de la basse-fréquence et de la fabrication du disque. Ensuite 64 heures sont consacrées à une formation pratique sous forme de stages dans les différentes sections de la DNB où le candidat aide-discolothécaire prend connaissance des techniques de prêt et de vérification. Au terme de ces cours et stages, le candidat présente un examen et, en cas de passage, reçoit un certificat d'aptitude contresigné par un Haut Fonctionnaire de l'Etat.

Ce précieux capital en expérience, la DNB l'a mis à la disposition, non seulement des besoins culturels belges mais encore, comme on le verra plus loin à la disposition des pays qui ont voulu ou qui veulent encore créer des institutions semblables.

#### Les Collections et le Catalogue Général

La DNB limite volontairement ses collections aux disques présentant une valeur culturelle.

La base même de ces collections est la musique classique, depuis ses origines grégoriennes aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, jusqu'aux expériences les plus récentes des compositeurs d'avant-garde, en passant par l'ensemble du répertoire dans la variété presque infinie des interprétations. Du point de vue musical, les collections de la DNB comprennent encore la musique ethnique et folklorique, les classiques du jazz et la bonne chanson française. Dans le domaine du disque parlé, la plupart des grandes littératures sont représentées en langue originale et

en traduction. Théâtre, prose et poésie sont défendus par les plus grands comédiens du monde. Dans cette catégorie, il y a encore les innombrables enregistrements des auteurs eux-mêmes, lisant leurs textes ou interviewés à bâtons rompus.

Enfin, toute une section de collections est consacrée aux documents historiques sonores. Ceux-ci permettent aux adultes de revivre et aux jeunes d'entrer en contact direct avec l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle depuis l'invention de l'enregistrement sonore. C'est ainsi que l'on retrouve à la DNB la plupart des discours importants des hommes qui ont marqué notre époque, tels

que Churchill, Roosevelt, de Gaulle, Hitler, Mussolini, Lénine, etc.

Il existe également une large collection, orientée plus spécialement vers la jeunesse, qui comprend notamment des enregistrements des plus beaux contes et chansons du monde entier. Enfin, la DNB met à la disposition du public les différentes méthodes enregistrées d'apprentissage des langues. Tous ces enregistrements sont répertoriés dans le Catalogue Général de la DNB, dont il existe deux éditions annuelles, l'une en français, l'autre en néerlandais. La dernière édition sortie à la fin de 1966 a été tirée à 25.000 exemplaires et comporte plus de 1.300

pages en deux volumes. Ce Catalogue Général constitue une véritable encyclopédie de poche reprenant de précieux renseignements non seulement sur le plan discographique, mais encore dans le domaine purement musicologique. On y trouve, par exemple:

- les références commerciales pour chaque disque;
- les dates de composition des œuvres;
- les dates d'enregistrement ou d'édition;
- la langue des textes chantés;
- la nomenclature complète pour chaque genre d'œuvres (par exemple, en tête des sonates pour clavier de

La D.N.B., lieu de rencontre de toutes les classes de la société.



Haydn édités sur disque se trouve la liste de toutes les sonates composées par Haydn, avec tonalité, numérotation selon Van Hoboken, surnoms, etc.);

— une bibliographie musicale et technique;

— une liste des opéras et opérettes;

— une liste alphabétique des airs célèbres, en langue originale et en traduction, et pour la première fois;

— les titres des mouvements de chaque œuvre et les minutages des chansons françaises.

### Les structures de l'organisation de la DNB

Pour mener à bien cette grande action culturelle, la DNB a créé de solides structures administratives: l'activité du prêt de disques est divisée en trois régions: la Flandre, l'Agglomération Bruxelloise et la Wallonie.

Bien que la DNB ne constitue qu'une seule entité juridique, la comptabilité est scindée en dix parties distinctes: un budget par section, un budget pour le Discobus et un budget pour l'Administration Centrale.

Comme l'Administration Centrale n'a aucune recette propre, l'ensemble de ses frais est réparti en fin d'année entre les différentes sections au prorata du nombre de disques prêtés dans le courant de l'exercice examiné.

Les inventaires annuels ainsi que l'amortissement des disques sont effectués grâce à un système de fiches perforées traitées régulièrement en tabulatrice. Cette méthode permet également l'établissement automatique de listings mécanographiques regroupant, par cote, les collections de la DNB avec, notamment, la mention du nombre de sorties individuelles de chaque disque dans le courant des trois derniers exercices. Les spécialistes de la DNB peuvent ainsi gérer en connaissance de cause et dans un esprit de rendement maximum (rotation) l'ensemble des collections.

En général, les Directions Régionales bénéficient d'une large autonomie, la Direction Générale étant chargée avant tout de coordonner leur action dans le cadre de la politique nationale

fixée par le Conseil d'Administration. Ce Conseil d'Administration est composé de 28 membres. Deux parmi eux constituent le noyau original des fondateurs et promoteurs de la DNB, tandis que les autres sont venus s'y ajouter ultérieurement à raison de deux représentants par section créée. Ainsi, la politique nationale de la DNB est dictée par la volonté collégiale de l'ensemble des délégués de ses sections. Il s'agit là d'une solution particulièrement heureuse, conciliant l'intérêt national et une large autonomie régionale et locale.

Dans l'ensemble, la DNB a, pendant ses sept premières années, équilibré ses budgets. Ce n'est que depuis trois ans que des pertes d'environ un demi-million ont été accusées par suite de la progression constante du coût de la vie. Malheureusement, ces augmentations n'ont été que très partiellement couvertes par l'accroissement des subventions.

En fait, la plus importante partie de l'augmentation du coût de la vie a été absorbée par l'extension même des services de la DNB, le nombre de disques prêtés au cours des quatre derniers exercices étant de 240.000, 275.000, 360.000 et 470.000.

La répercussion comptable de ces chiffres laisse supposer qu'un certain seuil de rentabilité puisse être atteint. L'ensemble du dernier paragraphe de ce rapport est d'ailleurs consacré à la détermination de ce seuil de rentabilité.

### Et demain

D'aucuns prétendent que, si la DNB joue un rôle important à l'heure actuelle, son utilité s'amenuisera à l'avenir en fonction de l'abaissement progressif du prix de revient de l'édition de disques. A l'appui de cette thèse, on cite l'exemple des bibliothèques publiques qui ont effectivement perdu une partie de leur clientèle suite au développement de l'édition du livre de poche.

Bien que l'on ne puisse établir un parallèle étroit entre le domaine du livre et celui du disque, il y a une part de vérité dans cette argumentation,

Le prix de vente du disque longue durée de qualité doit nécessairement décroître au fur et à mesure que sa diffusion prend de l'extension. Toutefois, ce prix n'est pas indéfiniment compressible, car le disque reste un instrument de très grande précision, qui nécessite des soins tout particuliers. Par ailleurs, les cachets de plus en plus exorbitants qu'exigent les exécutants (chefs d'orchestres, solistes, chanteurs, etc.) interdisent une véritable popularisation du disque microsillon à valeur culturelle.

A supposer cependant que l'industrie puisse arriver à un prix de revient plus bas qu'à l'heure actuelle, on ne voit pas les raisons valables pour lesquelles la DNB devrait renoncer à transformer son action peu à peu d'organisme de prêt de disques en institution de conservation du document sonore en général. En effet, depuis l'invention de l'enregistrement, il existe une nouvelle source pour l'historiographie, source sinon aussi importante que le document écrit, tout au moins d'une nature complémentaire. A titre d'exemple, nous croyons qu'il est impossible de décrire et de faire comprendre le phénomène hitlérien sans avoir recours à l'ensemble de ses techniques de diffusion et en particulier au magnétisme extraordinaire qui se dégage des discours de Hitler.

Outre cette fonction de conservation, la DNB est destinée, dans le cadre même du prêt, à un avenir particulièrement brillant. Il ne s'agirait plus du disque mais de la bande magnétique audio-visuelle.

D'ores et déjà, il existe des enregistreurs qui fixent non seulement le son mais encore l'image qui l'accompagne: le magnétoscope.

Lorsque le magnétoscope est branché sur un appareil de télévision de type courant, il peut enregistrer n'importe quelle émission en vue d'une reproduction ultérieure. Un premier appareil commercial vient d'apparaître sur le marché, le magnétoscope Philips, qui coûte 100.000 F. Ampex serait sur le point de mettre un autre appareil du même type en concurrence avec Philips au prix de 50.000 à 60.000 F.

Il est certain, dès lors, que d'ici quelques années, la diffusion progressive de ce nouveau moyen d'enregistrement permettra d'en réduire le prix de revient de manière à le mettre à la portée du grand public.

Il est à prévoir que des programmes de télévision seront également lancés sur le marché sous forme de bandes magnétiques préenregistrées, dont le coût sera de l'ordre de 2.000 à 3.000 F. En fait, la DNB se trouve au seuil d'une révolution culturelle d'une portée infiniment plus vaste encore que celle apportée voici quinze ans par l'avènement du disque microsillon.

Ces nouvelles techniques devraient permettre à la DNB de se constituer une large collection de bandes audio-visuelles préenregistrées mises à la disposition du public sous forme de prêt à domicile. Une sélection pourrait être faite entre les programmes relevant du domaine des loisirs et du délassément et ceux à but didactique plus précis. Ces derniers pourront constituer la base d'un véritable enseignement à domicile permettant de « repêcher les recalés », d'atteindre les handicapés physiques ou mentaux, de rafraîchir les mémoires en période d'examen, ou tout simplement de combler les lacu-

nes individuelles. Tout l'enseignement par correspondance devra être repensé en fonction de ces techniques nouvelles. Or, celles-ci sont à la portée de la main. Le temps d'en prévoir l'organisation et elles seront de la plus brûlante actualité.

La DNB estime qu'il s'agit là de moyens nouveaux d'une valeur encore inestimable pour les populations du monde entier, et en particulier pour celles des pays sous-développés qui n'ont pas à leur disposition le personnel enseignant suffisant. Ici encore, la DNB peut et doit jouer un rôle de

De la musique classique aux œuvres pour la jeunesse, de quoi satisfaire tous les publics.



pionnier, dont pourront bénéficier à brève échéance tous les autres pays.

#### L'action internationale de la DNB

Institution unique au monde lors de sa fondation en 1956, la DNB a suscité par son succès même un intérêt extraordinaire à l'étranger. Elle est à l'origine de la création d'institutions semblables dans d'autres pays:

En France, en 1960, la Discothèque de France s'est ouverte à Paris sous l'égide du TNP, grâce à la collaboration active de la DNB. L'organisation de la Discothèque de France est très étroitement calquée sur l'expérience de la DNB.

En octobre 1961, après plusieurs mois de formation intensive à la DNB, M. Rob Maas ouvrait à Rotterdam la Discothèque Centrale des Pays-Bas. Depuis, une autre section a été ouverte à Delft, et une troisième sera ouverte prochainement à Amsterdam.

La DNB est à la base de la création de nombreuses discothèques municipales en Angleterre.

Une discothèque a été créée sur la base de notre organisation à Léopoldville en 1965.

Autres pays: il ne se passe guère de semaine sans que la DNB ne reçoive des demandes de renseignement provenant de pays du monde entier. Certaines parmi celles-ci ont permis l'établissement de contacts permanents en vue de la création d'institutions semblables. Il s'agit en particulier de l'Allemagne Fédérale, de l'Argentine, du Brésil, de l'Uruguay, des Etats-Unis, du Canada, du Chili, de la Norvège, de la Suède, de la Suisse, de l'Italie, de l'URSS, de la Tchécoslovaquie, de la Roumanie et de la RDA.

D'autre part, dans le but de centraliser les efforts sur le plan international, la DNB a créé une Fédération Internationale des Discothèques de Prêt, qui groupe actuellement les Discothèques de Belgique, des Pays-Bas et de France. Le premier pas concret de cette Fédération fut l'entreprise d'une étude pour la création d'un catalogue européen de l'édition discographique. Enfin, la Fédération Internationale des Phonothèques, qui groupe plus de

30 institutions de conservation de documents sonores, a bien voulu reconnaître l'action menée par la DNB en demandant à M. Jean Salkin d'en assumer la fonction de Secrétaire Général.

#### La Discothèque Nationale de Belgique en BRABANT

La section de Bruxelles, 31, Galerie Ravenstein, ouverte tous les jours de la semaine de 10 à 18 h est actuellement la discothèque la plus importante au monde.

Une équipe de 12 employés. Une collection de 20.000 enregistrements. Plus de 18.000 membres. Elle a prêté à elle seule plus de 1.500.000 disques. Cette discothèque met à la disposition de ses membres plusieurs services auxiliaires:

a) Publication d'un bulletin d'information: « *Votre Discothèque* ».

b) Une Agence de location des spectacles culturels à Bruxelles qui offre des réductions de 20 à 50% sur le prix des places.

c) Un service de vérification au microscope et de remplacement facultatif des pointes de lecture.

Les services communaux de prêt de disques de l'agglomération bruxelloise dépendent tous de la section de Bruxelles:

Etterbeek: Bibliothèque Communale, 193, chaussée Saint-Pierre.

Tous les lundis et mercredis, de 19 à 21 h.

Tous les vendredis, de 17 à 19 h.

Saint-Gilles: Bibliothèque Communale, 134, chaussée de Waterloo.

Tous les vendredis, de 18 à 20 h 30

Woluwe-Saint-Lambert: Bibliothèque Publique, 60, rue Saint-Henri.

Tous les vendredis, de 18 à 20 h.

Woluwe-Saint-Pierre: Bibliothèque Communale, (ancienne Maison Communale), 3, av. Thielemans.

Tous les mardis, de 18 à 20 h.

Wezembeek-Oppem: Bibliothèque Communale, 122, rue Louis Marcelis.

Tous les dimanches, de 10 à 12 h.

Bibliothèque Libre, Plateau Bel-Air (ancienne chapelle St-Joseph).

Tous les dimanches, de 10 à 12 h.

Schaerbeek: Bibliothèque Communale, 39, rue Thiéfry.

Tous les lundis, de 18 à 20 h.

Les six comptoirs ont donné les meilleurs résultats (10% de la section de Bruxelles). Des pourparlers ont été engagés à Evere, Watermael-Boitsfort, Anderlecht, Ixelles, pour la création de services de prêt de disques hebdomadaires locaux.

Le DISCOBUS, service itinérant de prêt de disques de la Discothèque Nationale de Belgique, a.s.b.l., qui possède une collection de 3.500 disques dans les divers domaines de la musique classique, du jazz, de la littérature, du folklore, des cours de langue, des disques pour enfants, de la chanson française, stationnera régulièrement:

1. Tous les mercredis de 11 à 13 h. Grand'Place à TUBIZE.
2. Tous les jeudis de 14 h 30 à 16 h 45 devant l'Hôtel de Ville à NIVELLES.
3. Tous les jeudis de 17 h 30 à 19 h 30 Place Albert I<sup>er</sup> à WATERLOO.
4. Tous les vendredis de 12 h 30 à 14 h 30. Place Albert I<sup>er</sup> à LA HULPE.
5. Tous les vendredis de 15 à 17 h. Athénée Rixensart à RIXENSART.
6. Tous les vendredis de 17 h 30 à 19 h 30. Place de l'Hôtel de Ville à WAVRE.
7. Tous les samedis de 11 h 30 à 13 h 30. Place Docteur Lodewijck à JODOIGNE.
8. Tous les samedis de 14 à 16 h. Kalkmarkt à TIRLEMONT.
9. Tous les samedis de 17 à 19 h. Grote Markt à DIEST.

Ces différents services communaux de prêt de disques ont été réalisés grâce à l'appui moral et financier du Ministère de l'Education Nationale, la Province de Brabant, la Caisse Générale d'Epargne et de Retraite et les Communes visitées.

Unique en son genre dans le monde le DISCOBUS permet ainsi aux habitants des centres urbains et ruraux éloignés des grandes villes, d'emprunter les œuvres de leur choix dans la variété infinie des interprétations, de les écouter à l'aise chez eux dans les meilleures conditions.

C'est là une innovation dans le domaine culturel que nous croyons digne

d'intérêt et où notre pays se trouve à la pointe du progrès.

La section de Louvain, Léopold Vanderkelenstraat, 30, créée en octobre 1960 grâce à un prêt de l'Université et de diverses institutions culturelles, industrielles et commerciales, a prêté jusqu'à ce jour plus de 200.000 enregistrements. Elle est, par ordre d'importance, la quatrième section du pays. Tout dernièrement un comptoir a été créé à Vilvorde près de Bruxelles. Les projets d'extension des activités de la DNB dans le Brabant sont extrêmement précis:

1. Une seconde discothèque à Bruxelles-Ville.
2. Un nouveau réseau de services com-

munaux dans l'agglomération bruxelloise à Evere, Ixelles, Uccle, Watermael-Boitsfort, Anderlecht.

3. Un nouveau parcours du Discobus avec une équipe de travail supplémentaire à Genval, Braine-l'Alleud, Braine-le-Château, Ottignies, Genappe, Overijse, Hoeilaart, Tervuren, Kraainem. Seuls les manques de moyens financiers retardent leur réalisation.

Empruntons à Guy Mertens la conclusion de son remarquable article, paru dans le « *Pourquoi Pas?* » du 1.12.66: « Faudra-t-il envisager pour elle une sorte de régie, de parastatal? J'espère que non, si d'être une entreprise privée ne signifie pas privée du nécessaire. La Caisse d'Epargne a fait

et fera son devoir. Telle grande firme y est allée de ce mécénat qui est la bonne conscience de l'Etat.

Pour nous, « enfants du XXe siècle, héritiers d'une culture universelle », comme dit bibliquement Malraux, adhérons à la Discothèque Nationale, oreille tendue aux harmonies et aux rumeurs du monde.

Que vous cherchiez la symphonie pastorale, un effet de fantôme, un chœur ou la musique d'une pendule à flûtes Louis XVI, la Discothèque Nationale vous répond qu'elle vient d'en rentrer d'incomparables. Pour moi qui habite la campagne, excusez-moi si je me sauve, mais je vais rater mon Discobus... »

Le Discobus, en stationnement à Jodoigne.





## Ceux qui ne seront pas jugés

par Arsène SOREIL

Ingénieux « négatif » du gibier judiciaire!

Sachons gré à l'artiste — et à Thémis — de n'avoir pas frustré Louvain de ce chef-d'œuvre.

La composition en a été conçue mi-enchaînée, mi-décousue, et c'est fort bien. A des degrés divers, quelque chose frappe partout d'un quant-à-soi proche du figé: celui des signes du Zodiaque. Rapprochement d'autant moins artificiel que « *Ceux qui ne seront pas jugés* » se répartit en douze apparitions, si je compte bien; et le lieu vague où elles se proposent, espace abstrait où rien ne pèse ni ne fait ombre, s'éprouve sans peine, voire s'impose, comme sidéral.

L'œuvre prend place, par là, dans une tradition bien connue. On songe aux Moïses du palais Schifanoia de Ferrare; on songe aussi, bien au-delà, à telles mosaïques byzantines et à leurs dérivés romans — *mutatis mutandis*, assurément —. Une poésie résulte de ces arrangements fleuris, touchés de hiératisme, proches du sacré, où plus d'un « signe » affirme, par son aparté plus marqué, l'Omniprésence que sous-entend la figuration tout entière.

Faute d'accéder, faute de consentir, à un tel sentiment, on imputera d'aventure à naïveté, on versera au touchant sans plus, l'universel suspens de *Ceux qui ne seront pas jugés*. Mais comment n'y voir que gracieuse imagerie?

Les deux bergers debout à gauche sont bien de ceux qui ont entendu quelque « Gloria dans nos campagnes ». Le garçon accoudé proche d'eux, dans son allongement de Fleuve, contemple. La paysanne en caraco rouge qui lui fait pendant, allongée elle aussi, a le geste même de Ruth se demandant « quel dieu, quel moissonneur de l'éternel Eté... »

Hardiment perpendiculaire à la Moabite, une autre pucelle développe, sur une mandorla de fleurs, sa verticalité de cierge. Et ainsi de suite. Le geste de celle que j'appellerai l'Annonciatrice n'a pas plus besoin de commentaire que n'ont affaire de s'expliquer les trois figures inégales de taille qui font front, à l'extrême droite.

Tous ces personnages délicieusement trouvés, porteurs, qui d'un panier, qui d'une cruche, qui de fleurs, ou de rien d'autre que leur poids d'interrogation tranquille, et leur suave mellification

d'âme, ont en commun d'être saisis, nous disons bien: frappés de saisissement, devant quelque ineffable. La merveilleuse fillette assise juste au centre, dans sa jupe bouffante, symétriquement et à tout jamais, donne le la, dit la chose — ce que dit fondamentalement toute haute Poésie, Musique ou Peinture: la Majesté de l'Etre, et aussi que, si nous ne devenons pas « semblables à ces petits »...

L'âme pudique et tendre du magnifique artiste ne pouvait faire qu'elle ne recourût ici, par privilège, à la Petite fille, à la Jeune fille. Sur vingt et une figures, cinq garçons seulement. Et pourquoi pas? Comment ne pas se rappeler que notre art méditerranéen et occidental, chose d'hommes, le plus souvent, dans le passé — nos sœurs les femmes n'y contrediront pas — s'est élevé traditionnellement à la pureté de l'Idée, à la Grâce, à la Beauté, à l'évangélique « meilleure part », en s'inspirant de Marie ou de Béatrice, de Jeanne, de Thérèse. Toutes nos Muses sont femmes, sans exception. La muse de Pierre Van Humbeeck aura été petite fille: son « chant d'oiseau » le voulait ainsi.

Et qui s'en plaindra?



Pierre Van Humbeeck tire volontiers parti d'une assiette de quadrillé (ici, les dessins de l'étoffe) pour faire valoir quelque arabesque où la courbe reprendra ses droits. Effet général dans la présente composition: une monumentalité de borne haute ou de menhir, mais dont l'autorité ne repousse pas tout charme de jeu: ce nœud des bras, ce doux visage, le drapé du châle. Et comme se justifient bien, pour l'œil, les indications d'herbe drue, à droite, à gauche, de la figure!



Et voici, plastiquement parlant, quelque chose comme une variation sur l'antique thème de la Source (par delà Ingres, la Fontaine des Innocents, etc). Un panier paysan a remplacé la cruche versante, et un puritanisme sans concession la flexibilité du thème. Cette petite fille à la bouche scellée, par delà son précoce sérieux d'enfant, anticipe... *Dedjà one pitte djm*, dit le wallon. (Déjà une petite grande personne.)

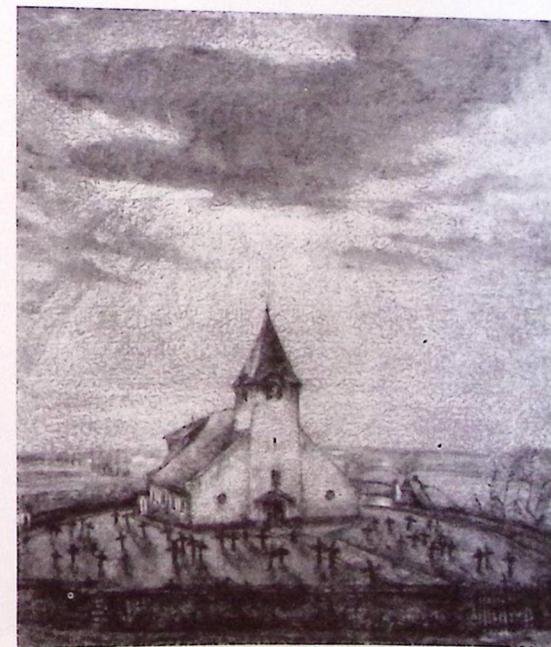
Délibérément ou non, cette *Adolescente à la fenêtre* rejoint la famille des Jocondes (cfr., non seulement Léonard, mais Raphaël, Ingres, Corot, etc.). Le parti formel s'y définit comme une dialectique de la courbe florale et d'un discret effet de gaine. C'est à la fois savant exquis, religieux et tendre, grâce et Grâce.

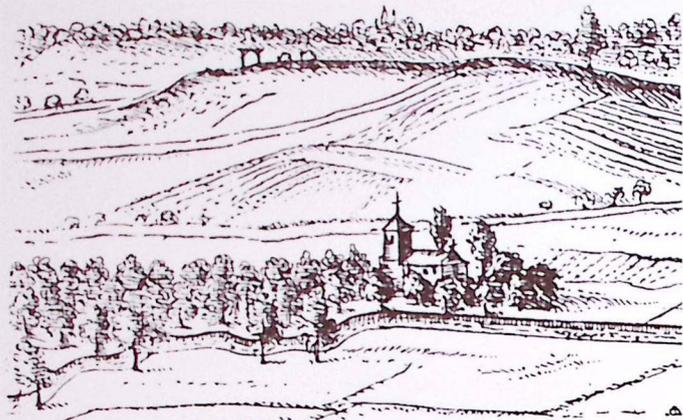


Le ravissant trio. Une des rencontres les plus heureuses d'artiste qui volontiers se contraint. L'ainée, à gauche, bien sereinement, contemple. La toute blonde médiane, appuyée contre la grande sœur, admire. La plus jeune participe encore au premier saisissement qu'ont dépassé les deux autres. Cinétisme délicat. Merveilleux langage, aussi, des chevelures inégalement rangées, accordées, dans leur reste d'agitation, aux aériens ramages qui « varient » le ciel en volée d'oiseaux.



L'œuvre de Mme Marie Van Humbeek-Piron, alternant, aux cimaises du Museum, avec celle de Pierre Van Humbeek, participe du même esprit non sans s'affirmer bien personnelle. Il y a de l'inspiration visionnaire dans cette église veillant ses tombes, comme aussi dans cette maison basse et ce pin déjeté, l'un près de l'autre, battus des vents.





L'église d'Egenhoven en 1605. Détail de la gravure « Heverlea » extraite de l'ouvrage de Juste Lipse, intitulé « Lovanium ».

## Vieilles églises disparues à Egenhoven

par J. de KEMPENEER

Secrétaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Louvain et environs

Sur le territoire de la commune d'Heverlee, le hameau d'Egenhoven constitue une agglomération aux origines lointaines. Le petit bourg se trouve encore dans une région assez boisée et l'ancienne route de Nivelles (l'actuelle chaussée de Mont-Saint-Jean) le traverse en y formant quelques coudes caractéristiques.

Primitivement Egenhoven était un domaine d'origine franque. L'historiographe J.B. Gramaye était d'avis, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, dans son ouvrage « Antiquitates Brabantiae », que l'endroit était devenu, au Moyen Age, un alleu, comme semblait l'indiquer le nom de lieu même: « quod allodium sive villam propriam sonat ».

Quoi qu'il en soit, nous nous trouvons probablement ici en présence d'une ancienne petite église domaniale. Par ailleurs, sa dédicace à l'archange saint Michel milite aussi largement en faveur de sa haute antiquité. Au IX<sup>e</sup> siècle, lorsque le village voisin de Bertem entra en possession de la fameuse abbaye de Corbie en Picardie, conjointement avec Neerijse et Huldenberg, l'agglomération d'Egenhoven échut également au domaine de Corbie. Dans la suite, les prérogatives de ce monastère ayant été usurpées, comme il advint fréquemment alors, par l'avoué local, Egenhoven vit son « altare » ou église échoir à l'abbaye d'Affligem qui jouissait du droit de patronage à Leefdaal (y compris l'ancienne église de la Ste-Croix, actuellement Ste-Vérone) et à Vossem. La susdite abbaye conserva son droit de patronage à Egenhoven jusqu'à sa suppression à la Révolution française.

Depuis longtemps aussi Egenhoven devait bénéficier du titre paroissial comme il apparaît d'après le plus ancien pouillé de l'évêché de Cambrai dont d'abord il ressortissait. La Dyle, toute proche, constituait d'ailleurs la limite entre les diocèses de Liège et de Cambrai, à telle enseigne que le centre actuel de la commune d'Heverlee, à droite de la rivière, faisait partie quant à lui, du diocèse de Liège.

La population peu nombreuse à Egenhoven ainsi que la pénurie de prêtres eurent comme conséquence que, généralement, à partir du XIII<sup>e</sup> siècle son église fut desservie par le même prêtre que la susdite église de la Ste-Croix au « Vroonenberg » (Leefdaal). Dans des actes de l'époque, ce desservant est intitulé « investitus » ou « rector », parce qu'il détenait sa juridiction du « pastor primitivus » qui, de droit, était l'abbé d'Affligem. Durant de nombreuses générations les enfants nouveau-nés d'Egenhoven furent baptisés en l'église du « Vroonenberg ». Ils y étaient portés par l'actuelle rue d'Egenhoven et, sur le territoire de Bertem où l'abbé de Corbie exerçait le droit de patronage, la famille devait contourner l'église du lieu par le sud, pour suivre la « Kerstraat » afin d'atteindre ainsi le « Vroonenberg ».

Comme patronne secondaire de l'église d'Egenhoven était vénérée sainte Renelde, sœur de saint Emebert, évêque de Cambrai et de sainte Gudule. Surtout à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, de nombreux pèlerins y vinrent, notamment de

Louvain, vénérer les reliques de la sainte qui, de longue date, reposaient en ce sanctuaire. A tel point que son culte finit par surpasser progressivement celui de saint Michel.

En 1635, lorsqu'à l'occasion du siège de Louvain par les troupes franco-hollandaises, Egenhoven hébergea la soldatesque, son église fut profanée. Une vue de l'édifice figure sur la belle vue d'ensemble intitulée « Heverlea » exécutée par le peintre louvaniste, Josse vander Baren, en 1605, pour l'ouvrage « Lovanium » de Juste Lipse, bien que, du point de vue architectural, nous ne puissions considérer ce document que comme approximatif, d'autant plus que p.ex. la Voer y figure à l'avant-plan alors que cette rivière avait son cours, comme à présent, au nord de l'église. Celle-ci est représentée sur cette gravure comme une bâtisse de sobre allure, à une seule nef à chevet plat, adossée à une tour carrée massive d'égale largeur, sommée d'une flèche à faible pente. L'ensemble est entouré d'un grand verger, ce qui dans nos régions

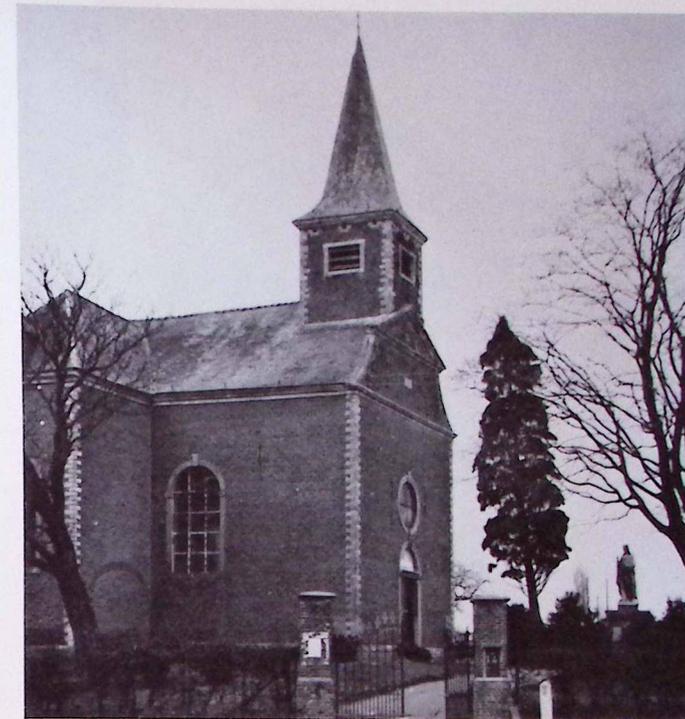
était d'usage général car les fruits de provenance de ces arbres étaient annuellement mis en vente, constituant ainsi une partie des revenus pour l'entretien de l'église.

Selon la carte de Ferraris (1771-1778) une drève, partant de l'ancienne maison de campagne des Jésuites louvanistes, se dirigeait en droite ligne vers l'église, bien que ces religieux, qui n'en eurent jamais la desserte, n'y donnaient que de temps à autre le catéchisme selon la coutume. La grande ferme annexée à leur domaine, la « villa Jesuitarum » était occupée par d'influents fermiers dont plusieurs exercèrent la charge de marguillier de l'église du lieu.

En 1778, l'église d'Egenhoven était dans un état de délabrement tel que le desservant, le Révérend Nicolas Panny, curé de Korbeek-Dijle, adressa une requête à l'archevêque de Malines, le cardinal de Franckenberg, qui en sa qualité d'abbé commendataire d'Affligem, exerçait le droit de patronage et était le gros décimateur. Le pasteur se

plaignit notamment des pigeons, des moineaux et des hiboux qui, par les fenêtres démunies de leurs vitraux, volaient à travers l'église en y souillant tout sur leur passage. Comme la bâtisse n'était plus restaurable, l'archevêque en autorisa la démolition et son remplacement par une nouvelle. Celle-ci fut achevée en 1781, d'après une pierre millésimée apposée dans le fronton de la façade, au-dessus de la porte d'entrée. Le dernier prévôt d'Affligem, dom Bède Regaus, qui laissa quelques notes précieuses concernant cette construction, laisse également entendre que celle-ci dut être terminée pendant l'année précitée.

A la nouvelle année 1779, peu avant la démolition de l'ancienne église, le desservant Panny bénit en ce lieu l'union de Jean van der Hulst, fils de Jean, natif de Bertem, avec Anne Catherine Stroobants, fille de François Stroobants, sacristain d'Egenhoven et échevin d'Heverlee († 6 mai 1783). Le susdit Jean van der Hulst avait succédé à son beau-père comme sacristain à



L'église néo-classique de 1781, telle qu'elle apparaissait au tournant de la chaussée de Mont-Saint-Jean. On distingue surtout l'ordonnance typique de la façade.



Voué, en août 1966, à la pioche des démolisseurs, le chevet du sanctuaire laisse encore apercevoir quelques détails de sa décoration où l'on remarque l'influence du style Louis XVI.

Egenhoven. Ce fut un homme d'excellente condition, très honnête selon l'appréciation d'un témoin du temps. Il fut une victime innocente de la Révolution française: le 31 juillet 1794, à 6 heures du soir, il fut tué par des soldats français à la porte de sa maison sise tout près de l'église. Une balle avait traversé son corps qui, le lendemain, fut inhumé au cimetière d'Egenhoven, derrière le chevet de l'église. Quant à l'église récemment disparue, celle-ci se trouvait encore au même emplacement que la précédente. C'était une construction typique, très avenante, bâtie dans ce style néo-classique particulièrement apprécié à l'époque. Sa façade était élégante avec son fronton incurvé terminé en triangle. L'ensemble était couronné par une tour rustique mais néanmoins bien proportionnée. Alors que cette construction était surtout en briques, les motifs décoratifs étaient en pierres blanches de la région. Peu avant la première guerre mondiale, il y avait été ajouté un petit transept qui s'harmonisait avec

le tout. Il y a peu de temps encore, l'édifice se présentait entouré de son rideau d'arbres qui formait une oasis de verdure rustique, pittoresque à souhait, avec la haie qui contournait le cimetière d'autrefois. Un verger en formait le prolongement vers le sud. L'intérieur de l'église frappait non moins le regard, notamment en raison de sa gracieuse abside en demi-cercle dont le principal décor était formé par son plafond en cul de four, aux multiples ornements heureusement proportionnés selon les conceptions d'alors. L'édifice constituait un noble entourage pour deux magnifiques œuvres gothiques, en chêne, de la fin du XV<sup>e</sup> siècle: un Christ en croix particulièrement expressif et une Sainte Renelde. Quant au Saint Michel, également en chêne, mais du XVIII<sup>e</sup> siècle, il s'agit d'une œuvre à caractère plutôt folklorique. Par ailleurs, l'église possédait encore un maître-autel de style Louis XVI, devant lequel était suspendue une superbe lampe de sanctuaire argentée, en Louis XV, ayant été offerte par la

famille Delaunois, bien connue, d'après l'inscription qui s'y trouvait gravée. La complète démolition de la petite église d'Egenhoven qui, malheureusement, n'était pas classée officiellement, est une perte dans le domaine des arts car c'était un spécimen campagnard de notre architecture religieuse néo-classique. Hormis l'église de Blanden, d'ailleurs sa cadette de dix ans et dont la façade, par conséquent, est davantage antiquisante, elle constituait un exemplaire unique en son genre dans les environs de Louvain. Désormais, le charmant petit coin du passé que formait l'églisette avec son ancien cimetière n'offre plus d'intérêt aux touristes qui continueront cependant à emprunter la chaussée de Mont-Saint-Jean parce qu'elle traverse plusieurs villages sillonnés de vestiges historiques valant bien leur visite. Puisse ces localités typiques garder leurs sites traditionnels et ne pas être littéralement sacrifiées à une «urbanisation» exagérée, trop souvent synonyme de lassante uniformité.

## L'exposition de souvenirs de la Reine Elisabeth au Musée de la Dynastie

LES expositions dynastiques qui se sont succédé ces dernières années ont toutes connu un très vif succès; rappelons celle de 1950, organisée au Cercle Gaulois par «Les Admirateurs de Léopold II et de la Dynastie», celle de 1952 «Léopold Ier, la Reine Victoria et leur temps» qui se tint aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire et surtout celle de «Léopold Ier et son temps» qui eut pour cadre en 1965-66, le Palais Royal où près de 700.000 visiteurs se pressèrent pour revivre l'époque prestigieuse de notre premier Souverain.

Toutes proportions gardées, l'exposition de «Souvenirs de la Reine Elisabeth» a obtenu un succès analogue. Le 13 mars, LL.MM. le Roi et la Reine venaient incognito se recueillir devant les souvenirs de la grand-mère du Roi. Le lendemain, jour de l'ouverture officielle, de nombreux invités répondant à l'appel du Président de l'Association Royale «Le Musée de la Dynastie», le Chevalier Albert de Selliers de Moranville, se trouvaient réunis dans le grand salon de l'ancien Hôtel d'Ultrémont, rue Bréderode. Parmi ceux-ci on remarquait Monsieur Schöller, Grand Maréchal de la Cour, le Général Comte de Meeüs d'Argenteuil, Grand Maître Honoraire de la Maison de la Reine Elisabeth, le Baron de Posch, Commandant des Palais Royaux ainsi que de nombreux dignitaires et personnalités. Dans son allocation de bienvenue, le Chevalier A. de Selliers de Moranville mit en relief l'origine de l'exposition: «L'idée d'organiser une exposition consacrée à la mémoire de S.M. la Reine Elisabeth est née avant tout d'un sentiment de profonde gratitude à l'égard de la Défunte Souveraine qui depuis 1958 avait témoigné de l'intérêt qu'elle portait au Musée de la Dynastie en lui confiant de nombreux souvenirs du Roi Albert.

«Il nous est apparu en même temps opportun de donner à nos compatriotes l'occasion de raviver leurs sentiments

d'affection pour notre regrettée Souveraine en évoquant quelques aspects de Sa longue vie, si intimement mêlée à celle de notre pays, par des objets provenant de sa résidence du Stuyvenberg, qui nous ont été confiés, grâce à la bienveillance de LL.MM. le Roi Léopold III et la Reine Marie-José d'Italie et de S.A.R. le Prince Charles, Comte de Flandre.



«Même si nous avons disposé de locaux plus vastes, nous n'eussions pas eu la prétention de donner une synthèse complète d'une longue vie au cours de laquelle deux guerres mondiales ont déplacé les frontières, détrôné des Monarques, bouleversé les conditions sociales et économiques des peuples...»

Avant de céder la parole au Général Comte de Meeüs d'Argenteuil, le Président remercia tous ceux qui, par leur dévouement ou par un prêt, avaient contribué à la réussite de cette manifestation.

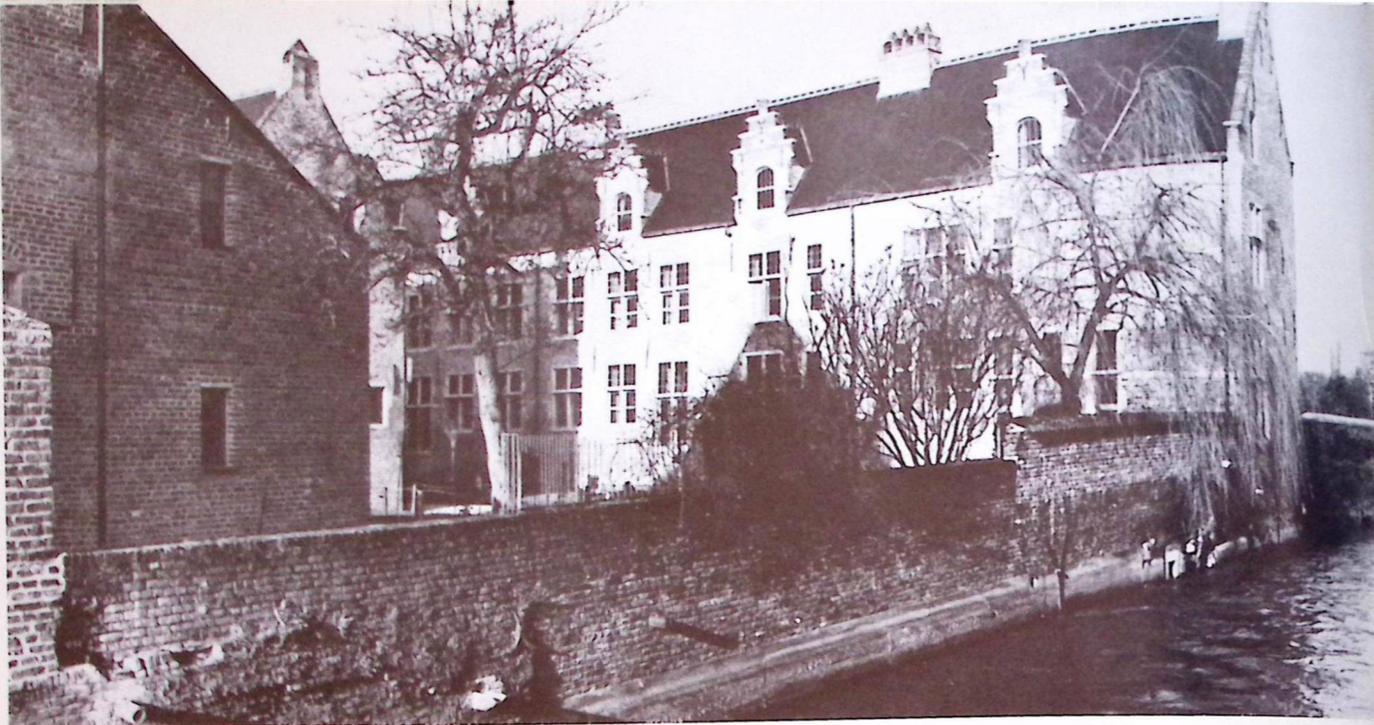
Très ému, le Grand Maître Honoraire de la Maison de la Reine Elisabeth prit alors la parole; il souligna tout d'abord

les mérites du Chevalier A. de Selliers de Moranville comme organisateur. Puis longuement, il mit en relief les qualités exceptionnelles de feu la Reine, cette grande Dame qui, pendant un demi-siècle avait régné sur le monde des arts.

Le Grand Maréchal de la Cour procéda ensuite à l'ouverture de cette exposition qui n'avait pas pour but de retracer la vie entière de la Souveraine, mais avant tout de faire apparaître la Grande Dame, à la fois Reine, Epouse et Mère, puis Infirmière, Artiste, Doyen d'Honneur du Travail. Et c'est avec plaisir et intérêt que nous avons pu parcourir les nombreux salons d'un vieil hôtel pour y regarder plus de deux cents objets et documents divers.

Le lendemain, nous y sommes retournés avec les premiers visiteurs, pour y admirer à notre aise ce beau buste, signé Victor Rousseau, ces souvenirs d'une jeunesse très lointaine, ces objets rappelant la guerre et les voyages.

Notre attention fut attirée particulièrement par la belle épée offerte au Roi Albert, en 1916, par souscription du peuple de Paris et dont l'histoire est intimement liée à celle du coffret donné à la Reine Elisabeth, à la même occasion. Outre les multiples décorations du Roi Albert et de la Reine Elisabeth, nous avons retrouvé également un de ses violons, ses œuvres de sculpteur et de peintre et surtout les lettres qu'Elle a adressées aux ministres, aux écrivains, aux Grands de cette terre. Tout cela nous a donné le sentiment de la réussite de l'exposition qui retraça seulement quelques aspects de la vie de la Reine, mais raviva nos sentiments d'affection envers une Souveraine dont la personnalité, si richement douée des qualités de l'esprit et du cœur, et la sensibilité artistique se manifestèrent dans des domaines aussi divers que la musique, la sculpture, la peinture et même dans les arts mineurs du tissage et de la reliure.



## UN ITINÉRAIRE D'YVES BOYEN

# Louvain

**Moyens d'accès pour piétons:** Liaisons ferroviaires directes avec Bruxelles, Tirlemont, Liège, Verviers et Aix-la-Chapelle (ligne 36); Gand, Bruges et Ostende (lignes 36 et 50); Malines (ligne 53 bis) avec correspondance pour Anvers (ligne 25); Aarschot, Diest et Hasselt (ligne 35); Wavre et Ottignies (ligne 139) avec correspondance pour Namur et Luxembourg (ligne 162).

Nombreux services d'autobus en provenance et en direction de Bruxelles, Malines, Aarschot, Diest, Tirlemont, Jodoigne, Wavre et Overijse. Pour tous renseignements concernant les horaires des trains et autobus, consulter l'Indicateur Officiel des Chemins de Fer Belges ainsi que l'Indicateur Général de la Société Nationale des Chemins de Fer Vicinaux.

**Voies d'accès pour automobilistes:** Louvain est à la croisée de plusieurs grands axes routiers rayonnant vers Bruxelles (N. 2 et 3), Malines (N. 51), Anvers via Malines (N. 51 et 1), Aarschot (N. 53), Diest et Hasselt (N. 2) avec embranchement vers Anvers (autoroute Baudouin), et vers Aix-la-Chapelle (autoroute Baudouin et E. 5), Tirlemont, Saint-Trond et Liège (N. 3) avec embranchement vers Aix-la-Chapelle (E. 5), Namur (N. 51), Wavre et Nivelles (N. 51 et 37).

**Notice historique:** Si la région de Louvain fut occupée de bonne heure par des colonies celtiques et habitée durant la « pax romana » comme l'attestent les nombreux tumuli qui, il n'y a guère encore, ceinturaient la ville, le problème de la fondation de la cité actuelle n'a pas encore été entièrement élucidé. Certains historiens soutiennent que, durant le haut Moyen Âge, Louvain servit d'avant-poste à la principauté de Liège en même temps que d'autres possessions que les princes-évêques de Liège administraient aux confins de leur juridiction.

D'autres prétendent que Louvain fut fondé par des seigneurs dont l'autorité s'étendait sur les territoires situés à l'ouest de la Dyle.

Quoi qu'il en soit, un château fortifié existait déjà au IX<sup>e</sup> siècle, à proximité de l'actuelle Porte de Namur. Toutefois, Louvain n'apparaît réellement comme centre organisé que vers l'an 1000, sous Lambert le Barbu, considéré comme le fondateur de la dynastie louvaniste. Administrant ses terres avec clairvoyance et fermeté, ce prince étendit progressivement son autorité sur la majeure partie du Brabant et édifia un castellum, au cœur de la cité nouvelle, sur un îlot occupé de nos jours par l'Église Notre-Dame-aux-Dominicains et l'Ancien Hôpital Saint-

Pierre. Ce premier comte de Louvain fut en outre le promoteur du développement économique de l'agglomération naissante.

Cette expansion économique fut d'ailleurs favorisée par la situation privilégiée qu'occupait la bourgade vers laquelle convergeaient un important faisceau de routes, la Dyle assurant pour sa part un débouché vers l'Escaut et la Mer du Nord, qui stimula les relations marchandes avec les pays lointains.

Dotée dès le début de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, d'une première enceinte fortifiée, longue de 2.740 mètres, l'agglomération prit rapidement de l'extension. La concentration urbaine obligea les édiles à reculer les limites de la cité. Dès 1351, des nouvelles fortifications d'une longueur totale de ± 7 km, furent aménagées. Entre-temps, les ducs de Brabant avaient installé leur résidence au Mont-César dans un troisième château fort, rendu célèbre par les nombreux séjours qu'y firent nos princes, notamment, Charles Quint durant sa minorité.

Grâce à l'industrie drapière, Louvain connut, au XIV<sup>e</sup> siècle, un essor considérable; la production était acheminée vers les principaux marchés européens.

Première capitale du duché de Brabant, centre routier et commercial de tout premier plan, Louvain fut en outre le berceau de nos libertés brabançonnaises et la patrie de la Joyeuse Entrée, cette charte qui constituait une véritable synthèse de nos libertés brabançonnaises et à laquelle, pendant plus de deux siècles, tous nos souverains, depuis Jean IV jusqu'aux archiducs Albert et Isabelle jurèrent fidélité.

Gardien de nos libertés les plus chères, Louvain devint par la suite un foyer prestigieux de culture et d'humanisme grâce à l'installation dans ses murs d'une Université catholique, établie par bulle papale, en date du 9 décembre 1425.

Créée au moment où l'industrie du drap subissait une grave éclipse, l'Université fut à l'origine d'une nouvelle ère de prospérité économique, qui se manifesta principalement dans les secteurs de l'imprimerie, de la tannerie, de la brasserie et de la viticulture. Mais l'influence de l'Université se fit essentiellement sentir sur le plan spirituel et didactique. L'Alma Mater utilisa son privilège d'héberger des personnalités aussi marquantes que Adrien Florens (1459-1523), théologien avisé, qui fut recteur de l'Université avant de terminer son étonnante carrière comme Souverain Pontife, sous le nom d'Adrien VI, Didier Erasme (1467-1536), surnommé, à juste titre, le prince des humanistes,

Gérard Mercator (1512-1594), l'éminent géographe et cartographe belge, André Vésale (1514-1564), le père de l'anatomie humaine, Juste Lipse (1547-1606), une des grandes figures de la philologie, Corneille Jansénius (1585-1638), dont l'ouvrage fondamental l'Augustinus, publié après sa mort, allait ébranler le monde de la chrétienté, et, plus près de nous, Henri Réga (1690-1754), qui s'acquitta admirablement de la charge de recteur qui lui fut confiée et le professeur Jean-Pierre Minckelers (1748-1824) qui, le premier, parvint à utiliser le gaz de houille.

Relevons encore qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, la fabrication de la bière, une des plus vieilles industries de Louvain avait pris un développement considérable (on compta jusqu'à 42 brasseries). A la même époque, le creusement du canal de Louvain au Rupel (1750-1753) et l'amélioration progressive du réseau routier permirent à Louvain de se hisser parmi les centres industriels les plus actifs du pays.

En revanche, Louvain fut, en raison même de cette position stratégique qui lui fut, par ailleurs, si bénéfique dans les domaines économique et artistique, très durement éprouvé au cours des deux récentes guerres mondiales. Mais, avec une constance admirable, la ville s'est chaque fois relevée de ses ruines pour offrir, de nos jours le visage d'une cité sans doute modernisée, mais qui a su sauvegarder, à côté de plusieurs inestimables témoins de son plantureux passé, qui font de Louvain un véritable musée d'architecture en plein air, ce fécond héritage d'humanisme qui reste l'un de ses plus beaux titres de gloire. **Situation actuelle:** Chef-lieu d'arrondissement (superficie: 571 hectares; population: 33.000 habitants), important nœud de communication ferroviaire et carrefour routier de premier ordre assurant des liaisons directes et rapides avec les principales villes du pays, Louvain est une ville industrielle (brasseries réputées, malteries, meuneries, constructions métalliques, conserves alimentaires, appareils électriques, etc.), commerçante et résidentielle en même temps qu'un centre intellectuel de renommée mondiale, gravitant autour de sa célèbre université catholique qui dispense son enseignement à quelque 22.000 étudiants belges et étrangers. De plus Louvain figure, grâce aux nombreux et remarquables monuments qui jalonnent ses artères, parmi les hauts lieux du tourisme en Belgique. A propos des brasseries, relevons que les plus importantes — les Brasseries Artois — dont les origines remontent à 1366, couvrent

aujourd'hui plus de 15 hectares et ont une production annuelle supérieure à deux millions d'hectolitres.

Rues très animées, particulièrement durant l'année académique (d'octobre à mai).

Des manifestations culturelles sont organisées en toutes saisons (théâtre, concerts, conférences, colloques, festival artistique en été, spectacles folkloriques et compétitions sportives). Consulter le programme publié mensuellement par les soins du Syndicat d'Initiative et de l'Administration communale.

Plusieurs hôtels et bel éventail de restaurants (toutes catégories) proposant en général le service à la carte ou le menu du jour. Plusieurs établissements présentent des spécialités exotiques (italiennes, chinoises, etc.)

**Syndicat d'Initiative (V.V.V.):** Hôtel de Ville, Grote Markt. Tél. (016) 221.01. **Auberge de la Jeunesse « Kolveniershof »** 104, Vital Decosterstraat. Etablissement géré par la Vlaamse Jeugdherbergcentrale. Capacité de logement: 130 personnes. Tél. (016) 246.55.

**Maison des Amis de la Nature:** « De Schoolbergen », Sneppenstraat 48, Kessel-Lo. Capacité d'accueil: 82 personnes. Tél. (016) 249.69.

**Bassin de Natation de la ville:** Hogeschoolplein. Deux piscines couvertes. Le bassin est ouvert tous les jours de 9 à 19 h. Fermé le dimanche après-midi et le lundi matin.

### Visite de la Ville

Riche en souvenirs du passé, Louvain mérite une visite détaillée. A l'effet d'aider le touriste, nous avons étudié à son intention deux promenades pédestres au cœur de la vieille cité ducale. Le programme que nous présentons n'a nullement la prétention d'épuiser le plantureux patrimoine architectural et culturel de la ville. Il est purement exemplatif. Il va de soi qu'il peut être fractionné, voire différemment agencé, au gré des convenances et du temps libre dont dispose chaque excursionniste.

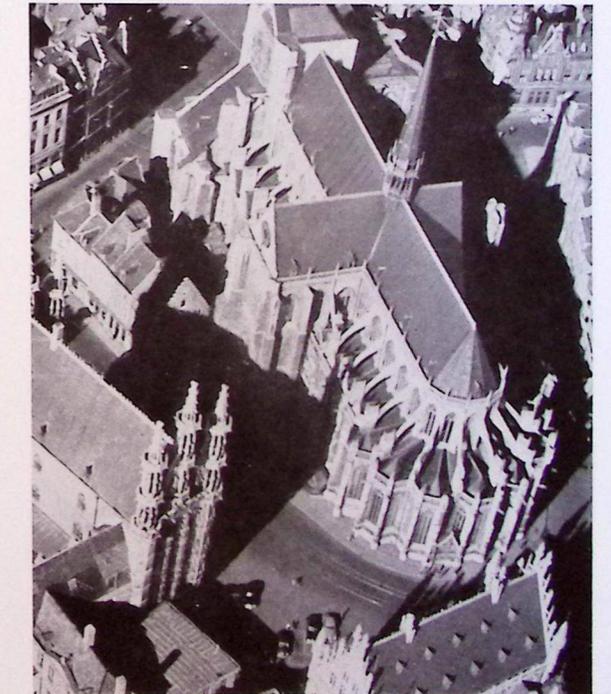
\* = monument, site ou œuvre d'art remarquable

\*\* = monument, site ou œuvre d'art de toute beauté



L'Hôtel de Ville

La Collégiale Saint-Pierre



Parkings recommandés en fonction du tracé des itinéraires: Grote Markt, Oude Markt, Margarethaplein, Mathieu de Layensplein, Mgr Ladeuzeplein, Hogeschoolplein, Sint-Jacobsplein et Martelarenplein (en face de la gare).

Première promenade: Grand-Place (Grote Markt) — Bibliothèque Universitaire — Parc Saint-Donat — Rue de Namur — Eglise Saint-Quentin — Grand Béguinage — Chapelle Saint-Antoine (sépulture du Père Damien) — Eglise Saint-Michel — Place de l'Université (Hogeschoolplein) — Halles Universitaires — Grand-Place. Au total: 4,5 km.

Important: Les jours et heures d'ouverture des musées et monuments mentionnés ci-après, étant susceptibles d'être modifiés d'une saison à l'autre, sont fournis sous toutes réserves.

Les piétons débarquant à la gare de Louvain, de même que les automobilistes garant leur véhicule à cet endroit, traverseront la Place des Martyrs (Martelarenplein) où se dresse le Monument aux Victimes des deux guerres (1925), puis ils suivront l'Avenue des Alliés (Bondgenotenlaan), artère très animée, longue de près de 900 mètres. A l'angle des rues Léopold et Juste Lipsse, remarquer la statue de Juste Lipsse, œuvre de J. Jourdain, inaugurée en 1909. Plus loin, à droite, le Théâtre municipal édifié en 1865-1867, d'après un projet de l'architecte Lavergne, dans l'esprit des constructions du XVIIIe siècle. Sinistré au cours des deux guerres mondiales, le théâtre a été adroitement restauré et modernisé et a pris rang parmi les salles les plus coquettes du pays.

La galerie intérieure est ornée de sculptures de G. Verbanck, consacrées à des sujets mythologiques et allégoriques. Des fresques de Constant Montald décorent la salle de spectacles qui peut contenir plus de mille personnes. Après avoir franchi la Place Maréchal Foch, on atteint la Grand-Place (Grote Markt), dominée par l'Hôtel de Ville\*\* considéré à juste titre comme la merveille de Louvain.

Cet admirable édifice, de style gothique flamboyant, a été construit, de 1448 à 1463, sous la direction du talentueux architecte Mathieu de Layens, mort à Louvain, sa ville d'adoption, en 1483.

Classé par décision royale, prise le 1.2.1937, l'hôtel de ville de Louvain est sans conteste le monument brabançon le plus représentatif du gothique tertiaire en même temps que l'un des plus fulgurants témoignages que nous ait légués l'architecture civile en Belgique. De plan rectangulaire, il se compose de trois étages percés de baies en arc brisé et s'achevant sur un toit, à pente aiguë, longé à sa base par

un gracieux balcon en pierre. Chacun des pignons est garni de trois tourelles ajourées, surmontées de flèches pyramidales d'une extrême élégance qui confèrent à l'édifice une allure quasi aérienne. Toute une luxuriante broderie sculptée court le long des façades; celles-ci sont rythmées par des niches surmontées de dais. Ces niches sont garnies de statuettes modernes évoquant des personnages illustres: saints, empereurs, ducs, savants, artistes, etc...

Toutes ces sculptures délicatement ouvragées concourent à faire de l'ensemble une authentique chasse de pierres, d'une pureté de style et d'une légèreté incomparables.

La décoration et l'agencement intérieurs sont dignes de nos grandes maisons de ville.

La Salle des Pas Perdus abrite d'excellentes sculptures de Constantin Meunier, Jef Lambeaux, G. vander Linden et J. Cuypers.

La Salle du Conseil\* (1er étage) est de toute beauté. Son magnifique plafond en chêne est orné de bas-reliefs évoquant des scènes tirées de la vie du Christ.

Les trumeaux sont garnis de portraits exécutés par le Tournaisien A. Hennebicq et représentant des artistes et des savants louvanistes. La petite salle qui lui est contiguë, offre, outre son admirable plafond en chêne, d'adroites copies des tableaux que Thierry Bouts consacra à la sentence d'injustice de Marie d'Aragon, épouse de l'empereur Otto III.

Les salons de réception séduisent par la richesse de leur mobilier et de leur décoration.

La petite salle ou Salle des Mariages garde les portraits des bourgeois depuis 1794, ainsi qu'une toile de L. Volders (1703).

Le premier salon, de style Louis XV, est enrichi de peintures dues à P.-J. Verhaghen, Duplessy, B. Beschey et N.E. de Pery, ainsi que d'une splendide table frappée aux armes de la ville. Le second salon, traité dans le goût Louis XIV présente des tableaux de G. de Crayer, O. Venius, A. Sallaerts et V.H. Janssens qui charmeront tous les amateurs d'art.

Au second étage a été aménagé un musée.

Les visites guidées de l'hôtel de ville ont lieu tous les jours à 11 h et à 16 h; les dimanches et jours fériés à 16 h seulement.

L'hôtel de ville est fermé les samedis, dimanches et jours fériés pendant la période du 16 septembre au 30 avril.

Brabant (1236) et de la duchesse de Brabant et de sa fille (1260), œuvres très précieuses pour la connaissance de l'évolution de la sculpture dans nos régions; on y décèle déjà le goût qu'avaient les artistes de l'époque pour la recherche du détail précis.

Dans le bras droit du transept est conservé le modèle, en pierre, des tours, qui d'après les plans originaux, auraient dû couronner l'édifice; cette maquette a été réalisée en 1524 par Joost Metsijs.

Dans le chœur, adossée à l'autel majeur, plaque inaugurée en 1898 pour commémorer le 100e anniversaire de la Guerre des Paysans.

Fonts baptismaux gothiques (XVe siècle) enrichis d'une potence en fer forgé, dont la paternité est attribuée à Quentin Metsijs (±1490). Christ assis au Calvaire (1500 environ), œuvre empreinte d'un réalisme modéré d'où se détache le visage émouvant du Sauveur.

Mentionnons encore plusieurs monuments funéraires dont le Mémorial Berthyns (1563), composition de l'Ecole de Corneille Floris, conforme aux canons de la première Renaissance.

Sous le chœur subsiste la crypte romane du sanctuaire primitif. Signaux que ce premier sanctuaire, bâti vers 1015, fut incendié en 1176. La collégiale possède un important carillon. Des concerts de carillon ont lieu tous les dimanches, à 12 h 30, ainsi que les jeudis, à 19 h 30. La collégiale est ouverte toute l'année. La Chambre du Trésor est accessible tous les jours pendant la haute saison touristique.

Toujours sur la Grand-Place, la Table Ronde (Tafelronde) est l'édifice où se réunissaient autrefois les Gildes et les Chambres de Rhétorique.

Le bâtiment fut reconstruit après la guerre 1914-1918, en style néogothique, d'après un projet de l'architecte Max Winders. La Table Ronde est occupée, de nos jours, par une filiale de la Banque Nationale.

En longeant la façade latérale de la Table Ronde, traverser la Place Foch et s'engager, à droite, dans la Rue de Tirlemont (Tiensestraat).

Prendre la première rue à gauche, la Rue de Savoie (Savoyestraat). A droite, au n° 6 est installé le Musée Vanderkelen-Mertens\*.

Cet établissement communal, aménagé dans l'ancien Collège de Savoie, possède, outre un cabinet d'estampes, une splendide collection de tableaux (toiles de Roger van der Weyden, Thierry Bouts, Joos Van der Beke, David Vinckebooms, J. Jordaens, J. Neefs, Jan Van Rillaer le Vieux, Jan Van Rillaer le Jeune, P.-J. Verhaghen, Th. van Loon, A. Delaunois, etc.), ainsi que de remarquables porcelaines de Chine et de Bruxelles et de ravissantes faïences de Deilt.

Le musée détient aussi de magnifiques meubles gothiques et Renaissance, d'intéressantes sculptures des XVe, XVIe et XVIIe siècles et enfin une collection unique de médailles et de monnaies comportant plus de 9.000 pièces.

Le musée est ouvert tous les jours de 10 à 12 h. et de 14 à 17 h. Entrée libre. Visites guidées, moyennant demande préalable à formuler par écrit.

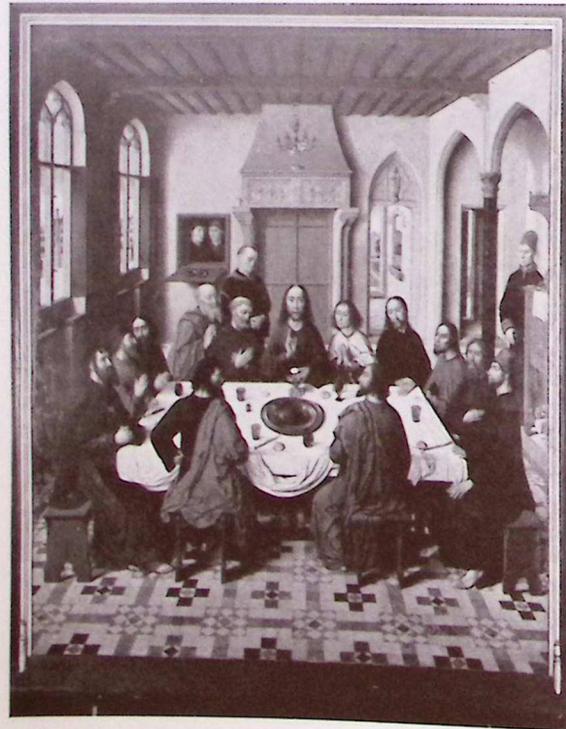
A l'extrémité de la rue de Savoie, s'engager, à droite, dans la Rue Léopold Vanderkelen. A droite la Bibliothèque Communale, construction moderne (1937), précédée d'une façade classique (classée), à péristyle et fronton triangulaire, élevée en 1766, par J. Austin. C'est tout ce qui reste de l'ancienne Maison des Arts de l'Université, où siègea, durant le XIXe siècle, le tribunal de première instance. A côté de la bibliothèque, un petit jardin conduit au Musée Vanderkelen-Mertens. Plus loin, l'ancien Collège des Bacheliers ou Collège Saint-Yves, reconstruit, en 1776, et occupé, de nos jours, par l'Académie des Beaux-Arts.

La rue Vanderkelen aboutit à la Place Mgr Ladeuze, vaste esplanade rectangulaire au centre de laquelle se dresse la Statue de Sylvain Vande Weyer, membre du Gouvernement provisoire. Il s'agit d'une œuvre de Geefs, sculptée en 1876.

Occupant tout le fond de la place, l'imposante Bibliothèque Universitaire\* (71 mètres de long sur 50 mètres de large), construite après la première guerre mondiale, grâce à la générosité du peuple américain, suivant un projet de l'architecte américain Whitney Warren. L'inauguration officielle eut lieu en 1928. Le bâtiment, de style néo-Renaissance, est d'un galbe très agréable. La façade principale est ornée, au centre, des bustes du roi Albert, de la reine Elisabeth et du prince Léopold; elle s'achève sur un majestueux fronton où trône la Vierge entourée de saint Michel et de saint Georges. La façade latérale (côté Place Herbert Hoover) abrite un buste du Cardinal Mercier et une réplique de la célèbre Sedes Sapientiae, patronne de l'Université.

Une tour impressionnante, haute de 85 mètres, surplombe l'édifice. Elle renferme un carillon de 48 cloches et comportant huit octaves. L'intérieur est occupé principalement par la réserve de livres et par une vaste salle de lectures (plus de 400 places), où règne pendant l'année académique une animation permanente.

La Cène de Thierry Bouts



Entrée générale: 5 fr., groupes: 3 fr. par personne. Accès gratuit pour les écoles.

Vis-à-vis de l'hôtel de ville, la Collégiale Saint-Pierre\* (classée par arrêté royal donné le 19.4.1937) figure parmi les œuvres maîtresses de l'Ecole brabançonne. Commencé en 1425, d'après les plans du Diestois Sulpice vander Vorst (décédé en 1439), ce sanctuaire monumental (92 m de long et 25 m de haut) à l'édification duquel collaborèrent les plus grands noms de l'époque (Jan Keldermans, Mathieu de Layens, Jan de Messemaekere, Allard du Hamel et Mathieu Keldermans) ne fut achevé que vers 1530. Cet édifice, de style gothique tertiaire, séduit par la pureté de ses lignes, ses admirables proportions, son heureuse distribution des vides et des pleins et son exceptionnelle unité de style. La collégiale sert de réceptacle à plusieurs œuvres de tout premier plan. On peut notamment y admirer deux triptyques\*\* de Thierry Bouts: « La Cène » (1468), splendide composition où la finesse du dessin le dispute à la richesse du coloris, et « Le Martyre de Saint Erasme » (conservé dans la Chambre du Trésor) autre étude, d'une facture éblouissante, qui met tout spécialement en relief le talent de portraitiste de ce grand primitif flamand.

Bel éventail de tableaux dont deux triptyques attribués à Josse van Baeren: « Le Martyre de Sainte Dorothee » (1595) et des « Scènes de la vie de Saint Yves, patron des avocats », une « Descente de Croix »\* (Chambre du Trésor), donnée à Roger van der Weyden, plusieurs volets, dont un Martyre de Sainte Catherine, attribués communément à Jan van Rillaer le Vieux (±1500-1568), des compositions de P.-J. Verhaghen, dont cinq tableaux traitent de la légende de la bienheureuse Marguerite de Louvain, les « Disciples d'Emmaüs » œuvre de l'Ecole flamande (XVIIe siècle), ainsi qu'une réplique due à Alfred Delaunois (1939) du célèbre « Christ Noir », détruit en 1914.

Tabernacle en pierre\* de 12 mètres de haut, magnifique sculpture de Mathieu de Layens, où le maître développe avec un réalisme sans orance les scènes principales de la Passion. Intéressantes stalles (1439-1442). Chaire de vérité de Berger (1747). Captivant jubé (1488) dominé par un Calvaire\* d'une fulgurante beauté.

Dans le bras gauche du transept: célèbre statue de la Sedes Sapientiae\* patronne de l'Université; il s'agit d'une image du XVe siècle, d'une rare noblesse. Dans le déambulatoire, tombeaux du duc Henri 1er de

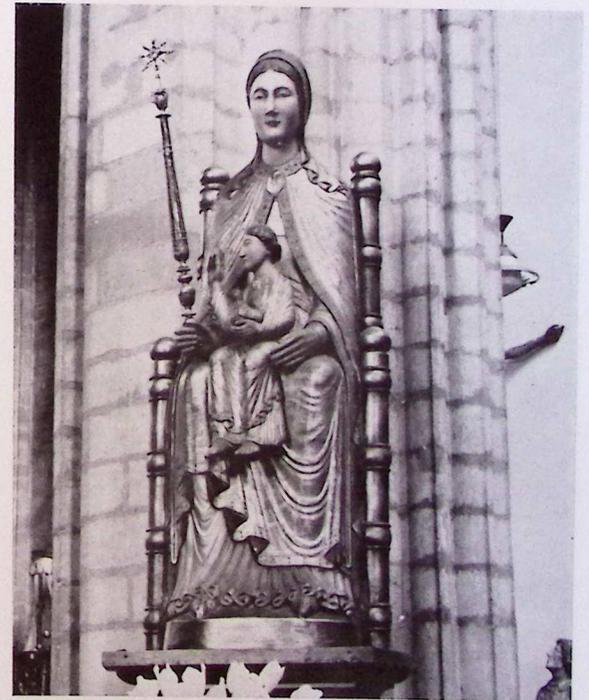
Au second étage est installé le Musée de Spoelbergh de Lovenjoul où sont rassemblés les portraits du donateur et de sa famille et des belles porcelaines en provenance du Japon, de Chine et de la Manufacture de Sèvres, ainsi qu'une collection de livres remarquables et rares, etc. Traverser, à présent, la Place Herbert Hoover où un monument perpétue le souvenir d'Edouard Remy, fondateur des usines Remy, et grand philanthrope. Avant de franchir la rue de Tirlemont pour s'engager dans le Parc Saint-Donat, les touristes férus d'architecture ne manqueront pas de descendre, à droite, la Rue de Tirlemont, jusqu'à la Pédagogie Le Faucon, belle construction (classée), de style Louis XVI, due à Claude Fisco, l'un des plus talentueux architectes belges de la fin du XVIIIe siècle. Un portail très sobre précède ce bâtiment, qui ne manque ni de noblesse, ni de grandeur.

Le Parc Saint-Donat, un des deux îlots de verdure de Louvain (le second étant formé par le Jardin botanique, voir seconde promenade), a été aménagé entre 1866 et 1874 et enrichi en 1891 d'un joli bassin. Dans le parc sont conservés d'importants vestiges\* (partie des murailles ainsi que deux tours) de la première enceinte de Louvain, qui constituent des documents précieux pour la connaissance de notre architecture militaire au XIIe siècle. Près de la pièce d'eau, remarquer le buste du poète A. Giraud, l'un des fondateurs de la « Jeune Belgique »; il s'agit d'une œuvre du grand sculpteur belge Victor Rousseau (1865-1954).

Dans la Rue des Flamands (Vlamingenstraat) qui longe, à gauche, le Parc Saint-Donat, se dresse la Chapelle Notre-Dame des Fièvres, construite au début du XVIIIe siècle et formant un charmant sanctuaire, précédé d'une façade aux motifs baroques et couronné d'un dôme couvert d'un toit à huit pans. On y vénère une Madone miraculeuse encore invoquée de nos jours, spécialement contre les fièvres malignes. La chapelle, qui fut augmentée d'un chœur, à la fin du XIXe siècle, est desservie par les Pères Franciscains.

Prendre, à présent, à droite du parc, la Rue de Bériot qui conduit à la Rue de Namur (Naamsestraat). Tourner à gauche dans cette dernière artère. Immédiatement, à gauche, séparé de la rue par un mur garni de pilastres, s'élève le Collège des Prémontrés. Cet établissement, bâti en 1755, forme un majestueux ensemble, de style Louis XV. A signaler la porte d'entrée monumentale et la magnifique façade (classée), en pierres de taille, que couronne un élégant fronton en-

La célèbre Sedes Sapientiae



cadran une niche d'allure baroque. Cet ancien collège abrite, depuis 1835, l'Institut de Physique. Jouxant le Collège des Prémontrés, le Collège d'Arras, reconstruit en 1775-1777, est un bâtiment de style Louis XV avec belle porte d'entrée d'ordre dorique. Il sert depuis 1921 de pédagogie pour étudiants. Un peu plus loin, toujours à gauche, au n° 85, la Maison van 't Sestich (classée) est un ancien hôtel de maître, construit vers la fin du XVe siècle, avec belle façade, en gothique tardif et pignon marqué du chiffre LX.

En face de la Maison van 't Sestich, au n° 82, l'ancien Collège Van Dale\*, fondé par le chanoine Van Dale et construit entre 1569 et 1571. Il s'agit non seulement du plus ancien collège universitaire qu'ait conservé Louvain, mais aussi du plus beau monument de style Renaissance de la ville. Les parties anciennes du bâtiment ainsi que la façade sont classées. Cette dernière, d'une sobre élégance, est percée de fenêtres à croisillons. Remarquable porte d'entrée, en plein cintre, flanquée de colonnes doriques soutenant un fronton triangulaire que somme un ravissant avant-corps à colonnes ioniques cannelées et fronton semi-circulaire.

Au-delà du Collège Van Dale, à droite et à front de rue, a été aménagée — en 1754 — une grande niche (restaurée en 1917), qui sert de réceptacle à un impressionnant Calvaire (classé), avec statues polychromes du Christ, de la Vierge et de saint Jean, remontant vraisemblablement au XVe siècle. Plus loin, à gauche, la Rue de Parc (Parkstraat) conduit à la Porte de Parc (Parkpoort) d'où il est facile de gagner la célèbre abbaye de Parc\* à Heverlee. Cet imposant moulin fondé en 1129 et relevant de l'ordre des Prémontrés, présente dans un site de toute beauté, un ensemble prestigieux de bâtiments qui feront l'objet d'une description détaillée dans un de nos prochains itinéraires.

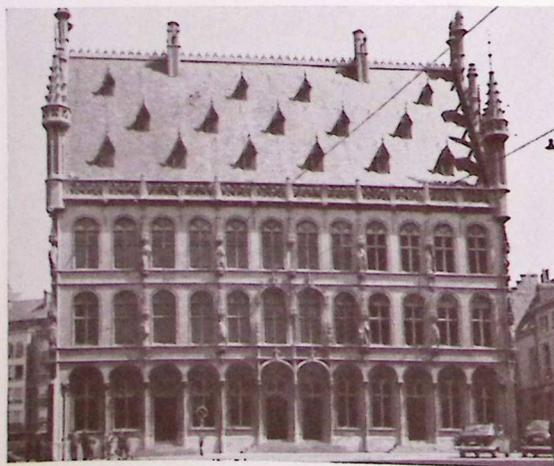
Suivre toujours la rue de Namur. A droite, l'Institut d'Arenberg, édifice moderne occupé par les laboratoires de chimie; ensuite, encore à droite, le Collège Américain, érigé en 1889-1891, et servant de lieu de séjour aux séminaristes originaires des Etats-Unis d'Amérique.

En continuant à longer la rue de Namur, on atteint l'Eglise Saint-Quentin\* (classée) édifice gothique (± 1450), de noble allure où s'affirme la maîtrise des bâtisseurs brabançons du XVe siècle. Les lignes du chœur et du transept, dont la paternité est attribuée à Mathieu de Layens,



La Bibliothèque Universitaire

#### La Table Ronde



sont admirables. La tour, construite en façade, est d'origine romane, mais elle fut haussée à l'époque gothique.

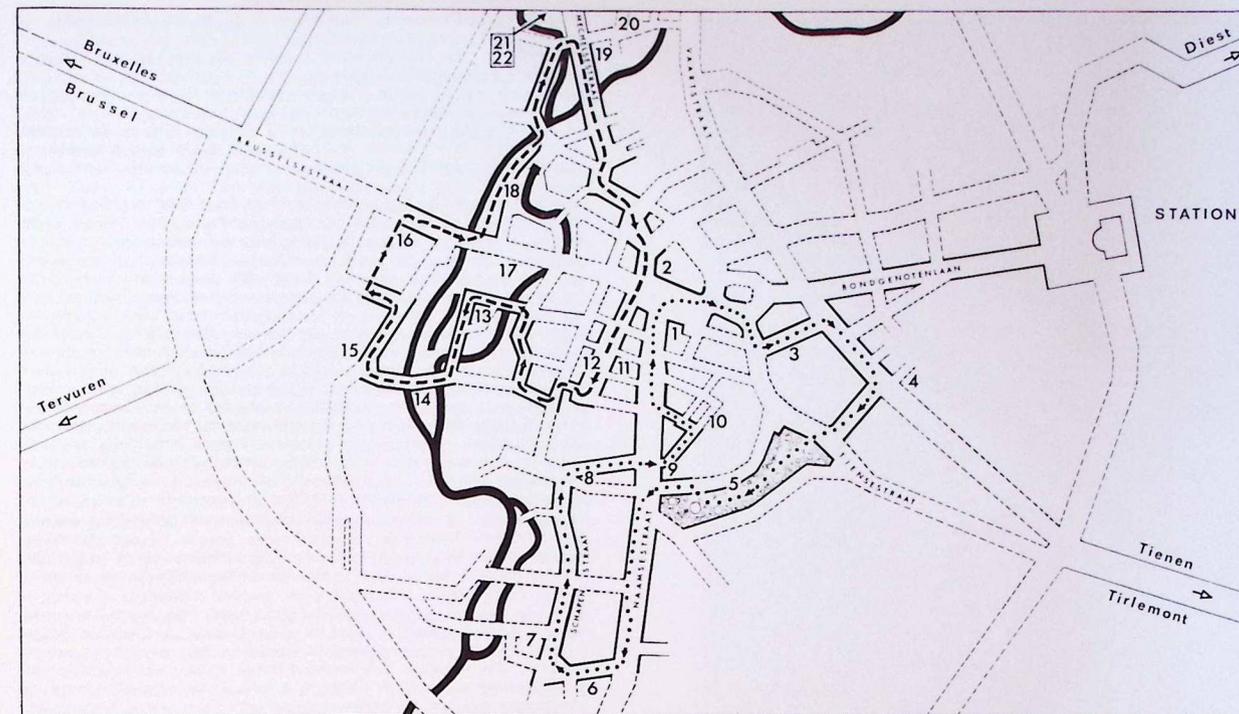
Le mobilier\* est d'une grande richesse. Dans le transept nord, une chapelle auxiliaire, aménagée il n'y a guère, masque en partie, l'autel consacré à la Vierge où figure une statue de la Mère de Dieu, attribuée à Quellin, ainsi que l'autel dédié à sainte Anne que rehausse une belle composition picturale de de Crayer. Dans le transept sud, l'autel de saint Quentin à pilastres et colonnes composites, est animé d'un tableau de P.-J. Verhaghen représentant le martyr du saint.

Le chœur et les nefs sont ornés de toiles du même Verhaghen. La chaire de vérité et les stalles relèvent de l'art baroque.

L'église possède encore une excellente peinture sur bois de l'Ecole anversoise du XVIe siècle, consacrée à la Dernière Cène, des fonts baptismaux (1560), en pierre, garnis d'un couvercle en laiton, et, sous la tour, une grille, en fer forgé, de style Louis XV.

Avant de descendre, en face de la porte d'entrée de l'église, la rampe dénommée Mont Saint-Quentin (Sint-Kwintensberg) qui mène directement à l'entrée du Grand Béguinage, signalons aux amateurs qu'en poursuivant leur randonnée par la rue de Namur, il leur est possible, en franchissant la Porte de Namur (Naamsepoort) et en continuant par l'Avenue Cardinal Mercier, d'atteindre, en 1 km, le Château d'Arenberg\*, à Heverlee, magnifique demeure de style Renaissance, encore marquée de réminiscences gothiques. Le corps de logis principal, encadré de deux fortes tours, fut construit au début du XVIe siècle. L'aile qui lui est perpendiculaire est une adjonction du XVIIe siècle. Le château est entouré d'un parc magnifique où subsistent plusieurs témoins du passé (vestiges d'une église romane et d'un couvent, ayant appartenu à des Célestins) et où ont été installées les Ecoles Spéciales de l'Université de Louvain. La description du château et de son parc fera l'objet d'un prochain itinéraire.

Le Grand Béguinage\*\* de Louvain figure, notamment avec celui de Bruges, parmi les plus importants et les mieux conservés du pays. Avec sa remarquable église (voir infra), son dédale de rues et de ruelles au charme pénétrant, où trottent encore deux vénérables béguines, avec son ancienne infirmerie et ses quelque cent maisons et maisonnettes dont les façades admirablement dessinées sont un livre ouvert sur l'histoire de l'architecture civile du XVe au XVIIIe siècle, avec aussi son climat mystique miraculeusement préservé, le Grand



- 1 Hôtel de Ville
- 2 Collégiale Saint-Pierre
- 3 Musée Vanderkelen-Mertens
- 4 Bibliothèque Universitaire
- 5 Parc Saint-Donat (remparts)
- 6 Eglise Saint-Quentin

- 7 Grand Béguinage
- 8 Mausolée du Père Damien
- 9 Eglise Saint-Michel
- 10 Collège du Pape
- 11 Halles Universitaires
- 12 Vieux Marché (Oude Markt)
- 13 Eglise Notre-Dame-aux-Dominicains
- 14 Collège Juste Lipsé

- 15 Jardin Botanique
- 16 Eglise Saint-Jacques
- 17 Porte Romane
- 18 Jardin des Arbalétriers (remparts)
- 19 Eglise Sainte-Gertrude
- 20 Petit Béguinage
- 21 Abbaye du Mont-César
- 22 Musée Van Humbeek-Piron

L'Eglise Saint-Jean-Baptiste du Béguinage

Béguinage de Louvain forme, tant du point de vue spirituel qu'artistique, un ensemble prestigieux qui n'a pas son équivalent en Belgique. La Dyle se faufilant entre les bâtisses ajoute encore à l'impression de dépaysement que dégagent les lieux.

Authentique « cité dans la cité », le Grand Béguinage racheté, il y a quelques années, à la Commission d'Assistance Publique par l'Université de Louvain, est en cours de restauration. Les travaux, qui entreront bientôt dans leur phase terminale, ont été exécutés en respectant l'esprit qui présida à la construction et à la destination de ce superbe enclos. Le Grand Béguinage sert aujourd'hui de vaste centre d'hébergement en mesure d'accueillir plusieurs centaines d'étudiants tant belges qu'étrangers, de même que des ménages de professeurs et d'assistants. Les intérieurs des maisons ont été traités en fonction de cette nouvelle destination et bénéficient du dernier confort. Ces aménagements, opérés avec infiniment de mesure, ne rompent en rien l'harmonie des lieux.

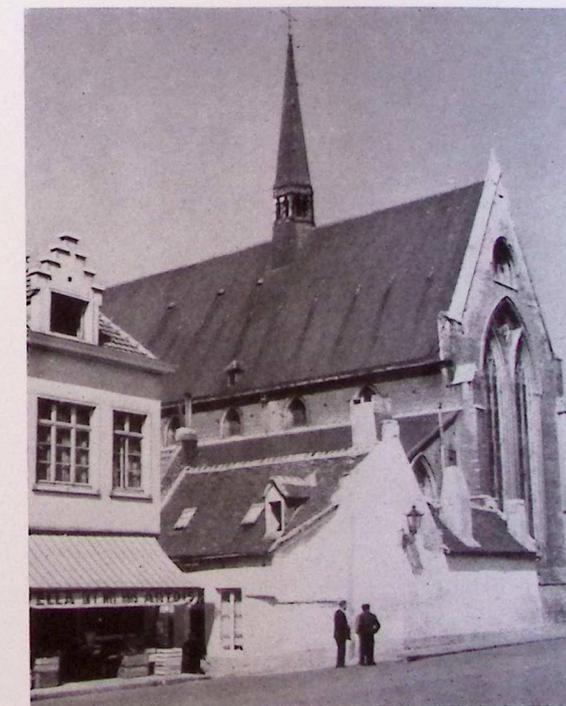
L'Eglise Saint-Jean-Baptiste du Béguinage\* (classée), de style gothique primaire, est un édifice, à trois nefs sans transept, construit au début du XVIe siècle et remanié à diverses reprises et notamment au XVIIe siècle (1654), époque où le sanctuaire fut garni de voûtes basses et d'une décoration baroque.

L'élégante nef centrale, rythmée par des colonnes aux chapiteaux animés de figures taillées avec rudesse, met tout spécialement en valeur l'étonnante légèreté qui caractérise l'édifice.

Le mobilier\* et les sculptures\* sont de choix. Maître-autel baroque, à colonnes torsées, où figure une « Crucifixion » de P.-J. Verhaghen. Dans le chœur, deux tableaux de E. Quellin: une « Présentation de Jésus au Temple » et « Jésus parmi les Docteurs ». Deux autels secondaires présentent le premier, un « Retour d'Egypte », toile magnifique aux délicats coloris, attribuée à Bosschaert, le second, une « Descente de Croix » de de Crayer, étude marquée d'un intense pathétisme.

D'admirables statues, compositions s'échelonnant de 1600 à 1724 et représentant la Vierge, saint Joseph et les Douze Apôtres, animent les piliers de la nef centrale. Elles s'appuient sur des socles chargés de cartouches et de têtes d'anges.

Opulente chaire de vérité (1661) aux lourds rinceaux et confessionnaux datés: 1658, à figures d'anges, guirlandes et cartouches.



A remarquer encore la belle pierre tombale de Catherine van Nethen (seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle) où abondent les figures de saints et de saintes.

L'église fait présentement office de paroisse universitaire pour les étudiants du régime flamand.

Dans l'ancien cimetière entourant l'église a été conservé un *Christ en croix* (±1500), sculpture réaliste d'une qualité exceptionnelle. Quitter le Grand Béguinage par la *Rue des Moutons (Schapenstraat)* qui après avoir longé le mur d'enceinte de l'ancien enclos des béguines, laisse, à gauche, à l'angle de la *Rue des Sœurs Noires (Zwarte Zustersstraat)*, la *Chapelle du Couvent des Sœurs Noires*.

Cette congrégation de religieuses est établie à Louvain depuis 1462. Toutefois les bâtiments actuels ainsi que la chapelle, d'inspiration baroque, datent de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. La rue des Moutons débouche, 500 mètres plus loin, dans la *Place Père Damien (Pater Damiaanplein)*, fermée, à gauche, par l'Institut Paridaens, et, à droite, par la Chapelle Saint-Antoine.

L'*Institut Paridaens*, ou *Institut des Filles de Marie*, aujourd'hui couvent et pensionnat pour jeunes filles, occupe l'ancien *Collège de Hollande*, fondé en 1616 et réservé aux étudiants en théologie qui se destinaient à l'œuvre missionnaire dans les Pays-Bas du Nord.

Les bâtiments furent en grande partie remaniés ou reconstruits en 1757, notamment la chapelle tapissée d'admirables boiseries.

Au fond de la propriété, à l'endroit où la Dyle se sépare en deux bras, subsiste la *Tour dite de Jansénius* (classée), un des vestiges des fortifications de la première enceinte (XII<sup>e</sup> siècle). En 1618, Corneille Jansénius, qui dirigeait à l'époque le Collège de Hollande, fit construire sur ce donjon une chambre d'étude. C'est dans cette retraite que ce théologien aux doctrines fortement controversées par la suite jeta les bases de son ouvrage posthume, l'Augustinus, qui allait donner naissance au Jansénisme. L'accès à la tour se fait, moyennant autorisation préalable par l'Institut des Filles de Marie.

En face de la Tour de Jansénius, on peut encore voir, en bordure du bras gauche de la Dyle, un *autre donjon* datant de l'enceinte primitive, mais en partie reconstruit au XIV<sup>e</sup> siècle. L'accès à ce donjon s'opère, moyennant autorisation préalable, par le Collège Juste Lipse (voir: seconde promenade). La *Chapelle Saint-Antoine*, desservie par les *Pères Picpus* ou *Pères des Sacrés-Cœurs*, fut érigée au début du

XVI<sup>e</sup> siècle, partiellement transformée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et profondément remaniée en 1860-1861.

L'intérieur a été complètement modifié et aménagé en fonction des règles de la nouvelle liturgie.

La chapelle est le centre d'un pèlerinage très couru en l'honneur de saint Joseph, principalement durant tout le mois de mars.

La crypte abrite la *mausolée du Père Damien*, l'illustre et héroïque apôtre belge, né à Tremelo, le 3.1.1840, mort de la lèpre à Molokai, le 15 avril 1889, après avoir passé 16 années au service exclusif des lépreux.

Gravir, à gauche de la chapelle, le *Mont Saint-Antoine (Sint-Antoniusberg)*, qui conduit à la *Rue de Namur*, à hauteur de l'Eglise Saint-Michel. A droite de l'église, le *Collège du Roi*, aujourd'hui, Institut et Musée de Zoologie, fut fondé en 1579, par Philippe II et reconstruit, en 1776. Il forme un ensemble Louis XVI d'une réelle majesté. La façade a belle allure; elle est rythmée, en sa partie centrale, par quatre pilastres ioniques et dominée par un fronton triangulaire.

L'*Eglise Saint-Michel* (classée), éditée de 1650 à 1666, d'après les plans du Père Hésius, est un des exemples les plus achevés de l'art baroque dans nos régions. La *façade* \*\* hardie, opulente et monumentale est un étourdissant morceau d'architecture baroque, qui n'a peut-être pas son équivalent en Belgique; elle est la représentation d'un autel du XVII<sup>e</sup> siècle avec tout ce que ce terme suppose d'exubérance et de fioritures. On a souvent prétendu, à juste titre d'ailleurs, qu'ici l'autel se trouve à l'extérieur de l'église. L'*intérieur* \*\*, chargé d'ornements, de lambris somptueux et d'œuvres d'art, répond à ce goût du faste et du spectacle qui caractérise la production baroque.

L'autel majeur, à colonnes torses encadrant un tableau représentant saint François-Xavier, est surmonté d'un groupe figurant la Sainte Trinité; il est flanqué des statues de saint Pierre et de saint Paul. L'autel dédié à sainte Anne (1666) garde une élégante image de la Vierge (XVII<sup>e</sup> siècle). Deux autels de grandes dimensions meublent le transept. Celui de gauche est orné d'une toile d'Erasme Quellin, montrant la Vierge foulant au pied le serpent; celui de droite, consacré à saint Michel, est une excellente illustration des conceptions esthétiques du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les confessionnaux traités avec maîtrise sont d'une grande richesse et reflètent admirablement les tendances du mouvement baroque. La chaire de vérité (1765) est une ébénisterie très

soignée. Le jubé des orgues (1744), provenant de l'abbaye de Herckenrode, est une menuiserie de toute beauté où se prolonge cette ampleur dans la conception qui caractérise le siècle de Rubens.

A noter encore: une *Pietà* rustique (XVI<sup>e</sup> siècle), un *Christ en ivoire* (sacristie) attribué à Duquesnoy et divers tableaux dont une « Descente de Croix » d'après Rubens et deux œuvres de P.-J. Verhaghen: « Les Disciples d'Emmaüs » et un « Saint Job ».

Avant de s'engager, à gauche de l'église, dans la rue Saint-Michel, remarquer, dans la rue de Namur (côté gauche) à quelque quarante mètres en contrebas de l'église, le *Collège du Saint-Esprit* ou *Collège des Théologiens*, servant de résidence aux étudiants appartenant au clergé diocésain belge. Ce collège, restauré au lendemain de la seconde guerre mondiale, forme un imposant ensemble édifié en plusieurs phases s'échelonnant de 1715 à 1790 et où les styles Louis XIV et Louis XVI s'imbriquent avec bonheur. Le portail (classé), soutenu par des colonnes corinthiennes, est joliment ouvragé. La façade principale (côté cour) également classée est d'une ordonnance exquise.

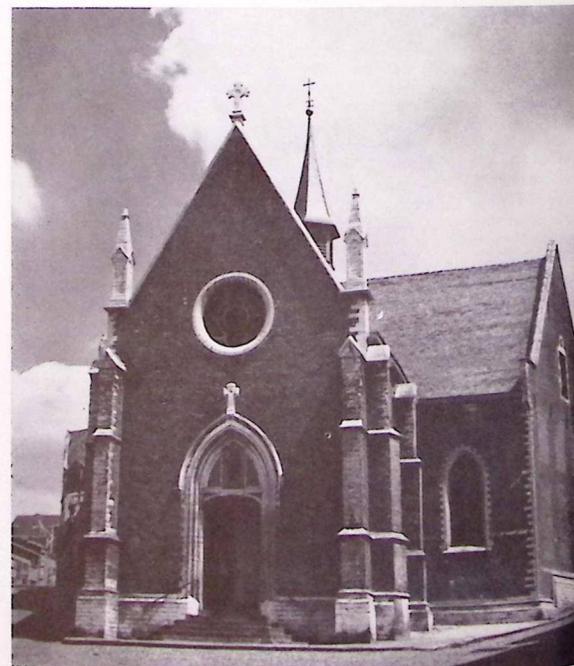
Suivre à présent la *Rue Saint-Michel (Sint-Michielsstraat)* qui mène directement à la *Place de l'Université (Hogeschoolplein)*. Endroit charmant et paisible qui contraste avec la vie trépidante des artères voisines. A front de la place s'élève le *Collège du Pape*, fondé par le pape Adrien VI à l'époque où il enseignait à l'Université de Louvain. Cet établissement, qui abrite aujourd'hui une pédagogie pour étudiants, fut reconstruit, en style Louis XVI, par Louis Montoyer. Les bâtiments, formant un vaste quadrilatère d'une heureuse ordonnance, encadrent une admirable cour intérieure.

La façade, d'une ligne très pure, est percée d'une entrée monumentale animée de six pilastres ioniques et couronnée par un élégant fronton triangulaire.

A chaque extrémité de cette façade courent également des pilastres ioniques surmontés d'un fronton semi-circulaire. En 1826, à l'initiative de Guillaume I<sup>er</sup> fut édifié, en annexe au Collège, un bâtiment de forme hémisphérique auquel on accède par un péristyle portant un fronton triangulaire.

Cette construction de style néo-classique et connue sous l'appellation de *Grande Rotonde* sert de nos jours aux séances académiques, colloques, conférences, etc.

La Chapelle Saint-Antoine (mausolée du Père Damien)



A côté du Collège du Pape et légèrement en retrait, le beau *bassin de natation* de la ville, inauguré en 1957, et qui enregistre de trois à quatre cent mille entrées par an.

Prendre la *Rue Standock*, très courte traverse, qui relie la Place de l'Université à la *Rue de Namur*. Tourner à droite dans cette dernière artère pour regagner la Grand-Place. On longe auparavant les *Halles Universitaires* qui occupent, à gauche, toute la parcelle de terrain comprise entre les rues *Kraken* et *Zeel*.

Cette imposante construction (classée), qui abrita à l'origine la Halle aux Draps, fut élevée en 1317 (une inscription dans le mur de la façade en fait foi), par les maîtres maçons Jan Stevens, Arnould Hore et Goert Raes. Le bâtiment ne comportait initialement que le rez-de-chaussée actuel, de style gothique primaire, surmonté d'une galerie formée de gracieuses niches à gâbles. L'étage ne fut édifié qu'en 1679 (architecte: Vincent Anthoni); il constitue avec ses grandes fenêtres à arcs surbaissés et son majestueux attique terminé par un fronton triangulaire, une belle production de l'art baroque. L'édifice fut une nouvelle fois agrandi, vers 1730, par l'adjonction d'une aile, à front du *Vieux Marché (Oude Markt)* et destinée à abriter la bibliothèque universitaire. Les halles furent ravagées par le feu, en août 1914, et reconstruites au lendemain de la première guerre mondiale. Elles furent encore endommagées lors des bombardements aériens de 1944 et restaurées après la fin des hostilités. Elles abritent actuellement les services administratifs de l'Université. Les *salles du rez-de-chaussée* sont d'une grande majesté avec leurs arcs en plein cintre reposant sur de puissantes colonnes cylindriques. L'une des salles, ornée de chapiteaux à feuillages hélas fort dégradés, abrite des sculptures originales et des moulages illustrant l'histoire de l'art depuis la période romane jusqu'à la Renaissance.

100 mètres à peine séparent les Halles Universitaires de la *Grand-Place*, terme de cette première promenade.

*Seconde Promenade: Grand-Place — Vieux Marché (Oude Markt) — Eglise Notre-Dame-aux-Dominicains — Jardin Botanique — Eglise Saint-Jacques — Eglise Sainte-Gertrude — Rue de Malines — Grand-Place.* Au total: 3 km.

Quitter la Grand-Place par la *Rue Courte (Kortestraat)* qui débouche directement dans le *Vieux Marché (Oude Markt)*. La plupart des anciens

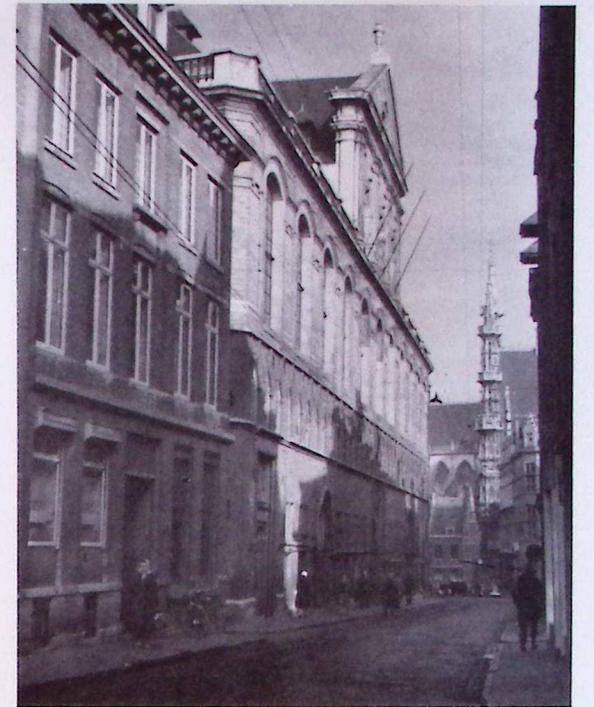
pignons qui bordaient cette vieille place publique ont été détruits pendant la guerre 1914-1918 et reconstitués par la suite. Traverser le Vieux Marché dans le sens de sa longueur et remarquer, à gauche, l'*aile dite Réga* des Halles Universitaires. Cette aile fut construite, entre 1723 et 1730, d'après un projet de l'architecte Gaspard Larchier et abrita jusqu'à la première conflagration mondiale la bibliothèque de l'Université; elle fut réalisée grâce à l'esprit d'entreprise de cet éminent recteur que fut Henri Réga (1690-1754).

A l'extrémité du Vieux Marché, le *Collège de la Sainte-Trinité* ou *Collège des Joséphites* (classé) est une construction monumentale élevée, en 1657, en vue d'y enseigner les humanités. Depuis 1843, le collège est dirigé par les Pères Joséphites et est réservé aux jeunes gens suivant le cycle des études moyennes (degré supérieur). Le bâtiment, ravagé par les bombardements aériens de 1944, a été reconstruit et surélevé après la seconde guerre mondiale.

Descendre à droite du Collège des Joséphites, le *Lavorenberg*, puis s'engager, à gauche, dans la *Rue de Paris (Parijsstraat)* qu'on suit pendant quelques mètres. Remarquer, à droite, la façade (classée) de l'immeuble n° 66 (anciennement n° 70), datant de 1664. Prendre, à droite, la *Rue des Récollets (Minderbroedersstraat)*. A gauche, l'*Eglise des Jésuites* (1864), de style néo-roman, garde une relique très précieuse: le cœur de saint *Joan Berchmans*, humble enfant de Diest dont la courte mais exemplaire vie (1599-Rome 1621) lui valut l'insigne honneur d'être choisi par l'Eglise comme patron de la jeunesse. Le cœur du saint, conservé dans un vase en cristal, est exposé en permanence à la vénération des fidèles (autel latéral, côté droit).

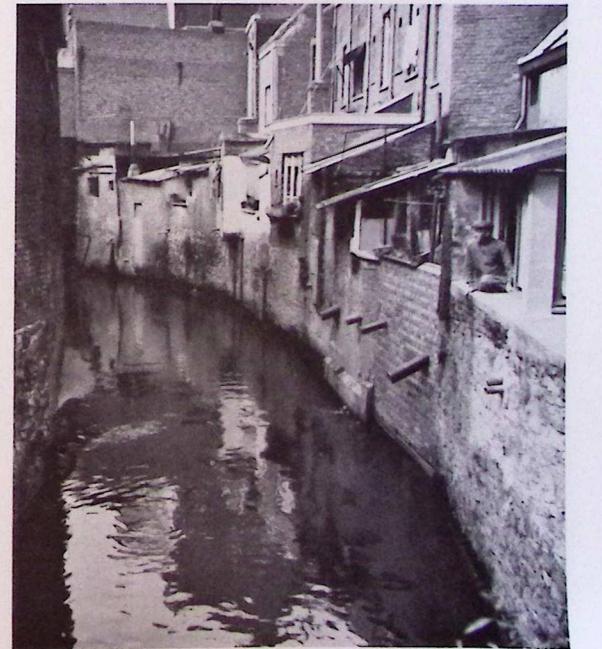
Prendre, à présent, en face de l'église des Jésuites, la *Waalstraat*, bordée par une partie des bâtiments abritant les services du *Boerenbond Belge*.

Continuer en suivant, à gauche, la *Rue Sainte-Barbe (Sint-Barbarastraat)*, étroite artère tortueuse le long de laquelle s'élevait, il n'y a guère encore un charmant oratoire, de style ogival, dédié à sainte Barbe. Prendre ensuite la première rue, à gauche, appelée *Rue Notre-Dame (Onze-Lieve-Vrouwstraat)*, qui franchit d'abord un bras de la Dyle, laisse ensuite, à droite, la *Rue des Dominicains (Predikherenstraat)* avant de contourner l'église Notre-Dame-aux-Dominicains. Avant de visiter ce sanctuaire, faire quelques pas dans la rue des Dominicains. Immédiatement derrière l'arcade gardant l'entrée de cette étroite artère se



Les Halles Universitaires

La Dyle dans sa traversée de la ville



dresse la *Maison de Guy Morillon* (classée), éditée vers 1550 par Guy Morillon, qui fut secrétaire de Charles Quint. Cette lumineuse demeure patricienne à tourelle et pignon à retdents vient de faire l'objet d'une campagne de restauration conduite avec beaucoup de mesure.

L'*Eglise Notre-Dame-aux-Dominicains* \* (classée) est un attachant exemple de l'application du style ogival primaire dans nos régions. Entamée vers 1235 (chœur et trois premières travées de la nef), la construction ne fut poursuivie qu'au début du XIVe siècle par l'édification des quatre travées terminales.

Ce sanctuaire, qui sert aujourd'hui de paroisse universitaire pour les étudiants francophones, se caractérise par l'élégance exceptionnelle de son chœur auquel cinq hautes fenêtres confèrent l'aspect d'une véritable verrière, ainsi que par l'admirable élan de la voûte soutenue par douze colonnes cylindriques. Remarquer également les puissants contreforts qui étayent l'édifice.

La *décoration intérieure* (fines colonnettes — chapiteaux à feuillages — clés de voûte) est typique du début de la période gothique.

Le *meublier* date de diverses époques. Le maître-autel est une production néo-classique (fin du XVIIIe siècle); l'autel de gauche se signale par son abondante décoration (colonnes de marbre, moulures, cartouches, têtes d'ange, fronton brisé); l'autel de saint Dominique forme pour sa part un bel ensemble ornemental. Les stalles de la fin du gothique (1530) sont animées de sujets tirés de récits bibliques. L'église conserve le cenotaphe élevé par les soins de Charles de Lorraine à la mémoire du duc de Brabant, Henri III et de son épouse Adélaïde de Bourgogne, monument gracieux, traité dans le goût Louis XVI. Le sanctuaire détient enfin une pièce rare: la dalle supérieure du monument funéraire — aujourd'hui disparu — du duc Henri III et de son épouse; ces quelques fragments, placés dans le fond de l'église, représentent deux gisants d'un dessin très pur.

En suivant toujours la rue Notre-Dame, on rejoint la *Rue des Récollets* (*Minderbroedersstraat*) qu'on reprend, à droite, le *Collège Juste Lipsé* (pédagogie pour étudiants), édifié en 1878-1879, en style néo-gothique et dont les bâtiments furent agrandis après la seconde guerre mondiale, occupe, à gauche de la rue une parcelle de terrain comprise entre deux bras de la Dyle. C'est par ce collège qu'on accède (moyennant autorisation préalable de la direction) au *vieux donjon* de

la première enceinte, situé vis-à-vis de la *Tour Jansénius* (voir, plus haut, première promenade). La rue des Récollets conduit au *Voer des Capucins* (*Kapucijnenvoer*) à hauteur du *Jardin Botanique*. Ce dernier, créé en 1819, forme un vaste rectangle d'une superficie de près de deux hectares où croissent de remarquables collections d'essences indigènes et exotiques, notamment plusieurs espèces tropicales cultivées dans des serres édifiées, en partie, en 1821.

Equipé de bancs rustiques à l'usage du promeneur et agrémenté d'une jolie pièce d'eau, le *Jardin Botanique* forme, au cœur de la ville, un espace vert plein de charme et de fraîcheur. Il peut être visité tous les jours de l'année.

Signalons que, dès 1739 un premier jardin botanique avait été aménagé à l'initiative de Henri Réga. Il couvrait la partie située à l'angle de l'actuelle rue des Récollets et du *Voer des Capucins*. Seule subsiste aujourd'hui, à l'extrémité de la rue des Récollets, la porte monumentale d'entrée, éditée en pierre bleue. Elle est accolée au *Théâtre Anatomique* ou *Amphithéâtre de Réga* (angle rue des Récollets et *Voer des Capucins*). Cet amphithéâtre, de forme octogonale, fut construit, en 1744, par les soins de Henri Réga et servit pour les leçons d'anatomie et de dissection. Devenu trop exigu, il fut désaffecté vers 1880 et occupé, entre 1887 et 1895 par Constantin Meunier qui y avait installé son atelier de sculpture. Il sert de nos jours de temple (culte protestant évangélique). S'engager, à présent, à droite en débouchant de la rue des Récollets, dans le *Voer des Capucins*, puis prendre la première rue à gauche, la *Rue des Joncs* (*Biezenstraat*) qui conduit directement à la *Place Saint-Jacques* (*Sint-Jacobsplein*), vaste esplanade dans le prolongement de laquelle se détache la belle église dédiée à l'apôtre Jacques, frère de saint Jean l'Évangéliste.

Signalons, au préalable, que le long du *Voer des Capucins*, au-delà de la rue des Joncs s'étendent les imposantes *Cliniques Universitaires Saint-Raphaël*, fondées en 1925 par Mgr Ladeuze et considérablement agrandies depuis 1945.

Ce centre, en mesure d'accueillir des centaines de malades et auquel sont attachés plus de 800 médecins et infirmières, est remarquablement outillé et sert en outre à la formation des milliers d'étudiants qui chaque année suivent les cours de la Faculté de Médecine.

L'*Eglise Saint-Jacques* \* (classée à l'exception du chœur) est d'un grand intérêt pour l'étude de l'évolution des styles. La tour est d'origine

Avant de s'engager dans ce chemin, continuer pendant quelques dizaines de mètres à suivre la rue de Bruxelles. On remarque, à droite et en retrait de la rue, le gigantesque complexe occupé par les nouvelles *Cliniques Universitaires Saint-Pierre* (architectes: Cloquet, Van Montfort et Van de Put), puis l'ancien *Hôpital Saint-Pierre* (classé) dont subsiste notamment une partie du cloître, en gothique tertiaire, et quelques bâtiments conventuels, enfin la *Porte Romane* \* (classée), seul vestige du premier hôpital de la ville.

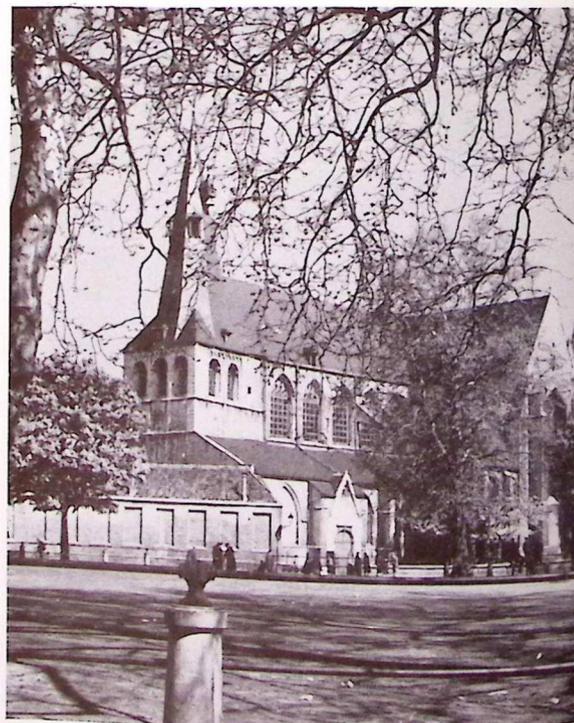
Cette porte construite vers 1220-1223 constitue un témoin extrêmement précieux de l'art de bâtir à la fin de la période romane. La porte est adossée à la *chapelle* de l'ancien Hôpital Saint-Pierre. Ce petit sanctuaire (classé) est représentatif du gothique finissant.

Revenir sur ses pas et traverser le *Jardin des Arbalétriers* (*Handbogenhof*), le long duquel court à gauche un des bras de la Dyle et, à droite, d'importants vestiges \* (deux tours réunies par un tronçon de muraille) de la première enceinte de la ville.

Au-delà du jardin, s'engager, à gauche, dans la *Demi-Rue* (*Halvestraat*), qui suit le cours de la Dyle et aboutit à la *Rue de Malines* (*Mechelsestraat*), en face de l'*Eglise Sainte-Gertrude* \* (classée), intéressant monument, de style gothique, dont la construction s'échelonne du XIIIe au XVe siècle. Sur le plan architectural, la *tour* \* constitue l'élément le plus remarquable de l'édifice. De style ogival tardif (1454), elle est entièrement bâtie en pierres, y compris l'élégante et fine flèche ajourée qui la termine; la paternité de cette dernière est attribuée à Jan van Ruysbroeck, le génial constructeur de la tour de l'hôtel de ville de Bruxelles. Pour jouir d'une bonne vue d'ensemble sur l'édifice, s'engager à gauche de l'église dans la *Rue Mi-Mars* (*Half-Maartstraat*) jusqu'au-delà du pont enjambant la Dyle. De cet endroit le verticalisme du vaisseau central et du chœur, accentué encore par la sveltesse des baies, est particulièrement saisissant.

L'église possède des *stalles* \* célèbres, excellentes sculptures où l'art gothique tardif est déjà marqué par l'influence de la première Renaissance perceptible notamment dans les rinceaux qui décorent les panneaux et dans le type italianisant de certains personnages. Ces stalles détaillent de façon exquise des sujets inspirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, ces évocations étant complétées par des scènes tirées de la vie de sainte Gertrude et de saint Augustin.

L'Eglise Saint-Jacques



Outre les stalles, le mobilier comprend quelques bons tableaux dont une « Déposition de Croix » de P.-J. Verhaghen, et un triptyque (1751) de Michel Coxie évoquant dans sa partie centrale une Crucifixion et sur les volets un Portement de la Croix et une Résurrection.

A signaler encore un Christ gothique (XVIIe siècle), une Vierge de Piété de la fin des temps gothiques et deux monuments funéraires (1714), dus à Guillaume Kerckx, où les figures pleines de noblesse des défunts se détachent sur un fond composé de panneaux de marbre.

Près du sanctuaire, l'*Abbaye de Sainte-Gertrude*, qui servit jusqu'en 1796 de lieu de retraite à des moniales de l'ordre de Saint-Augustin et qui abrite, depuis 1919, une communauté de Bénédictines, qui y gèrent une pédagogie pour étudiantes.

Les bâtiments remontent à diverses périodes (XIVe au XVIIIe siècles). Le cloître et, plus particulièrement, ses ailes septentrionale et orientale (classées) sont à mentionner pour la richesse et la pittoresque de leurs reliefs gothiques.

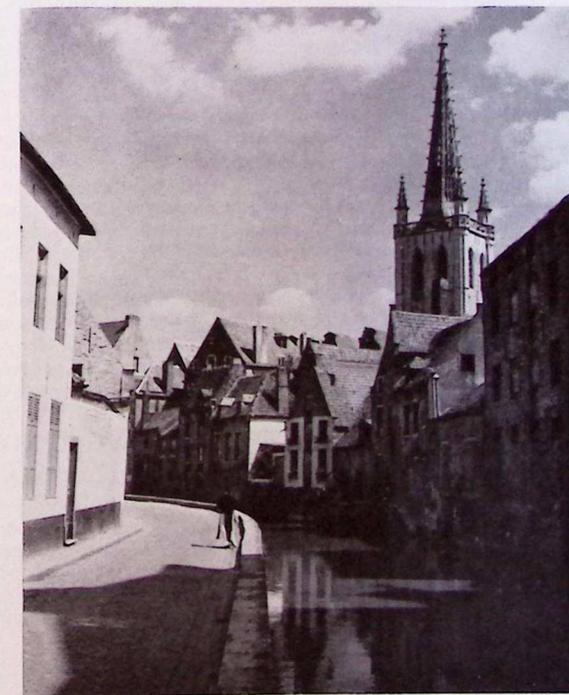
De l'autre côté de l'église s'étend le *Petit Béguinage* (*Klein Begijnhof*) limité à une seule rue, bordée de maisons du XVIIIe siècle. Ce béguinage, qui fut fondé vers le milieu du XIIIe siècle, héberge jusqu'à 80 béguines. Il est désaffecté depuis plus d'un siècle et occupé par des particuliers. Du fond de la rue, on jouit d'une échappée magnifique sur la tour de l'Eglise Sainte-Gertrude.

Revenir à la *Rue de Malines* (*Mechelsestraat*) qu'il suffit de suivre à gauche pour rejoindre la Grand-Place.

Aux promeneurs friands de beaux points de vue, nous conseillons d'entreprendre une petite boucle supplémentaire, qui allonge l'itinéraire de quelque 1.700 mètres. A cet effet, il convient de remonter à droite, la rue de Malines, qui après avoir longé une partie des installations des *Brasseries Artois* aboutit à la *Porte de Malines* (*Mechelsepoort*) à hauteur de l'*Abbaye du Mont-César* (*Keizersberg*) gardée par une imposante statue (9 mètres de haut) figurant la Reine des Cieux. Les bâtiments conventuels, occupés par des Pères Bénédictins, ont été érigés à l'emplacement où s'élevait le troisième château fortifié de Louvain. Le style néo-roman a présidé à leur construction.

Le *Boulevard de Malines* (*Mechelse Vest*), qui s'amorce à gauche de la Porte de Malines et dont le tracé épouse la ligne des remparts de la seconde enceinte, forme un excellent promontoire d'où l'on découvre tout le centre de Louvain.

L'élégante flèche de l'Eglise Sainte-Gertrude



romane; elle est dotée, depuis 1478, d'une cloche curieusement suspendue à l'extérieur. Les nefs, séparées par des colonnes cylindriques, sont en gothique rayonnant et flamboyant. Le transept bien dessiné date du XVe siècle, tandis que le chœur actuel, qui alourdit quelque peu l'ensemble, est une construction tardive de 1785.

Les chapiteaux de la tour, ornés de feuillages et les têtes-consoles du vaisseau sont des documents précieux pour l'histoire de la sculpture dans notre pays. En attendant que soient entrepris des travaux de restauration, cette église est momentanément fermée.

Le *mobilier* \* est d'une grande richesse. A noter: le chœur traité à la mode Louis XVI, la chaire de vérité baroque, le splendide tabernacle ornant le transept nord, œuvre marquante de style gothique flamboyant, due à Gabriel van den Bruynen (1538), la *Chapelle de la Sainte-Croix*, qui garde un antependium de la fin du XVe siècle ainsi que trois jolies sculptures sorties des ateliers brabançons (±1500) figurant respectivement le Christ au Calvaire, saint Cornille et saint Laurent, la *Chapelle de Saint Hubert* meublée d'une belle statue du patron des chasseurs (fin du XVe siècle) et d'une excellente toile attribuée à G. de Crayer et illustrant la conversion du saint évêque.

On peut encore voir dans le sanctuaire plusieurs tableaux de valeur; tout d'abord, un « Martyre de Saint Jacques » (transept sud), une des œuvres maîtresses du fécond P.-J. Verhaghen, deux vastes compositions de Richard van Orley « Les noces de Cana » et « La Cène » et, enfin, une étude d'une agréable facture de H. Bloemmaerts (1642) où sont représentés les membres de la Confrérie de Saint Jacques. A signaler encore, dans le bas-côté nord, une statue de saint Jacques, sculpture marquée d'un intense réalisme et considérée comme un des chefs-d'œuvre de la production brabançonne du XVe siècle.

Dans l'enclos entourant l'église (côté: rue de Bruxelles) a été érigée la *Statue du Père Damien*, groupe en bronze modelé avec art par Constantin Meunier.

Ce monument, édifié par souscription nationale et inauguré en 1894, s'élevait initialement dans le parc de la ville.

Longer, à présent, la *Rue de Bruxelles* (*Brusselsestraat*), en direction du centre de Louvain. 200 mètres plus loin s'ouvre, à gauche, à côté du magasin à l'enseigne « Sparta », l'étroit *Jardin des Arbalétriers* (*Handbogenhof*).

Signalons à l'intention des amateurs d'art qu'en bordure du Boulevard de Malines est installé, au n° 108, dans trois pavillons récemment construits, le *Musée Van Humbeek-Piron* où sont exposées les œuvres maîtresses de Pierre Van Humbeek (Bruxelles 1891-Herent 1964) et de sa femme Marie Piron, née à Philippeville en 1888. « Peintres du regard intérieur », pour reprendre l'expression d'un éminent critique d'art, Pierre et Marie Van Humbeek-Piron ont traduit avec des sensibilités sans doute différentes, ce même idéal, cette même aspiration spirituelle, cette même vision cosmique qui les animèrent durant leur féconde union. Aussi retrouve-t-on dans leurs toiles que seuls la forme et le mode d'expression différencient, cette même fluidité, cette même transparence, fruit d'une communauté de sentiments, fruit aussi de cette primauté de l'esprit sur la chair qui a guidé ces deux artistes dans leur long cheminement vers la découverte et la révélation de l'âme. Le musée sera ouvert à partir du 15 août 1967, les mercredis, samedis et dimanches, de 10 à 12 h et de 14 à 17 h. Au-delà du Musée Van Humbeek-Piron s'étendent les terrains et bâtiments de l'*Ecole Provinciale d'Horticulture* dans laquelle est enclos l'*ancien Presoir de l'Abbaye de Sainte-Gertrude*, élégante bâtisse (± 1551), à pignons à retdents et fenêtres à meneaux, considérée comme étant, après le Collège Van Dale, la construction Renaissance la plus typique qu'ait gardée Louvain. Regagner le centre de la ville par la rue de Malines, une des plus vieilles et des plus pittoresques artères de l'ancienne capitale du duché de Brabant. La rue au tracé très sinueux est encore bordée de ravissantes façades des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.

A noter les n° 66 (bâtiment délabré), 77 (façade en bois), 44 (en bois également), 37 (datant de 1697), 35, 33, 31 et 29 (groupe de maisons caractérisées par leurs pignons à gradins).

Avant d'atteindre la *Place Mathieu de Layens*, la rue de Malines laisse, à gauche le *Marché au Poisson* (*Vismarkt*) aménagé en 1762-1764 et transformé en 1880-1884. Autour du *Marché* subsistent de vieux pignons (à volutes, redans et encorbellement).

La *Place Mathieu de Layens*, à l'extrémité de laquelle se dresse la Collégiale Saint-Pierre, était autrefois dénommée *De Zeven Hoeken* (*Les Sept Coins*) en raison de sa configuration particulière. La *Place Mathieu de Layens* sert de trait d'union entre la rue de Malines et la *Grand-Place* où s'achève cette seconde promenade au cœur de la vieille ville.

## IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

### **Vous irez au concert dans ces châteaux du Namurois Au Château de Neffe (Saint-Gérard)**

Samedi 15 juillet à 16 heures

De l'oppidum namurois la sentinelle romaine épée une Marlagne forestière et noctambule. Sonnent matines. Les moines irlandais défrichent pour que poussent leurs monastères; c'est le siècle des saints: Berthuin est à Malonne, Feuillen est à Fosses. Si la foi médiévale hurle des vèpres audacieuses, la rivière Sambre reflète l'abbaye de Florefe; si elle balbutie de prudentes complies, les chênes argentés camouflent l'abbaye de Brogne. Nous sommes à Saint-Gérard. Tous les sentiers mènent à Neffe. La mi-juillet court-vêtue folâtre des chantoirs de Lesve aux sources du Burnot, musarde des calcaires bleus de Maredsous aux framboises rouges des talus. Du suspense des ombres surgiront les soleils du castel.

Dans le silence des buissons rampants, nous découvrons la grandeur: ciselure des pignons espagnols, dentelle des clochetons bulbeux. Il arrive qu'avant l'orage un rayon craintif brise la rosace occidentale et viennoise, dans la bibliothèque, feuilletter l'atlas d'Ortélius...

Dans ce cadre prestigieux où s'abolit le temps, voici que, pour notre enchantement, une flûte brode des arabesques d'argent sur le velours des cordes.

Le COLLEGIUM NOVARUM (quatre voix, une seule pensée) a fait pour nous un heureux choix.

Entre le raffinement baroque de Jean-Christophe Bach et la verve humoristique de Benjamin Britten, Friedrich Abel et Carl Stamitz tracent avec précision le graphisme classique; la grâce mozartienne se moire de frémissante sensibilité, le tendre Schubert nous livre son âme.

### **En l'Église romane d'Hastière**

Samedi 19 août à 16 heures

Pour la dinanderie et pour la pâtisserie, il faut du marteau; pour les cailloux

nomades du Colébi et pour les jardins ordonnés de Freyr, il faut du labyrinthe. Le géologue interroge les crânes néolithiques; le botaniste cueille la fleur chaude et rare sur la rive gauche et sur la rive droite. La règle permanente n'est cassée que par un exceptionnel 1300: Hastière-Lavaux va aux abbés de Waulsort; Hastière-par-Delà va aux seigneurs de Château-Thierry. Nous sommes devant une pointe de France. Nous sommes sur cette voie royale qui, par la Provence et par la Bourgogne, accourt d'Italie; par le Rhône, par la Saône et par la Meuse déferle en Wallonie la romanité.

Les hommes sont à peine remis de la grande peur de l'an mil mais ils offrent, chaque mois d'août, aux reflets du fleuve étonné des contreforts nouveaux. Les artisans trouvent leur joie en domptant le dur. Plus tard, sous la voûte en berceau ou sous la voûte d'arête, ils feront parler la pierre. Nous sommes leurs héritiers, et s'il nous arrive, en art, de prolonger comme eux le travail des cataclysmes naturels, c'est surtout pour y bouturer une fantaisie, pour y greffer un rêve.

Rêvons donc de fastes royaux du Grand Siècle à la Cour d'Angleterre.

L'ENSEMBLE POLYPHONIES ouvre pour nous le très riche livre d'heures dont les compositeurs, précieusement, ont enluminé chaque page.

Voici les filigranes d'or de MATTHEW LOCKE pour le Couronnement de Charles II, voici les larmes d'argent d'HENRI PURCEL pour la mort de la Reine Mary. Voici l'émail rougeoyant des trompettes, le bleu velouté de la soprano, le brun moelleux de la viole de gambe, voici les précises arabesques du clavecin...

L'Ensemble Polyphonies s'est tu...

Refermons le livre et rêvons...

### **Au Château de Fontaine (Emptinne)**

Samedi 9 septembre à 16 heures

Nous étalons les vacances. De la porte des Ardennes nous faisons du toboggan vers les mauves digitales et les épicias toniques. Nous glissons sur l'autoroute de septembre, sautant le Bocq fureteur

et les chemins délaissés. L'ardoise cinacienne, brûlante de soleil, éblouit l'horizon. Il ne s'agit pas de rater notre carrefour: le charme de l'accélération, c'est un coup de frein au pied de la colline. Au bout de la gamme des vitesses clignote un point d'orgue pastoral: les assiégés nous accueillent sous la porte charretière. Un immense rectangle lorgne de trente-six yeux son trio de guides: un arbre très vieux, toujours dans les nuages, chante de sa voix cassée, la mélodie des maçons du seizième; un garde-chasse, rieur dans sa moustache, tient de ses aïeux les grosses farces des bâtisseurs du dix-huitième; un cygne très jeune, fier de son sillage, récite sa leçon sur les fortes-resses.

Nous voici devant la toile des tableaux et sur le duvet des tapis. Nous écoutons venir la nuit: l'écho fripon de la vallée cajole la note aiguë du hautbois...

...la note s'étale et vibre comme aile d'abeille dans l'air chaud...; la note ardente du violon la rejoint, aussitôt suivie par celle du clavecin, vive et claire. LE TRIO BAROQUE DE PARIS groupe des noms prestigieux: Robert VEYRON-LACROIX, Robert GENDRE, Pierre PIERLOT.

Par lui se noue la ronde musicale des sonates, sérieuses puisque allemandes (Bach, Telman), des trios, triomphants puisque italiens (Vivaldi, Sammartini), des « portraits » précis et moqueurs puisque français (Rameau, Couperin).

La ronde se noue, se dénoue, recommence puis s'estompe dans le soir tiède, déjà automnal.

L'écho recueille en sourdine la dernière note du hautbois.

Participation à chaque concert: 80 Fr. Réduction aux membres des Jeunesses Musicales et de la Discothèque Nationale: 65 Fr au lieu de 80 Fr.

Il est conseillé de s'assurer d'une place réservée et numérotée en versant le montant au C.C.P. 379.66 des Jeunesses Musicales de Namur.

Pour renseignements complémentaires: téléphoner à la Fédération du Tourisme de Namur (081) 229.98 ou aux Jeunesses Musicales de Namur (081) 258.10.

## IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

### **Overijse s'apprête à fêter dignement le Vin et le Raisin belges**

Toujours à la pointe du combat, l'administration communale d'Overijse, agissant en étroite association avec le Syndicat local d'Initiative, a mis sur pied, à l'occasion des vendanges, un éblouissant programme de festivités et de réjouissances populaires qui se dérouleront, cette année, du samedi 26 août au dimanche 3 septembre, sans interruption.

Le samedi 26 août, à 15 heures, aura lieu l'inauguration officielle en présence du premier ministre, M. Vanden Boeynants et des plus hautes personnalités du pays, de la foire annuelle et de l'exposition consacrée au raisin, au vin et aux primeurs et illustrant le thème « Le raisin dans son contexte européen ».

A la préparation de cette exposition qui s'annonce féérique ont pris une part active plusieurs organismes dont le Service des Expositions du Boerenbond Belge, la Société Philips, le Syndicat d'Initiative d'Overijse et les services touristiques accrédités auprès des ambassades des pays membres du Marché Commun. Cette exposition restera ouverte tous les jours, de 10 à 20 heures, jusqu'au 3 septembre inclusivement.

Le soir, à 20 h. 30, à la Place Juste Lipse, les farces et anecdotes tirées des traditions populaires de la région viticole feront l'objet d'une plaisante évocation basée sur un texte du délicieux conteur Wim Savenberg. Ce jeu sera suivi du couronnement de la nouvelle reine du raisin et du prince Isca.

Ensuite aura lieu une ronde endiablée à laquelle participeront les géants d'Overijse: John Colman, Mieke Muscat et Pitje Royal, ainsi que les deux harmonies locales.

Le même soir, mais à la Halle au Vin, cette fois, la formation « Les Joyeux Tyroliens » avec la vedette de la chanson Claudia Sylva, animera la nuit de danse et de variétés au cours de laquelle auront lieu les épreuves élimi-

natoires du tournoi de danse et la sélection des candidates au titre de reine du vin mousseux 1967.

Le dimanche 27 août, à 15 heures, sera donné le signal du départ de l'imposant cortège historique et folklorique comprenant environ 50 chars et groupes parmi lesquels on retiendra l'Harmonie Royale Sainte-Cécile de Geel et son impressionnant bataillon de 100 majorettes et musiciens, l'orchestre de variétés Taxandria d'Oosterwijk, le premier corps de majorettes de La Haye, le char fleuri de Bergen-op-Zoom et plusieurs associations folkloriques dont les Kruipende Baby's, les Muzikale Donalds, l'Arche de Noé, les Cubilots (Athus), le groupe « Jeunesse et Parade », d'Amay, etc., etc...

Cette cavalcade qui s'annonce sensationnelle sera précédée du traditionnel cortège publicitaire qui parcourra, dès 14 h. 30 les principales artères de la commune. Après le rondeau final qui aura pour cadre la spacieuse place de la Station, les principales sociétés participantes se produiront une nouvelle fois sur le vaste podium de la Halle au Vin.

Le soir, à la Halle au Vin également, deuxième programme de variétés avec la formation tyrolienne de Jos Van Beek; continuation du tournoi de danse et des épreuves de sélection en vue de l'élection de la reine du vin mousseux.

Le lundi 28 août, à 10 heures, aura lieu le grand concours agricole régional pour chevaux et bétail.

Le soir, à partir de 20 heures, à la Halle au Vin, grand gala avec la grande vedette internationale du disque et de la chanson: Enrico Macias.

Le mardi 29 août se déroulera une matinée enfantine. Le soir, à la Halle au Vin, l'orchestre tyrolien S.B.O. et plusieurs attractions de choix encadreront la dernière épreuve éliminatoire pour le titre de reine du vin mousseux.

Le mercredi 30 août est réservé au Grand Prix d'Overijse pour coureurs cyclistes professionnels. Rappelons que l'année dernière, cette épreuve fut gagnée par la coqueluche des sportifs belges: Eddy Merckx.

En soirée aura lieu une compétition internationale de catch.

Le jeudi 31 août: grand bal populaire avec la formation de Willy Frank. Défilé de mode et de voitures. Les intermèdes seront assurés par l'inénarrable fantaisiste Kees Brug.

Le vendredi 1 septembre: grand bal du bourgmestre avec la dynamique formation des « Skyliners » et, en attractions, les vedettes Kalinka et Ronny Temmer. Au cours du bal, élection parmi les 30 finalistes de la Reine du Vin mousseux Isca.

Le samedi 2 septembre: grand bal de nuit avec Paul Quintens et Théo Mertens et sa trompette d'or.

Le dimanche 3 septembre, à 10 heures, en l'église décanale Saint-Martin, bénédiction des raisins, du vin et des fruits de serres par un délégué de Son Eminence le Cardinal Suenens.

Le même jour, à 15 heures, finale du tournoi de danse.

Le soir, à 20 heures, grand bal de clôture avec la percutante formation de Stan Philips.

Signalons encore à l'intention des dizaines de milliers de touristes qui convergeront vers Overijse pour participer à ces réjouissances, dont la renommée ne fait que croître et a depuis plusieurs années déjà largement franchi nos frontières, que tout au long de ces festivités, les fameux celliers d'Isca seront accessibles gratuitement au public. Tous les soirs, il sera procédé à l'illumination artistique de la coquette Maison communale, de la magnifique Eglise Saint-Martin et du non moins admirable Parc du Val Marie.

Tous les amateurs de spectacles chatoyants comme tous les gourmets — le raisin de la région d'Overijse-Hoeilaart n'a-t-il pas la réputation d'être le plus succulent raisin de table du monde — se donneront rendez-vous à Overijse du 26 août au 3 septembre prochain.

Comme lors des quatorze éditions précédentes, Messire Phébus a promis de rehausser de son éclat ces réjouissances, qui, une fois de plus, méritent l'épithète de sensationnelles.

# IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

## Bruxelles et Louvain accueillent cet été le Festival des Flandres

Le Festival des Flandres qui, en quelques saisons, a acquis d'authentiques et indiscutables lettres de noblesse, étend cette année son champ d'action culturelle à la province de Brabant. Grâce, notamment, au soutien et à la sympathie agissante du Commissariat Général au Tourisme et de notre Fédération, diverses manifestations artistiques auront lieu cet été tant à Bruxelles qu'à Louvain.

Voici, d'ailleurs, le programme complet des spectacles qui se dérouleront dans notre province.

**Jeudi 17 août**, à 20 h 30, en la Cathédrale Saint-Michel, à Bruxelles: Soirée de gala britannique avec « Curlew River » de Britten, par le « English Opera Group ». Places à 150, 100 et 50 francs.

**Lundi 21 août**, à 20 h 30, à l'Hôtel de Ville de Louvain: Récital Elisabeth Verlooy. Œuvres de Schubert, Brahms et R. Strauss. Places à 100 et 60 francs.

**Vendredi 25 août**, à 20 h 30, à la Cathédrale Saint-Michel, à Bruxelles: Les Maîtres de chapelle de Saint-Michel avec la participation de Elisabeth Harwood et de l'Orchestre de Chambre de Belgique placé sous la direction de Georges Maes. Places à 100 et 60 F.

**Mardi 29 août**, à 20 h 30, au Palais des Beaux-Arts, à Bruxelles: Gala italien. Au programme: Orfeo de Monteverdi avec le concours de A. Cantelo, J. Wakefield, H. Waats, S. Dean, P. Kern, G. English, A. Pashley, N. Mangin, la Chorale Sainte-Lutgarde et un ensemble instrumental placé sous la direction de Raymond Leppard.

Places à 150, 120, 100, 80, 60, 40 et 20 francs.

**Samedi 2 septembre**, à 20 h 30, au Théâtre municipal de Louvain: Concert Monteverdi, par la Societa Cameristica di Lugano et le Groupe Jean-Sébastien Bach de Belgique, sous la direction de Edwin Loehrer.

Places à 100 et 60 francs.

**Mercredi 6 septembre**, à 20 h 30, à l'Hôtel de Ville de Louvain: L'Ensemble Alarius dans un programme de musique ancienne et moderne. Places à 60 et 30 francs.

**Samedi 9 septembre**, à 20 h 30, à la Cathédrale Saint-Michel: Davide Penitente de Mozart et les Petites Liturgies de Messiaen avec L. Gras, E. Verlooy, L. Jespers, L. Devos, Y. et J. Lorioid et les soli, chœur et Orchestre de Chambre de la B.R.T., placés sous la direction de L. Gras. Places à 100 et 60 F.

**Lundi 11 septembre**, à 20 h 30, au Palais des Beaux-Arts, à Bruxelles: Gala hollandais. Au programme: des œuvres de Haydn et « Das Lied von der Erde » de Mahler. Orchestre du Concertgebouw placé sous la direction de B. Haitink, avec, en solistes, Janet Baker et Ernst Häfliger.

Places à 150, 100, 75 et 50 francs.

**Abonnements:**

pour les concerts de Bruxelles et Louvain: 500 et 350 francs;

pour les concerts de Bruxelles: 400 et 300 francs;

pour les concerts de Louvain: 150 et 100 francs.

Réductions pour groupes et universitaires.

**Vente des billets:** Pour les abonnements: Versement du montant au C.C.P. 54.68 de la B.R.T., 18, place Flagey, Bruxelles 5, avec mention: Festival des Flandres et indication des concerts choisis.

**Pour les concerts à Bruxelles:** idem **Pour les concerts à Louvain:** Versement du montant au C.C.P. 90.33 de la ville de Louvain, avec mention: Festival des Flandres et indication des concerts choisis.

Les réservations par correspondance doivent être adressées au Festival des Flandres (Bruxelles - Louvain) B.R.T. - Brabant, place Flagey, 18, Bruxelles 5. Renseignements: B.R.T. - Brabant, 18, place Flagey, Bruxelles 5. Tél. (02) 49.60.50 - (1972).

## Nos lecteurs sont cordialement invités à suivre le guide

**Dimanche 16 juillet.**

Jolie balade dans le vallon du Bollebeek. L'itinéraire emprunte des servitudes et petits chemins ombreux de Merchtem à Kobbegem. Départ en train de la station de Jette, à 14h30 précises. Retour en bus à Bruxelles.

Pilote: Emile Deget, membre de la Fédération Touristique du Brabant.

**Dimanche 30 juillet.**

Merveilleuse balade dans le bois des Capucins, des Quatre-Bras à Tervuren. Départ des Quatre-Bras (arrêt tram 40) à 15h15.

**Dimanche 13 août.**

Balade dans le bois de Hal, de Buysingen à Hal via Eisingen et le Kluisbos. Arrêt intermédiaire aux étangs Moriau à Buysingen (guinguette). Départ en train de la gare du Midi pour Buysingen, à 15 h précises. Réunion dans la salle des guichets à 14 h 45.

Pilote: Emile Deget

**Dimanche 27 août.**

Promenade en forêt de Soignes, de Boitsfort à Auderghem via le sentier des Pins et le Rouge-Cloître. Départ de la place Wiener (terminus tram 16 à Boitsfort) à 15 h 15.

**Dimanche 24 septembre.**

Jolie balade d'Uccle-Globe à Beersel via 't Holleken, Schavijhof, le Kleetbos et la ferme 't Hoogveld (repos). Départ par bus 43 de la place Danco à Uccle à 14 h 30 précises.

Pilote: Emile Deget

# Les manifestations culturelles et populaires

JUILLET 1967

1 BRUXELLES: Au Musée d'Art Moderne, exposition des « Acquisitions de 1961 à 1966 ». Ouvert tous les jours, sauf le lundi (jusqu'au 6 août).

TERVUREN: Au Musée Royal d'Afrique Centrale: exposition « Tervuren 1897 » présentant du mobilier, des ivoires, des broderies, des dessins et affiches créés à l'occasion de l'exposition coloniale de 1897 et qui se rattachent au courant esthétique connu sous l'appellation « modern style ». L'exposition restera ouverte jusqu'au 31 août 1967.

1 et 2 LOUVAIN: Les « Deux Jours de Louvain » pour cyclo-touristes. Manifestation à caractère international.

2 GRIMBERGEN: Concert de carillon, en l'église Saint-Servais (de 17 à 18 h). Carillonneur: Père Feyen. Des concerts de carillon seront également donnés aux mêmes heures, les 6, 9, 11, 13, 16, 20, 21, 23 et 30 juillet.

3 BRUXELLES: Journées Européennes des Télécommunications (jusqu'au 8 juillet).

4 TIRLEMONT: Eglise Saint-Germain, concert de carillon, à 20 h 30. Carillonneur: André Wagemans qui interprétera des œuvres de Jules Benoit, Herman Meulemans, Alfons Cluytens, Jean-Sébastien Bach, Jean-Christian Bach, Camille Saint-Saëns, B.J. Franssen, Benoni Lagye, Luigi Denza et Staf Nees. D'autres récitals auront lieu les mardis 11, 18 et 25 juillet, à la même heure. A cette occasion, des chaises seront mises à la disposition des auditeurs au Marché au Bétail (Veemarkt). En outre, des visites guidées du carillon seront organisées, chaque mardi, avant le concert; réunion à 19 h 45, au pied de la tour de l'église.

8 ZAVENTEM: Foire annuelle, en la Salle de l'Athénée Royal, 50 Hoogstraat. (également les 9, 10 et 11 juillet).

9 WAVRE: 14<sup>e</sup> Grand Concours Hippique (Jumping) pour licenciés G B S H R (épreuve comptant pour le Championnat de Belgique).

11 TIRLEMONT: Concert de carillon, en l'église Saint-Germain, à 20 h 30. Au programme: des œuvres de Staf Nees, Jef Denijn, I. Pleyel, François Couperin, Karel Mestdagh, Gérard Boedijn, Steffen Heller et Edward Elgar. Carillonneur: Jo Haazen, lauréat du 8e Concours International de Carillon (Hilversum-1966).

15 BRUXELLES: Ouverture des festivités de la Kermesse de Bruxelles (Foire du Midi).

GAASBEEK: Au Château de Gaasbeek: Exposition Arconati-Visconti: Documents, portraits, bijoux, orfèvrerie provenant des musées italiens et français. L'exposition est ouverte jusqu'au 3 septembre, tous les jours, de 10 à 17 h — le vendredi excepté.

TERVUREN: Course cycliste pour corporatifs.

16 IXELLES: Slalom Ixellois (auto).

18 TIRLEMONT: Concert de carillon, en l'église Saint-Germain, à 20 h 30. Au programme: des compositions de Piet Van den Broek, Karel Mestdagh, Peter Benoit, Jean de Middelée, Arthur Meulemans, etc. Carillonneur: André Wagemans, carillonneur de la ville depuis 1954.

21 VILVORDE: Fête Nationale (soirée de variétés, bal populaire, feu d'artifice).

23 SINT-MARGRIETE-HOUTEM (Tirlemont): Cortège historique de sainte Margriete et procession (10 h. 30).

25 TIRLEMONT: Concert de carillon, en l'église Saint-Germain, à 20 h. 30. Au programme: des œuvres de Edwin Nielsen, Staf Nees, Gérard Boedijn, Peter Benoit, Sijf van Balkom, Edw. C. Purcell, B. Manset, Ramsey et des thèmes tirés du folklore britannique. Carillonneur: André Wagemans.

30 WAVRE: Journée de jumelage des groupements patriotiques de Wavre avec la ville française de Hénin-Liétard. L'après-midi, ballets artistiques sur les places publiques.

AOÛT 1967

1 TERVUREN: Au Musée Royal d'Afrique Centrale: exposition « Tervuren 1897 » (jusqu'au 31 août).

TIRLEMONT: Concert de carillon, en l'église Saint-Germain, à 20 h. 30. Au programme: des études de Fred Marriotti, Valentin Nicolai, Edward Grieg, Arthur Meulemans, August De Boeck et Jef Denijn. Carillonneur: André Wagemans.

3 GRIMBERGEN: Concert de carillon, en l'église Saint-Servais (de 17 à 18 h.). Carillonneur: Père Feyen. D'autres concerts auront lieu à la même heure les 6, 10, 13, 15, 17, 20 et 27 août.

8 TIRLEMONT: Concert de carillon, en l'église Saint-Germain, à 20 h. 30. Jaap Van Der Ende, carillonneur à Dordrecht, Schoonhoven et Woerden (Pays-Bas) interprétera des œuvres de Giles Earle, Robert Jones, Thomas Morley, Fr. Couperin, G.F. Haendel, J.Ph. Rameau, Albert de Klerk, Marie-Claire Pichaud et Henk Badings.

9 BRUXELLES: Plantation du Meiboom. Réjouissances populaires.

13 WAVRE: Festivités à Basse-Wavre (jusqu'au 19 août).

15 AARSCHOT: Illuminations des maisons et monuments en l'honneur de saint Roch.

HOEILAART: Pèlerinage à la Chapelle Notre-Dame de Bonne-Odeur (messe en plein air).

TIRLEMONT: Concert de carillon, en l'église Saint-Germain, à 20 h.

30. Œuvres de Staf Nees, Jacques Lannoy, Cliff Ball, Luigi Boucherini, Fr. Schubert, Cris Dubois, Jef Denijn et Max Reger. Carillonneur: André Wagemans.

17 BRUXELLES: Festival des Flandres (voir programme à la rubrique: Il est bon de savoir que...).

19 RHODE-SAINT-GENESE: Foire commerciale organisée par les Classes Moyennes Chrétiennes, dans les locaux de l'Ecole communale de garçons « Wauterbos » (jusqu'au 26 août).

WILSELE: Foire commerciale en la Salle communale, 115, Steenweg op Aarschot (jusqu'au 21 août).

21 LOUVAIN: Festival des Flandres (voir programme à la rubrique: Il est bon de savoir que...).

22 TIRLEMONT: Concert de carillon, en l'église Saint-Germain, à 20 h. 30. André Wagemans interprétera des thèmes de Jef Denijn, Adriaan de Groot, Karel Mestdagh, René Defossez, A.M. Grétry, W.A. Mozart, Jos Lerinckx, R. Siczynski, J. Brandl et Staf Nees.

23 LOUVAIN: Journées d'études bibliques au Collège du Faucon, 41, Tiensestraat. Manifestation à caractère international (jusqu'au 26 août).

24 BRUXELLES: 12e Congrès international de la Société Internationale de Biologie Cellulaire (jusqu'au 31 août).

25 BRUXELLES: Festival des Flandres (voir détails à la rubrique: Il est bon de savoir que...).

26 LOUVAIN: Foire commerciale, au Manège (jusqu'au 3 septembre).

OVERIJSE: Ouverture de la foire commerciale et des festivités en l'honneur du vin et du raisin belges (jusqu'au 3 septembre).

27 OVERIJSE: Grand Cortège historique, folklorique et publicitaire, avec la participation des géants et d'une cinquantaine de chars, groupes et sociétés tant belges qu'étrangères.

28 JETTE: Marché annuel.

28 et 29 LOUVAIN: Semaine missiologique, au Collège Marie-Thérèse, Sint-Michielsstraat. Manifestation à caractère international.

28 OVERIJSE: A la Halle au Vin: Grande Soirée de gala avec Enrico Macias.

29 BRUXELLES: Festival des Flandres. Voir en rubrique: Il est bon de savoir que....

TIRLEMONT: Dernier Concert de carillon, en l'église Saint-Germain, à 20 h. 30. Le carillonneur de la ville, André Wagemans, jouera des œuvres de Gaston Feremans, Joris De Bom, Johan de Veer, Arthur Vermeulen, François Couperin, J.B. Loillet, Staf Nees, L. van Beethoven, Peter Benoit et Jef van Hoof.

30 OVERIJSE: Grand Prix d'Overijse pour coureurs cyclistes professionnels.

# Les manifestations culturelles et populaires

SEPTEMBRE 1967

- 2 GRIMBERGEN: Concert de carillon en l'église Saint-Servais (de 17 à 18 h.). Carillonneur: Père Feyen.  
LOUVAIN: Festival des Flandres. (Voir programme à la rubrique: Il est bon de savoir que...). Ouverture de la Foire de Louvain (jusqu'au 17 septembre). Exposition d'animaux de basse-cour, au Jardin Botanique de la Ville (jusqu'au 4 septembre).
- 3 GRIMBERGEN: Concert de carillon, en l'Eglise Saint-Servais (de 17 à 18 h.). Carillonneur: Père Feyen. D'autres concerts auront lieu à la même heure les 7, 10, 11, 14, 17, 21 et 24 septembre.  
HAL: Grand cortège marial, à 15 h., avec messe en plein air. Ouverture de la Kermesse de septembre. A 20 h., concert militaire.  
LOUVAIN: 6e Festival international de photographie, à l'Académie des Beaux-Arts (également les 4, 9, 10 et 11 septembre).
- 4 BERCHEM-SAINTE-AGATHE: Marché annuel.  
HAL: Basilique Notre-Dame, à 19 h. 30, concert par l'Ensemble Vervoort.  
LOUVAIN: Marché annuel aux chevaux et au bétail (Sint-Jacobsplein et Kapucijnenvoer). Manifestation à caractère régional.
- 6 LOUVAIN: Festival des Flandres. Voir détails en rubrique: Il est bon de savoir que...

- 7 BRUXELLES: Salle d'exposition de l'Office provincial des Artisans et des Industries d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Les Métiers d'Art du Brabant (jusqu'au 23 septembre).
- 9 BRUXELLES: Festival des Flandres. Voir programme à la rubrique: Il est bon de savoir que...
- 10 HAL: Concours provincial agricole organisé par les Comices Agricoles de Hal.  
TIRLEMONT: Grand Cortège folklorique.
- 11 BRUXELLES: Festival des Flandres. Voir informations à la rubrique: Il est bon de savoir que...  
GANSHOREN: Marché annuel.  
GRIMBERGEN: Marché annuel.
- 16 BRUXELLES: Salon International du Cuir et de la Chaussure « Benelux », aux Palais du Centenaire au Heysel (jusqu'au 19 septembre).— Salon du Chauffage et du Conditionnement d'Air, dans les Salles Descartes, Léonard de Vinci et Newton du Centre International Rogier (jusqu'au 24 septembre).  
WAVRE: Grande Foire commerciale.
- 17 et 18 BRUXELLES: Journées d'Automne de la Coiffure, aux Palais du Centenaire au Heysel.
- 18 UCCLÉ: 80e Grand Concours agricole pour gros et petit bétail et animaux de basse-cour et exposition horticole et maraîchère organisée à Saint-Job par l'Administration communale.

NOTRE livret de dépôt  
VOUS RAPPORTE

**3,75%**  
net

VOTRE « INTERET » vous dicte de consulter  
**BANQUE COMMERCIALE D'ESCOMPTE**

47-48, Vieille Halle aux Blés  
BRUXELLES  
Tél. 11.42.93 (5 l.)

84, Boulevard Tirou  
CHARLEROI  
Tél. 31.44.45 (3 l.)

Société belge  
pour la  
Fabrication des câbles & fils électriques  
S.A.  
en abrégé

**FABRICABLE**

Usines à Buizingen près de Bruxelles

FILS & CABLES ISOLES  
pour toutes les applications de l'électricité

CABLES ARMES  
Basse et haute tension

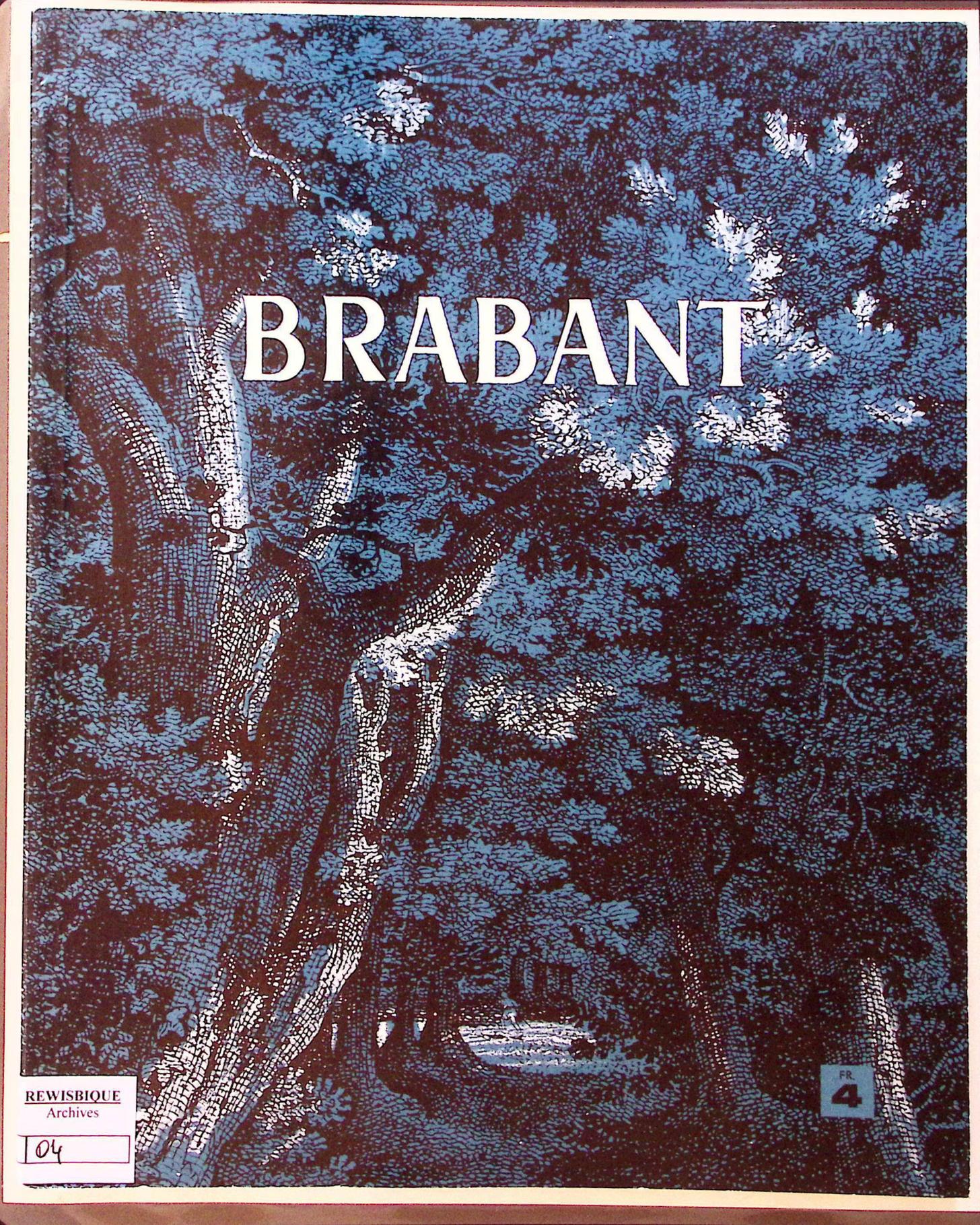
CABLES TELEPHONIQUES

TUBES ACIER ISOLES & NON ISOLES  
soudés à l'électricité, laqués noir ou rouge

TUBES EN MATIERES THERMOPLASTIQUES

TOUS CABLES SPECIAUX SUR DEMANDE

SIEGE SOCIAL: 79, rue du Marché, BRUXELLES 1  
Téléphone: 17.01.67 (8 lignes)  
Télex: 02-21570 FABRICABLE-BRUX.  
Adresse Télégraphique: FABRICABLE



# BRABANT

REWISBIQUE  
Archives

104

FR.

4